

LA GÉMINATION
CONSONANTIQUE D'ORIGINE
EXPRESSIVE DANS LES LANGUES
GERMANIQUES

THÈSE PRINCIPALE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

A. MARTINET

PROFESSEUR AGRÉGÉ D'ANGLAIS
ANCIEN PENSIONNAIRE DE LA FONDATION THIERS

1937

LEVIN & MUNKSGAARD
COPENHAGUE

C. KLINCKSIECK
PARIS

IMPRIMÉ AU DANEMARK

LA GÉMINATION CONSONANTIQUE
D'ORIGINE EXPRESSIVE
DANS LES LANGUES GERMANIQUES

A LA MÉMOIRE
DE MON BEAU-PÈRE
NIELS MIKKELSEN SØRENSEN



Digitized by the Internet Archive
in 2026

LA GÉMINATION
CONSONANTIQUE D'ORIGINE
EXPRESSIVE DANS LES LANGUES
GERMANIQUES

THÈSE PRINCIPALE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

A. MARTINET

PROFESSEUR AGRÉGÉ D'ANGLAIS
ANCIEN PENSIONNAIRE DE LA FONDATION THIERS

1937

LEVIN & MUNKSGAARD
COPENHAGUE

C. KLINCKSIECK
PARIS

IMPRIMÉ AU DANEMARK



Printed in Denmark

—
VALD. PEDERSENS BOGTRYKKERI
KØBENHAVN

PRÉFACE

Cet ouvrage se présente un peu comme le pendant de celui que M. A. Graur a consacré, il y a quelques années, à la gémiation expressive en latin. Toutefois, les faits traités se présentent de façon très différente en latin et dans les anciens dialectes germaniques : les géménées latines auxquelles on reconnaît aujourd'hui une origine expressive, avaient, jusqu'à M. Graur, été le plus souvent considérées comme des erreurs de graphie ; au contraire, toutes les géménées germaniques, reconnues de longue date comme authentiques, avaient reçu au moins un semblant d'explication.

Aussi n'est-ce pas un hasard si, tandis que le principal effort de M. Graur a porté sur la critique des sources, je me suis surtout efforcé de montrer que l'hypothèse de la gémiation expressive apportait, de certains problèmes, une solution plus satisfaisante que celle qu'on avait longtemps admise. Devant les résistances toujours vivaces que cette hypothèse rencontre encore, en Allemagne notamment, je n'ai pas cru devoir considérer l'existence de la gémiation expressive comme un fait acquis, et j'ai été amené à reposer le problème dans son ensemble.

Vu la nature scientifique des ouvrages lexicographiques consacrés aux anciens dialectes germaniques, j'ai cru devoir, en général, leur faire confiance et me dispenser de me reporter, pour chaque mot, aux textes qui le présentent. Les ouvrages dont le dépouillement a fourni une première base à mes travaux sont, pour le haut-allemand le *Sprachschatz* de Graff, pour le vieux-saxon les lexiques de Wadstein et de Sehrt, pour le frison celui de Holthausen, pour le vieil-anglais les dictionnaires de Clark Hall et de Sweet, pour le vieil-islandais celui de Zoëga de préférence au dictionnaire de

Cleasby-Vigfússon qui est plus complet, mais qui présente souvent des matériaux de date très basse. Il va sans dire qu'aux matériaux ainsi réunis, sont venus s'ajouter beaucoup de mots trouvés dans d'autres répertoires ou dans les travaux de mes prédécesseurs.

Cet ouvrage était achevé, lorsque la mort d'Antoine Meillet a privé la linguistique d'un de ses maîtres incontestés. Qu'il me soit permis d'apporter ici un témoignage de mon admiration pour le grand savant et de ma gratitude envers l'homme qui m'a prodigué encouragements et conseils. J'ai cru devoir, au cours de cet ouvrage, m'élever contre certaines de ses vues, et, peut-être, dans l'ardeur de la polémique, ai-je, un peu témérairement, insisté plus sur ce qui me séparait de mon maître, que sur tout ce que je lui devais et en quoi je restais son humble disciple. Il suffira de rappeler ici que c'est à lui qu'en dernière analyse, cette thèse doit son existence.

M. Vendryès, qui a été pour moi un guide sûr pendant toute la durée de mes études linguistiques, a bien voulu porter à mes efforts un intérêt dont je lui garde une profonde reconnaissance: il a lu mon manuscrit, et mon travail porte les marques de l'influence décisive de ses critiques et de ses suggestions. M. Fernand Mossé, qui m'avait recommandé le sujet de cette thèse et ne m'a jamais ménagé les preuves de sa sympathie, m'a fait largement profiter de son expérience en matière de philologie germanique. M. Marcel Cohen s'est aimablement mis à ma disposition pour m'aider à comprendre les faits sémitiques. Alfred Rébelliau, le regretté Directeur de la Fondation Thiers, et M. Oswald Hesnard, alors Directeur de l'Institut français de Berlin, ont tout fait, au cours de mes séjours dans ces deux établissements, pour faciliter mes recherches. A eux, au professeur Otto Jespersen, à Wilhelm Schulze, à tous ceux qui ont bien voulu s'intéresser à mon travail, j'adresse ici l'expression de ma profonde gratitude.

Il me reste à rappeler toute l'étendue de ma dette envers mes deux premiers maîtres, MM. Huchon et Verrier, qui m'ont initié à la philologie germanique. Je me sentirais récompensé de mes efforts si, à la lecture de ces pages, ils ne pensent pas que j'étais indigne de l'intérêt qu'ils m'ont témoigné.

ABRÉVIATIONS

Outre les abréviations grammaticales ordinaires, on trouvera ci-dessous les abréviations suivantes :

all.	==	allemand.
anc.	==	ancien.
ang.	==	anglais.
arm.	==	arménien.
dan.	==	danois.
dial.	==	dialecte, dialectal.
fr.	==	français.
fri.	==	frison.
gall.	==	gallois.
got.	==	gotique.
gr.	==	grec.
holl.	==	hollandais.
i.-e.	==	indo-européen.
irl.	==	irlandais.
isl.	==	islandais.
ital.	==	italien.
lat.	==	latin.
lit.	==	lituanien.
mag.	==	moyen-anglais.
mba.	==	moyen-bas-allemand.
mha.	==	moyen-haut-allemand.
mirl.	==	moyen-irlandais.
mnéerl.	==	moyen-néerlandais.
norv.	==	norvégien (riksmaal).
skrt.	==	sanskrit.
suéd.	==	suédois.
vag.	==	vieil-anglais (anglo-saxon).
vfri.	==	vieux-frison.
vha.	==	vieux-haut-allemand.
virl.	==	vieil-irlandais.
visl.	==	vieil-islandais.
vsax.	==	vieux-saxon.
vsl.	==	vieux-slave.
vsuéd.	==	vieux-suédois.

Nature de la gémination consonantique

Les linguistes ont retenu le terme de gémignée pour désigner ce qui, dans la graphie, s'exprime au moyen de la même consonne écrite deux fois. Le terme n'est peut-être pas parfait, et les phonéticiens n'ont que faire de la nuance génétique de ce participe passé, mais il a cet avantage qu'étant le terme traditionnel pour désigner un phénomène de graphie observé depuis longtemps, il permet d'attendre qu'on se soit mis d'accord sur la vraie nature du ou des phénomènes linguistiques correspondants. L'expression "consonne double" (cf. en all. Verdoppelung à côté de Geminatio) préciserait sans doute mieux la pensée de ceux qui, comme M. Grammont, *BSL* 74, p. 7, font remarquer qu'il n'y a pas, changement du point d'articulation mis à part, de différence entre [atta] et [akta]; toutefois, comme l'expression consonne double nous est suggérée par le rapprochement de [atta] et de [akta] qui pourrait tendre à nous faire méconnaître le caractère phonologique particulier de la gémination, et qu'il est vain de vouloir que chaque terme soit, par lui-même, une définition de l'objet qu'il désigne, la dénomination traditionnelle peut être conservée, à condition de bien déterminer ce qu'on entend lui faire contenir phonétiquement.

On a voulu parfois (par ex. Sievers, *Grundzüge* 5, p. 214; Graur, *Consonnes gémignées*, p. 1) distinguer, dans le cas des occlusives, entre une gémignée dont les deux éléments, réellement identiques, sont des occlusives complètes, c'est-à-dire ayant chacune leur implosion et leur explosion propres, et une gémignée plus simple, où l'explosion du premier élément et l'implosion du second disparaissent, et qui ne se distingue de la consonne simple que par la

durée de la tenue, celle-ci dans le cas de la gémignée devenant sensible à l'oreille. Selon Sievers (*ibid.*, p. 214) la première de ces gémignées s'entend parfois en allemand dans un groupe comme *nimmt Teil* par exemple, notamment en Prusse orientale, et elle serait due à l'influence de l'enseignement. On peut toutefois se demander si l'on est en droit de parler de gémination dans ce cas; même en admettant avec Sievers (*ibid.*, p. 37) que l'explosion d'une occlusive est caractérisée par un bruit propre (Knall), il reste à expliquer comment l'implosion du second *t* de la gémignée en question est perceptible s'il n'est pas précédé d'une sonante, puisqu'un *t* implosif n'est, en fait, pas autre chose que la succession des sons de liaison (Übergangslaute) entre la position de la sonante précédente et la fermeture apicale (cf. Sievers, *ibid.*, p. 34 et suiv.). Ce qui revient à dire que cette prétendue gémignée sera quelque chose comme [-tʔt-] ou [-tht-] selon que l'expiration qui se produit entre la première explosion et la seconde implosion sera ou non accompagnée de vibrations des cordes vocales.

M. Graur (*ibid.*) signale les expériences faites à la Sorbonne par M. Barker, qui tendaient à prouver qu'il existe une différence de nature entre les gémignées des sujets de langue française et celles des sujets de langue anglaise: les premiers prononceraient les gémignées avec une explosion interne, tandis que les seconds se contenteraient de prolonger la tenue. Les conditions dans lesquelles ont été faites les expériences et les exemples français choisis, justifient le scepticisme de M. Graur. Il est certain que, dans un groupe comme *petite table*, on entend quelque fois l'explosion du second *t* de *petite*, mais, ailleurs que dans une langue soutenue où les *e* dits muets réapparaissent fréquemment, il ne s'agit que de particularités individuelles qui ne sauraient être acceptées comme norme. En tout cas, il ne semble pas que les personnes qui gémignent le *d* de *addition* par exemple, fassent autre chose que prolonger d'une syllabe à l'autre la tenue de la consonne. Que les groupes [-tʔt-] et [-tht-] se rencontrent dans les langues, c'est certain; qu'ils aient joué un rôle dans l'histoire de la phonologie indo-européenne comme le suggère Sievers (*Grundzüge*, p. 124), et soient responsables

des [-st-] et des [-ss-] que l'on retrouve dans les langues attestées au lieu des [-tt-] que l'on attendrait, c'est possible. On comprendra néanmoins que nous réservions le terme de gémignée aux groupes consonantiques homogènes dont il s'agit maintenant de déterminer la nature.

Les phonéticiens s'accordent en général à distinguer de la gémignée proprement dite, la longue qui peut fort bien être d'une durée égale et même supérieure, mais où l'oreille ne découvre pas deux articulations distinctes.

De prime abord, la question semble devoir se présenter de façon fort différente selon qu'on a affaire à des momentanées ou à des continues, puisque l'allongement du phonème qui caractérise aussi bien les gémignées que les longues, ne peut, d'une part, résulter que d'une extension donnée à la période de pause qui sépare l'implosion de l'explosion, tandis que dans le cas des continues il y a prolongation d'un bruit (frottement, vibration, résonance) caractéristique du phonème donné.¹ M. Jespersen dans sa *Fonetik* (p. 486 et suiv.) se garde de confondre occlusives gémignées et continues gémignées dans l'étude phonétique qu'il fait de la question, et ne se permet le rapprochement que sur le plan phonologique; seul le sentiment linguistique, (*Sprogfølelse*), en effet, établit un parallélisme entre momentanées et continues gémignées.² C'est la conscience, chez le sujet parlant, de l'unité de la gémination qui a conduit les phonéticiens à rechercher un principe de discrimination entre

¹) Le cas des momentanées sonores est un peu particulier, car il n'y a pas nécessairement cessation des vibrations glottales entre les deux pôles de la gémignée ou de la longue. La continuité des vibrations semblerait plutôt être la règle (cf. ci-dessous p. 27). Ce qui est dit ci-après des occlusives vaut donc essentiellement pour les sourdes.

²) C'est en effet ce qui se produit en général, mais il ne faut pas s'étonner si dans certaines langues le sentiment linguistique se refuse à établir ce parallélisme. Nous verrons ci-dessous, p. 145, que l'on doit supposer une époque de l'évolution des langues germaniques où la gémination des continues (et notamment celle des liquides et des nasales) était un phénomène phonologiquement reconnu, tandis que les occlusives gémignées restaient du domaine de la création individuelle, spontanée et arbitraire.

longues et géminées qui vaille aussi bien pour les occlusives que pour les spirantes, les nasales ou les liquides.

Le problème a été traité avec une ampleur particulière par deux savants, M. Grammont et Sievers. M. Grammont qui avait consacré à la gémination plusieurs pages dans le *BSL* (74, p. 1 et suiv.), a repris la question dans son *Traité de phonétique*, où il la traite plus en détail, sans modifier toutefois l'essentiel de sa thèse. Dans ses recherches, M. Grammont se sert surtout d'un appareil enregistreur ordinaire; la façon dont on obtient un tracé buccal n'appelle pas d'observation, tandis que le tracé laryngal est obtenu au moyen d'un tambour spécial qui épousant étroitement les formes extérieures du larynx réagit par contre-coup à toutes les vibrations de la glotte et à toutes les tensions des muscles locaux. Avec cet appareil, M. Grammont étudie tout d'abord les occlusives simples, p. 36 et suiv., et les tracés laryngaux qu'il obtient sont essentiellement caractérisés par une montée brusque après l'implosion, suivie d'une stabilisation d'une certaine durée et d'une chute rapide au moment de l'explosion. Nous pouvons négliger ici les détails de cette courbe; remarquons dès maintenant que tout ce que le tracé laryngal nous révèle d'intéressant se trouve entre les deux barres verticales qui, sur la figure, indiquent le début et la fin de l'occlusion; or, si l'on songe que le voile du palais est fermé et si l'on remarque que le tracé est, pendant l'occlusion, d'une rectitude absolue, on conclura que l'auditeur n'a rien entendu pendant le temps qui nous occupe (il s'agit, bien entendu, d'occlusives sourdes).

P. 53, M. Grammont passe à l'étude des occlusives géminées et des occlusives longues. Les tracés qu'il nous donne de ces deux genres de phénomènes accusent en effet des différences sensibles: tout se passe de nouveau entre l'implosion et l'explosion; le tracé buccal est donc rectiligne; le tracé laryngal des longues (fig. 41, 42, 43, 44) rappelle tout à fait celui des simples (la montée plus rapide de certains tracés est due simplement à une attaque plus ferme qui caractérise certains exemples choisis par l'expérimentateur), la période de stabilité de la courbe est seulement prolongée. Le tracé laryngal des géminées (fig. 38, 39, 40) serait analogue,

s'il n'y avait, au cours de la période de stabilité, un fléchissement plus ou moins brusque; la courbe passe par un minimum pour remonter ensuite à peu près au niveau atteint précédemment.

M. Grammont traite à part (*ibid.*, p. 60 et suiv.) la gémiation des spirantes et, en général, des sons continus; mais, ici encore, il oppose aux géménées, les longues, caractérisées par une tenue uniforme, tandis que les géménées connaissent, tout comme dans le cas des occlusives, un fléchissement entre deux tenues.

Musculairement, le problème semble donc recevoir la même solution, qu'il s'agisse de momentanées ou de continues; mais il ne faut pas oublier qu'au vallonnement du tracé laryngal qui caractérise les géménées par opposition aux longues, correspondront, dans le cas des continues, des modifications caractéristiques de l'impression acoustique. Dans le cas des occlusives sourdes, au contraire, tout ce qui se passe pendant l'occlusion échappe forcément à l'attention de l'auditeur, et force nous est de rechercher aux environs de l'implosion et de l'explosion, c'est-à-dire du côté des parties perceptibles de l'occlusive, ce qui distingue *acoustiquement* les longues des géménées.

Sievers, dans ses *Grundzüge*, ne distingue pas nettement entre les occlusives et les sons spirants; selon lui, il y a géminée lorsque les deux pôles de la consonne (la catastase et la métastase dirait M. Grammont) sont séparés par une discontinuité de la force expiratoire; il écrit, *ibid.*, p. 215 "Zur Geminatio gehört eben als wesentlichstes Moment die Discontinuität der Druckstärke innerhalb des Consonanten". Il ne semble pas d'ailleurs que l'auteur prenne discontinuité dans son sens absolu de cessation totale et momentanée; une telle cessation est possible, mais un simple minimum relatif (relatives Minimum) de la force expiratoire est suffisant pour donner cette impression de dualité (Eindruck der Zweiteiligkeit) dont parle Sievers dans la 4^e édition de ses *Grundzüge*, p. 195.

La remarque faite ci-dessus s'impose à nouveau ici: cette discontinuité ou ce vallonnement de la courbe de l'intensité expiratoire ne pourra être perçu que pour les sons continus; se produisant

entre les deux pôles de l'occlusive qui sont l'implosion et l'explosion, elle échappera forcément à l'attention de l'auditeur. Mais, si l'on se reporte aux chapitres consacrés à la syllabe et à la coupe syllabique (*ibid.*, p. 198 et suiv.), on voit que l'auteur y met la question sur son véritable plan: il y montre qu'un minimum relatif de l'intensité expiratoire correspond au passage d'une syllabe à une autre, autrement dit qu'il représente une frontière syllabique expiratoire (Druckgrenze, par opposition à Schallgrenze qui correspond à un minimum relatif de la courbe de la sonorité). On voit donc que, selon Sievers, le propre de la géminée est d'avoir ses deux pôles (implosion et explosion dans le cas des occlusives) dans deux syllabes expiratoires (Drucksilben¹) différentes, ce qui a comme résultat, pour les sons momentanés, que l'implosion se produit à un moment où la voyelle précédente a encore toute sa force (*Grundzüge*, p. 213). Cette implosion prend par conséquent une valeur qu'elle n'aurait pas si la sonorité de la voyelle précédente était déjà fort affaiblie, comme c'est le cas lorsqu'on passe d'une syllabe à une autre, puisque l'implosion n'est rien que la cessation brusque du son qui précède, par obturation du canal expiratoire. L'explosion suivante, s'appuyant sur la voyelle de la syllabe qui suit, sera nettement caractérisée et on obtiendra ainsi cette impression de dualité dont parle Sievers.

En faisant intervenir la notion de coupe syllabique, on explique parfaitement certaines particularités des tracés de M. Grammont et notamment le fléchissement du tracé laryngal des géminées qui coïncide avec la fin d'une tension syllabique et le début d'une autre. Si la consonne occlusive longue ne connaît pas ce fléchissement, c'est qu'étant de tenue unique, elle est contenue tout entière dans la même syllabe; dans ce cas, de l'implosion et de l'explosion,

¹) Drucksilbe est dit chez Sievers par opposition à Schallsilbe; un mot allemand comme *Hammer* n'a qu'une Drucksilbe, car l'intensité expiratoire ne fait que décroître de *a* à *r*, mais [m] étant moins sonore que [a] d'une part, [r] sonant de l'autre, il représente une Schallgrenze, et le mot a deux Schallsilben. Je crois que M. Grammont a tort lorsqu'il attribue (*Traité*, p. 103.) au *ck* de *Acker* une intensité croissante.

seul sera perçu distinctement l'élément qui s'appuie sur le noyau sonant de la syllabe. Si la consonne longue est de tenue croissante, c'est-à-dire si elle précède la voyelle (type [a-p:a]), l'implosion se produira au moment où la voyelle de la syllabe précédente aura une sonorité très affaiblie, et, par conséquent, ne sera guère perçue; acoustiquement l'allongement de la consonne momentanée ne sera senti que sous la forme d'un silence précédant l'explosion.

On peut théoriquement concevoir un groupe [ap:-a] avec un [p] long de tenue décroissante, dont seule l'implosion serait perçue, la réouverture de l'orifice buccal se produisant en fin de tenue et avant le commencement de la syllabe suivante. En fait il ne paraît guère possible d'éviter qu'en pratique cette réouverture se produise sous la forme d'une explosion véritable, caractérisée par un petit claquement (Knall); or, il ne peut faire de doute qu'une pause entre ce claquement et la voyelle suivante ne saurait être interprétée que comme une solution de la continuité de la parole. En conséquence, les longues à tenue décroissante ne se rencontrent qu'à la finale: contrairement à ce qui se passe dans le cas des consonnes brèves, le claquement caractéristique de l'explosion ne se produit pour les longues qu'après une pause de durée appréciable.

Le cas des spirantes et des continues est certes sensiblement différent, puisque l'essentiel pour elles n'est pas la mise en position des organes ou l'abandon de cette position (catastase et métastase), mais bien le son qui se produit pendant la tenue; cependant, ce qui a été dit plus haut sur les rapports de la gémiation et de la coupe syllabique garde sa valeur ici, et l'on peut également opposer, pour les continues, les gémées hétérosyllabiques d'une part, et les longues à tension constante, contenues tout entières dans une même syllabe, d'autre part.

On peut encore exprimer d'autre façon l'opposition qui existe entre les longues et les gémées en distinguant entre ce que M. Jespersen appelle *fast Tilslutning*, c'est-à-dire "succession ferme" des sons, dans le cas des gémées, et *løs Tilslutning*, c'est-à-dire

“succession lâche”, dans le cas des longues (Sievers dit moins bien *scharf- et weichgeschnittener Akzent*)¹.

Le phonéticien doit donc distinguer entre longues et géminées. Encore faut-il faire remarquer que, si théoriquement cette distinction semble nette, la géminée étant une longue dont les deux pôles appartiennent à deux syllabes différentes, pratiquement il y a des cas où la frontière syllabique est si imprécise qu'il devient impossible de décider à quel type de consonne à tenue appréciable nous avons affaire. En d'autres termes, il n'existe pas une succession lâche et une succession ferme, mais une infinité de successions plus ou moins fermes.

Par ailleurs, il reste à voir si, dans la pratique des langues, cette distinction joue un rôle quelconque, et si l'on ne peut expliquer, sinon justifier, le peu d'empressement que mettent beaucoup de linguistes à suivre les prescriptions des phonéticiens qui ne cessent de leur rappeler que consonnes longues et consonnes géminées sont choses bien distinctes. En même temps, se pose le problème de savoir jusqu'à quel point les géminées proprement dites peuvent être considérées comme des combinaisons de nature particulière, plus intimes que les groupes hétérogènes de consonnes.

Quelques considérations d'un ordre général pourraient nous inciter à penser que, phonologiquement, longueur des consonnes et gémination se présentent en quelque sorte comme deux variantes d'un même phénomène. Tout d'abord, une géminée proprement dite s'appuie nécessairement sur deux voyelles (ou plus généralement sur deux noyaux syllabiques sonants); que l'un de ces supports vienne à manquer, à la finale par exemple, comme cela se produit fréquemment au cours des flexions verbale ou substan-

¹ Il n'est pas sûr que ces notions, essentielles lorsqu'il s'agit d'opposer la façon dont on passe d'une syllabe à l'autre dans deux mots comme ang. *better* et tchèque *batoň*, trouvent, lorsqu'il s'agit de gémination, un emploi vraiment justifié. La succession ferme est essentiellement la façon dont, dans un certain nombre de langues germaniques, une consonne simple placée entre une voyelle accentuée brève et une voyelle atone ([ə] ou [i]) se comporte vis-à-vis des sons qui l'entourent (cf. ci-dessus p. 14, note 1 ce qui est dit de la prononciation des mots all. *Hammer* et *Acker*). Il y aurait peut-être intérêt à réserver cette expression pour le cas bien caractérisé qui a justifié sa création.

tive, et la géminée deviendra une longue pour peu que l'économie de la langue ne permette pas à la finale la neutralisation des oppositions quantitatives des consonnes, faute de quoi la géminée peut évidemment devenir une brève.

D'autre part, si la nature longue ou géminée des consonnes à tenue appréciable dépend de la nature lâche ou ferme de la succession syllabique, l'utilisation phonologique de la différence entre les longues et les géminées ne pourra se produire que dans une langue où, seule la nature différente de la coupe syllabique établit une différence entre certains mots. Or, autant que je sache, une telle langue n'existe pas.

Les phonéticiens ont souvent signalé en français l'existence distincte de consonnes longues et de géminées; nous avons vu que c'est sur des exemples empruntés au français que M. Grammont fonde son étude comparée des différentes consonnes à tenue perceptible. Mais il se trouve que le phonologue ne saurait retenir aucun des exemples choisis par M. Grammont: tout d'abord les longues étudiées apparaissent toutes dans des mots atteints par l'"accent d'insistance"; or, comme le fait remarquer M. Gougenheim dans ses *Eléments de phonologie française*, p. 46, la consonne longue n'est en français qu'une variante stylistique de la consonne brève à l'initiale du mot ou immédiatement après voyelle initiale; ceci met l'allongement des consonnes en français sur un plan linguistique particulier, en tous cas, en marge du système phonologique, car on ne saurait assimiler une création affective, même si son principe est acquis et non spontané, aux traits phonologiques constants et normaux. D'ailleurs la consonne qui est soumise à l'accent d'insistance n'est pas seulement une longue, mais aussi généralement une emphatique, et il n'est pas certain que chez elle la quantité soit plus caractéristique que la force expiratoire (cf. Roudet, *BSL* 79, p. 105).

Quant aux exemples de géminées que l'on nous offre, ils appartiennent tous à un type particulier: le premier élément est toujours la dernière consonne d'un mot, tandis que le second est la première consonne du mot suivant. Il est à peine besoin de faire

remarquer que de tels exemples ne sauraient prouver l'existence de la gémiation dans une langue en tant que phénomène caractéristique. Le français certes connaît d'autres géménées: un premier groupe représenté dans les mots *grammaire*, *addition*, *illogique*, etc., où la gémiation, qui est sans doute à l'origine une réaction orthographique, n'a pas encore réussi à s'imposer comme la norme unique; un second groupe de géménées issues de rencontres par suite de la chute d'un *e* instable (les géménées du futur de *courir*, *mourir* et *quérir* sont, pour la conscience linguistique, assimilées à celles du futur de *désirer* ou d'*éclairer*) par ex. dans *netteté*, *là-dedans*, etc.

Phonétiquement, on ne peut guère comparer les géménées de ces deux types et les longues nées de l'accent d'insistance: même si ce que nous venons d'appeler les géménées du français se réalisait comme des longues (ce qui se produit, je crois, assez fréquemment), ce serait des longues non-emphatiques qui ne se confondraient pas avec les précédentes.

Phonologiquement, il y a sans doute un abus de langage à parler en français de gémiation: les géménées des mots savants *grammaire*, *addition*, etc. sont encore aujourd'hui des variantes individuelles de certaines consonnes simples; quant aux géménées issues de rencontres, même à l'intérieur des mots, elles ne sont pas autre chose qu'un groupe consonantique particulier où, quelle que soit d'ailleurs la nature de la réalisation phonétique (longue ou géminée) chaque consonne garde son individualité phonologique propre. Ce que montre bien par exemple la dissimilation de *là-dedans* en *là-nedans*. Le français est une langue où un groupe [atta] s'oppose non pas à [ata], mais à [akta]; en d'autres termes le groupe [-tt-] n'y jouit pas d'un traitement de faveur; il est purement et simplement assimilé aux autres combinaisons de deux consonnes. En conséquence, nous pouvons dire que, s'il présente des consonnes doubles, le français ne connaît pas la gémiation,¹

¹) Il ne faut d'ailleurs pas oublier l'extension que tend à prendre dans toutes les classes de la population la gémiation d'origine orthographique, et la généralisation du pronom [Il] dans un groupe comme *je l'ai dit*, prononciation que M. Gougenheim, *ibid.* p. 46, ne croit même pas devoir signaler comme vulgaire. Peut-être le français s'achemine-t-il vers un stade où la gémiation sera véritablement un trait phonologique normal.

non plus d'ailleurs que le russe, par exemple, en dépit de mots comme *nepreménno*, *itti* ou *Anna*.

Sans doute, existe-t-il des langues où les groupes de deux mêmes consonnes, bien loin de jouir de prérogatives spéciales, sont, autant que possible, éliminés par dissimilation ou suppression de l'un des deux éléments: l'indo-européen commun a dû passer par un stade analogue et, dans l'Europe moderne, l'allemand présente une tendance marquée à réduire à des simples les consonnes doubles issues de rencontres (*nimmt Teil* se prononce le plus souvent avec un seul *t*, *Litfass Säule* se dit d'ordinaire *Litfa Säule*, etc.). Mais il n'est pas acquis que, du fait de l'existence de langues de ce type, nous devions admettre la réalité phonologique de la gémiation partout où n'est pas exclu le voisinage immédiat de deux consonnes de même nature. Tout d'abord la répugnance des langues pour les groupes de deux mêmes consonnes est très variable: il est rare qu'elle soit absolue, et souvent il s'agit d'une tendance qui s'esquisse à peine: ainsi l'allemand a toujours [nn] dans *einnehmen*, tandis que l'on trouve en français (vulgaire) certains [dd] dissimilés en [nd] (cf. ci-dessus); en conséquence, il est difficile de tracer des limites précises.

D'autre part, ce qui caractérise le système phonologique d'une langue n'est pas l'existence même de certains phénomènes, mais la valeur différenciative particulière que prennent ces phénomènes dans cette langue; quelle que puisse être la ressemblance formelle du [tt] de *netteté* et du [tt] de tel mot suédois ou hongrois, ces deux groupes consonantiques ne pourront être mis sur le même plan que le jour où le consonantisme interne du mot français aura cessé d'être [t + t] pour devenir une unité particulière qui n'est plus un groupe de consonnes, mais une réalisation phonologiquement distincte d'une certaine consonne. C'est à ces réalisations, de statut phonologique bien défini, que nous réserverons ci-dessous le nom de géminée.

L'examen de la question des rapports de la longueur et de la gémiation en français nous amène à préciser dans quels cas la gémiation doit être considérée comme autre chose qu'une rencontre fortuite de deux réalisations d'un même phonème, et comme

un trait particulier de la structure linguistique d'une langue donnée. C'est dans les langues qui possèdent ce trait qu'il nous faut maintenant nous efforcer de tirer au clair les rapports phonologiques mutuels des différentes variétés de consonnes à tenue perceptible.

Parmi les grandes langues de civilisation parlées dans l'Europe d'aujourd'hui, il n'en est que cinq qui utilisent phonologiquement la distinction entre les consonnes brèves et les consonnes à tenue perceptible, à savoir trois langues indo-européennes: l'italien, le norvégien et le suédois, et deux langues finno-ougriennes: le hongrois et le finnois. Quand on songe au rôle qu'a joué la gémiation au cours de l'histoire de la plupart des dialectes indo-européens, il est assez frappant de voir qu'on ne la rencontre aujourd'hui que dans les deux îlots que représentent les péninsules scandinave et italique. Il est également remarquable que les trois langues indo-européennes s'opposent par l'utilisation phonologique qu'elles font de la gémiation, aux deux langues finno-ougriennes: en effet, tandis que le suédois, le norvégien et l'italien ne connaissent que les deux types théoriques {a:ta} et {atta}, c'est-à-dire que, du moins en position accentuée, la syllabe semble toujours longue, soit du fait de la voyelle (type {a:ta}) soit du fait de la consonne (type {atta}), le finnois et le hongrois présentent tous deux les quatre types théoriques {ata}, {a:ta}, {atta} et {a:tta} ce qui semble indiquer l'existence de trois quantités syllabiques différentes: une quantité brève, une quantité longue et une quantité extra-longue.

L'emploi de la graphie double dans l'orthographe de ces différentes langues ainsi que dans les types théoriques donnés ci-dessus ne saurait évidemment nous dispenser de rechercher la nature exacte, longue ou gémifiée, des consonnes ainsi désignées. Il convient d'examiner chaque langue en particulier:

M. Jespersen, *Fonetik*, p. 544, n. 2, fait remarquer que dans le suédois *fatta* il y a succession ferme (*fast Tillslutning*), d'où l'on peut conclure qu'on a affaire à une véritable gémifiée; c'est aussi l'opinion de Storm, *Englische Philologie*, p. 308, auquel renvoie M. Jespersen. Mes observations à ce sujet m'ont conduit à une autre façon de concevoir la chose: dans la pratique du suédois, il semble

que la prononciation [a-t:a], c'est-à-dire la longue, soit normale, mais vu l'absence d'un type théorique [ata] avec voyelle et consonne brèves, les sujets parlants ont une grande latitude puisqu'aucune confusion n'est à craindre, et, dans la conversation rapide, les consonnes longues s'abrègent fréquemment. (*komma* "venir" par ex. devient souvent [kâma]). En revanche, dans une prononciation un peu emphatique, et lorsqu'il s'agit de donner à un mot une précision toute particulière, l'occlusion, s'il s'agit d'une momentanée, peut fort bien se produire au moment où la voyelle a encore assez de force pour que l'on puisse parler dans ce cas de gémiation. Il est probable qu'en comptant rapidement un Suédois pourra prononcer le nombre 30 (*trettio*) sans faire sentir nettement la longueur du *t*; si au contraire il s'agit de bien spécifier qu'il s'agit de trente, et non de quarante ou de cinquante (*fyrtio*, *femtio*), on aura presque sûrement une gémignée. Un étranger qui dans ce cas prononcerait un [t] simple, serait repris et la forme à gémignée lui serait présentée comme seule correcte.

Je n'ai pas eu l'occasion d'étudier à fond la nature véritable des consonnes doubles de la graphie norvégienne. La question me semble s'y présenter de la même façon qu'en suédois, ce qui ne saurait étonner, vu les profondes analogies présentées par le système phonologique de ces deux langues. Mme Hallfrid Christiansen, *NTfS* V, p. 142, écrit "Ein einzelner intervokalischer Konsonant wird geminiert: *køp* + best. Artikel -en *køp/pæn* (oder *kø/pæn*, wenn der dynamische Akzent nicht stark genug ist, die Geminatio hervorgerufen). Cette phrase, outre le témoignage qu'elle apporte de l'inexistence du groupe théorique [ata], semble bien indiquer qu'en norvégien, comme en suédois, une gémiation véritable ne se produit que dans des conditions optimum, sinon la frontière syllabique se déplace et vient se loger entre la voyelle et la consonne. Mme Christiansen ne nous dit pas si, dans ce cas, le [p] voit sa tenue prolongée. Tout nous porte à croire que les formes à consonnes brèves ne représentent, comme en suédois, que l'aboutissement extrême de la tendance.

M. Jespersen, *ibid.*, reconnaît dans l'italien *fatta* une succession

relâchée (lös Tilslutning) et propose de transcrire [fa-t:a]; il renvoie cependant à Storm, *ibid.* p. 308, selon lequel il y aurait sur ce point des variations individuelles et dialectales. Sievers (*Grundzüge* p. 212), après avoir donné une liste de mots italiens à gémée, ajoute "beachte aber, dass grade auch im Italienischen die Silbengrenze sich vielfach bereits zu verschieben beginnt, d. h. dass man anfängt z. B. *a-to* statt *at-to* zu sprechen".

On retrouve, en tout cas, la même latitude qu'en suédois, dans certains dialectes franco-provençaux que je connais bien pour les avoir entendu parler autour de moi pendant une grande partie de mon enfance, et qui ne connaissent également que [a:ta] et [atta]. Il s'agit des patois des cantons de la Rochette et de Chamoux en Savoie¹. Dans ces parlers, "poche" se dit ['fatta] ou ['fa-t:a] selon les gens, la valeur du mot dans la phrase ou la disposition d'esprit de celui qui parle. On entend aussi ['fa-ta] lorsque s'affaiblit l'accent dynamique, c'est-à-dire dans les mêmes conditions où se produit la simplification dans les parlers scandinaves.

L'étude de ces types de parler nous renseigne mal sur ce que pouvait être la gémation dans les anciennes langues de la famille indo-européenne où coexistaient trois types théoriques distincts [ata] [atta] [a:ta] (cf. les trois verbes synonymes du vieil-anglais *dréopan*, *dropian* et *droppettan*), auxquels s'ajoutaient dans certaines langues le quatrième type [a:tta]. Au contraire, les deux langues finno-ougriennes dont nous avons parlé ci-dessus, présentent ces quatre types, en hongrois, par exemple dans les mots *apa* "le père", *cseppet* (acc. sing. de *csepp* "la goutte"); *vádol* "il accuse", *váddal* "avec la plainte" (cf. J. Poirot, *Sur la quantité en hongrois*, *Journal de la société finno-ougrienne* XXXII, Helsingfors, 1916, pp. 9 et 11) et en finnois dans *tuuli* "a wind", *tuulla* "to blow", *tuli* "a fire" et *tulli* "a tax" (cf. C. N. E. Eliot, *A Finnish grammar*,

¹) Contrairement à ce qui se produit en suédois, les sujets parlants n'ont guère conscience du prolongement de la tenue des consonnes précédées d'une voyelle accentuée brève. Un examen phonologique détaillé des dialectes en question montrerait que c'est la quantité vocalique seule qui a valeur phonologique. C'est là sans doute pourquoi cette gémation n'a pas, que je sache, été signalée jusqu'ici, encore qu'elle ne me semble pas se limiter aux parlers de ces deux cantons.

p. 5). Le finnois qui a conservé des restes importants du système d'alternances que l'on désigne sous le nom de loi de Setälä (voir J. Szinnyi, *Finnisch-ugrische Sprachwissenschaft*, p. 30 et suiv., et A. Sauvageot dans *Les Langues du Monde*, p. 159 et suiv.), donne le plus souvent à l'alternance géminée-simple une valeur morphologique, fort différente de ce que nous offrent les langues indo-européennes. Le hongrois qui a obscurci l'alternance primitive et où la gémination est devenue le plus souvent un simple fait lexical présente, pour ce qui nous occupe, un état comparable à celui du vieil-islandais, par exemple, qui connaît lui aussi les quatre types cités plus haut, par ex. dans les quatre mots *geta*, *detta*, *láta*, *hétta*.

Ne parlant pas hongrois, je ne suis pas à même de déterminer exactement la latitude que se permettent les sujets parlants dans la prononciation des géminées. Les mesures et les observations de M. Poirot, *ibid.*, sont intéressantes en ce qu'elles montrent que la tenue des occlusives géminées (temps qui sépare l'implosion de l'explosion) est, en général, plus du double de celle de la consonne simple. Mais bien que ces mesures ne soient pas le résultat d'un seul enregistrement et représentent une moyenne, on comprend qu'elles ne puissent nous satisfaire ici, puisque ce n'est pas la longueur qui distingue la longue de la géminée, et que, précisément, la longue finale de *csepp* a une durée plus considérable que la géminée de *cseppet* (respectivement 27.0 et 23.3).

A priori, on peut penser que la gémination du hongrois et du finnois doit résister beaucoup mieux aux caprices de l'accent dynamique que celle de langues où elle est sous la dépendance de la quantité vocalique et où, par conséquent, elle peut se modifier ou disparaître sans grand dommage pour la compréhension mutuelle. Mais peut-on conclure de là qu'aucune géminée de ces langues ne se prononce jamais comme une longue ?

Il est évident que l'essentiel en la matière est d'éviter la confusion de deux types de prononciation des consonnes, et qu'on peut facilement atteindre ce but au moyen d'un prolongement même très fugace de la tenue. La tenue d'une consonne simple n'est pas perçue. Il suffit donc pour opposer à la simple un autre type de

consonne, de suggérer l'existence de cette tenue, ce qui peut être obtenu simplement par une très légère insistance. Phonologiquement, les géminées, tout comme les longues, s'opposent non pas qualitativement, mais quantitativement aux consonnes simples, ce qui ne veut pas dire que doit nécessairement disparaître l'impression de dualité dont parle Sievers. Sans doute, on pourrait imaginer une langue qui présenterait trois degrés de quantité consonantique. En fait, dans les langues existantes où l'on a cru découvrir ce trait, une analyse sérieuse montre qu'il s'agit réellement de différences extra-phonologiques (cf. N. Troubetzkoy, *Anleitung*, p. 26 et suiv.).

L'étude poursuivie jusqu'ici a eu pour résultat de faire ressortir combien, dans la pratique des langues, il est difficile de dissocier les deux notions de longueur consonantique et de gémination; or, cette étude a porté uniquement sur les langues telles qu'elles sont parlées aujourd'hui; l'aspect évolutif de la question a été à peu près laissé de côté. Un examen historique et diachronique ne confirme-t-il pas l'opinion à laquelle nous sommes arrivés, que la distinction établie par la phonétique n'a pas, en général, d'intérêt phonologique ? Excluons tout d'abord les géminées d'origine expressive dont les conditions d'apparition en général et dans les langues germaniques en particulier, vont faire précisément l'objet de cet ouvrage, et examinons l'origine des géminées (le mot étant pris ici dans le sens large de phonème ou groupe de phonèmes correspondant à une consonne double de la graphie, qui s'oppose phonologiquement à la consonne simple) résultant d'évolutions linguistiques normales; nous pouvons immédiatement les ranger dans deux groupes:

On a, d'une part, celles qui résultent du voisinage immédiat de deux phonèmes, avec ou sans assimilation de l'un de ces phonèmes à l'autre. C'est là, semble-t-il, la source de gémination la plus fréquente, qu'il s'agisse de la rencontre fortuite de deux éléments de composition ou de dérivation, avec ou sans assimilation (par ex. lat. *addico* de *ad* et de *dico*, ou *alludo* à côté de *adludo*), d'assimilation pure et simple, régressive ou progressive (ital. *otto* du lat. *octo*,

vieil-isl. *átta* même sens, cf. got. *abtau*; got. *fulls* d'un thème **plnó-*), ou de rapprochements par suite de syncope (par ex. vha. *bêrro* de *bêriro*, littéralement "hehrer").

On a, d'autre part, les géménées qui résultent d'une modification de la coupe syllabique qui caractérise la phonologie d'un état de langue. C'est à une modification de ce genre qu'est, selon toute vraisemblance, due la gémination consonantique du germanique occidental devant *j*, *w*, *l* et *r*; (cf. ce qui est dit ci-dessous, p. 78 et suiv., où la question est traitée en détail). Les géménées de ce second type sont moins fréquentes que les précédentes, encore que l'on retrouve des exemples de gémination devant *r* en crétois et en osque (cf. Brugmann-Thumb, *Griech. Grammatik*, § 119; Buck, *Elementarbuch*, § 138) qu'on doit sans doute expliquer de la même façon.¹

Les géménées de ces deux groupes ont ceci de commun que toutes commencent par être de véritables géménées hétérosyllabiques; par la suite, elles peuvent évoluer, d'où ital. [ã-t:o] au lieu de [ât-to], en suédois [ã-t:a] à côté de [ât-ta]; l'Anglais, l'Allemand et le Danois prononcent un *l* simple au lieu de la géminée du primitif **fullaz*; l'all. *Herr* a un *r* bref, et l'*n* de *rennen* n'est double que dans la graphie. Ainsi, à des sons qui ont été autrefois gémisés, correspondent maintenant des sons longs dans la prononciation ordinaire, ou des brèves qui selon toute vraisemblance n'ont pas été substituées directement aux géménées, mais sont le résultat d'une évolution qui a mené des géménées aux longues, et des longues aux brèves, par une infinité de stades, dans chaque cas la liaison étant plus ou moins ferme, la tenue plus ou moins longue.

Ce que dit Sievers dans une étude intitulée *Steigton und Fallton im althochdeutschen*,² est propre à éclairer une des étapes possibles de cette évolution. Ayant remarqué dans l'œuvre d'Otfrid, des cas

¹) Les consonnes doubles de la graphie du vieux-haut-allemand qui résultent de la seconde mutation consonantique proviennent sans doute d'affriquées dont le premier élément s'est assimilé au second. Elles sont donc probablement à ranger dans le paragraphe qui précède.

²) Sonderdruck aus den Aufsätzen zur Sprach- und Literaturgeschichte, Wilhelm Braune zum 20. Februar 1920 dargebracht von Freunden und Schülern.

où la graphie ne présente pas la gémiation qu'on attendrait, il tente de donner une explication de ces défaillances. A la frontière syllabique expiratoire on constate souvent, à l'intérieur de la géminée, un changement dans la direction du ton. On a donc deux types possibles: állà et àllá, Steiggeminata dans un cas, Fallgeminata dans l'autre. Or, il arrive souvent que l'accent mélodique de la phrase a pour effet de changer la nature du ton dans la syllabe principale, d'où deux types nouveaux àllà, állá. Cette modification du ton peut entraîner avec elle des changements dynamiques tels que la coupe syllabique s'en trouve changée; il en résulte des longues qui ne sont plus notées dans la graphie, mais que révèle la métrique. Il s'agit évidemment de cas particuliers, mais qui présentent une fréquence telle qu'ils peuvent indéniablement servir de départ à une évolution phonétique régulière.

C'est le sort de la plupart des gémínées de se simplifier, et les longues sont, en général, une étape sur le chemin de cette simplification. Sans doute, il est fréquent d'entendre des consonnes longues qui ne proviennent pas de gémínées: nous avons vu que le français, par exemple, en présente souvent dans le parler expressif. Il nous faudra voir ci-dessous s'il est possible que des longues de ce type puissent, dans des conditions particulières, acquérir droit de cité dans le système phonologique de la langue.

Il reste à étudier l'influence que peut avoir la gémiation sur la nature des sons qui y sont soumis; il ne s'agit guère d'ailleurs que de l'assourdissement des sonores qui a été constaté fréquemment et auquel les auteurs allemands donnent en général le nom de *Verschärfung*, mot peu explicite encore qu'assez suggestif. Certes, ce phénomène ne se rencontre guère que dans des cas où la gémiation semble d'origine expressive (cf. ci-dessous, p. 119 et suiv., ce qui est dit de la question en germanique), et les conditions d'apparition et d'évolution de cette gémiation ne ressortissent pas tout à fait à la phonétique normale, mais il convient de savoir si les gémínées n'ont pas, par nature, une tendance à s'assourdir qui, s'ajoutant aux effets de l'accent d'insistance, permet la *Verschärfung*.

M. Grammont, *Traité*, p. 56, fait remarquer que si l'on prolonge considérablement la tenue d'une occlusive sonore il peut se produire une diminution de l'amplitude des vibrations de la voix, (cf. le tracé de la fig. 49), ou même cessation complète de ces vibrations comme dans le tracé de la figure 50. La cause de ce phénomène est aisée à deviner; lorsque l'implosion vient de se produire, l'air continue à passer des poumons à la cavité buccale en faisant, dans le cas des sonores, vibrer les cordes vocales, mais si l'occlusion se prolonge, la cavité buccale cessera bientôt de se dilater, et la tension de l'air qui y est contenu deviendra telle, qu'elle fera obstacle au passage dans la bouche de l'air chassé des poumons et amènera ainsi la cessation de la voix. Une fois la sonorité interrompue, il n'est pas certain qu'elle reprenne assez tôt pour que l'explosion ait un caractère sonore; il est possible qu'au lieu de [abba] on ait [abpa] et, si l'explosion est plus forte que l'implosion (ce qui est notamment le cas pour les longues à tenue croissante), qu'on aboutisse à [a-ppa] par assimilation régressive. La même explication est donnée par A. Klingenheben, *Stimmtonverlust bei Geminaton*, dans la *Festschrift Meinhof*, Hambourg, 1927, p. 135 et suiv., cité par M. Graur p. 117.

M. Graur, *Consonnes géminées*, p. 15, signale des assourdissements à l'initiale de mots roumains: *vai* prononcé *ffai* et *bestie* prononcé *ppestie*, mots où l'allongement est d'origine expressive; selon lui, il n'y aurait pas là de véritables sourdes, mais des sonores fortes que des gens habitués à considérer les fortes comme des sourdes et les douces comme des sonores, perçoivent comme des sourdes. M. Grammont, *Traité*, p. 50 et suiv., fait remarquer que le total des forces mises en jeu pour la production des sourdes et celle des sonores est égal, et que seule l'énergie dépensée à faire vibrer les cordes vocales diminue la force dans le cas des sonores; on comprendra ainsi que si l'allongement de la tenue amène pendant l'explosion une très forte expiration (Graur, *ibid.*), le son qui en résultera puisse se permettre de cumuler force et sonorité.

Sievers, *Grundzüge*, p. 290, explique autrement un phénomène analogue qui se produit dans certains dialectes de l'Allemagne du

nord, pour les consonnes initiales "in besonders emphatischer Sprechweise". Il s'agirait bien ici de véritables sourdes issues de sonores sous l'influence d'un accent particulièrement fort; d'après l'auteur, les consonnes sonores inclinent souvent "um so eher zur Stimmlosigkeit, je stärker ihr Stromdruck ist". On peut concevoir que les sujets parlants ont dans ce cas tendance à rendre l'explosion aussi forte que possible, et sacrifient à cette fin les vibrations des cordes vocales qui détourneraient à leur profit une partie de la force expiratoire.

Il est important de remarquer que, dans tous les cas examinés ci-dessus, on a affaire à des longues ou à des géminées de nature expressive et que, si ces sons, par l'allongement de leur tenue, sont prédisposés à perdre leur sonorité quand ils en ont, une intensification de la force expiratoire semble indispensable pour faire aboutir le changement de sonore en sourde.

Sans anticiper ici sur la solution à donner au problème de la *Verschärfung* germanique qui sera traité plus loin en détail, il était nécessaire de suggérer, dans ce premier chapitre consacré à la phonétique, les diverses explications possibles du mécanisme de ce phénomène qu'il nous faudra fréquemment invoquer dans la suite de ce travail.

2.

La gémiation consonantique d'origine expressive

Il est, dans toutes les langues, des mots qui sont sujets à une détérioration phonétique accélérée. Il ne s'agit pas, comme on l'a dit quelquefois, de mots employés plus fréquemment que les autres, mais bien de termes et d'expressions devenus simples formules de politesse par exemple, et privés, de ce fait, d'une grosse part de leur signification ordinaire (cf. O. Jespersen, *Language*, p. 266 et suiv.). Si un Allemand peut se permettre de dire [na:mt] au lieu de *guten Abend* lorsqu'il salue quelqu'un dans la soirée, c'est que ces quelques sons sont prononcés dans des circonstances telles et sont accompagnés de gestes si caractéristiques qu'il suffirait probablement d'un simple murmure pour que la personne interpellée saisisse le contenu de la communication qui lui est faite. Aussi, dans les formules de ce genre, n'est-il guère de limites à la détérioration phonétique.

Il est vrai que, fréquemment, les formes, même les plus réduites, sont senties par le sujet comme des modifications momentanées d'un archétype auquel on pourra toujours recourir dans certains cas où, pour une raison ou pour une autre, la formule demandera à être précisée; souvent même le sujet parlant n'aura pas conscience que sa prononciation s'écarte du type primitif: l'Allemand qui prononce [na:mt] n'a pas conscience de dire autre chose que *guten Abend*, alors même que ces mots sont pour lui une simple formule et que *guten* a été à peu près vidé de son sens pour devenir une constante caractéristique des formules de salut (*guten Morgen*, *guten Tag*). Si on lui demande de but en blanc ce que veut dire [na:mt], il affirmera que ce mot n'existe pas. Tant que subsistera

cette conscience d'un archétype, on ne pourra parler de mots différents; il y aura modification passagère dans certains cas où rien ne viendra contrecarrer la tendance au moindre effort.

Cependant, soit à la suite de la disparition dans la langue courante d'un des mots qui composent la formule, soit parce que l'emploi que l'on fait d'un mot dans certains cas est arrivé à faire perdre de vue le lien sémantique qui unissait le sens primitif au sens dérivé, ou pour toute autre raison, il peut se produire une dissociation entre le type primitif et la forme mutilée de ce type; celle-ci se fixant, on aura, dès lors, affaire à deux mots différents: *sieur*, lui-même doublet "irrégulier" de *seigneur*, n'étant plus guère usité dans la langue courante, la forme mutilée de *monsieur* a pu se fixer dans la langue parlée où elle est aujourd'hui la seule possible. L'ang. *mistress* qui s'employait autrefois devant le nom d'une femme, mariée ou non, (cf. *OED*, article *mistress*), a donné naissance à deux formes tronquées ou défigurées, écrites *miss* et *Mrs.*, aujourd'hui parfaitement indépendantes.

En fait, le principe qui préside à ces changements à rythme accéléré n'est pas différent de celui à qui l'on doit, par exemple, les doublets ang. *a,an'one*. Comme le fait remarquer M. Jespersen (*ibid.*, p. 272), il s'agit bien, ici aussi, d'un affaiblissement de la forme du mot par suite de l'appauvrissement de sa valeur sémantique.

L'existence de formes à évolution rapide oblige donc à admettre que l'évolution phonétique d'un mot peut, au moins dans certains cas, être conditionnée par sa valeur sémantique, mais il n'est pas dit qu'une modification du contenu sémantique ne puisse se faire que dans le sens d'un appauvrissement; si, par exemple à la valeur logique, c'est-à-dire à la possibilité qu'a un mot d'évoquer dans l'esprit des représentations d'objets ou d'idées, se trouve associée dans l'esprit du sujet parlant une atmosphère affective, qui n'est plus ce qu'elle se contente d'être en général, "une vapeur légère qui flotte au-dessus de l'expression de la pensée" (Vendryès, *Le language*, p. 165), mais bien une atmosphère dense capable d'altérer, par exemple, la forme grammaticale de la phrase, il pourra en

résulter pour le mot en question un traitement phonétique particulier. Tandis que, dans le cas des mots à évolution rapide, l'appauvrissement sémantique avait pour résultat de donner libre cours à la tendance au moindre effort, l'enrichissement apporté par les éléments affectifs aura ici pour effet de renforcer l'armature phonétique du mot, et notamment son squelette consonantique. C'est ce qui peut se vérifier dans des langues existantes: comme nous l'avons vu ci-dessus p. 17, les Français allongent dans certains cas la première consonne des mots sur lesquels ils veulent insister. C'est le phénomène appelé accent d'insistance. Quelque chose d'analogue existe en allemand où, par exemple, on entend souvent *immer* avec *m* long, et je crois que beaucoup de langues nous offriraient des procédés de même nature.

Ce qui a longtemps détourné les linguistes d'examiner ces phénomènes et d'en tenir compte dans leurs descriptions des langues, c'est que les modifications de cette nature, apportées à la forme phonétique de certains mots, ne semblent jamais se fixer: *insupportable* se prononce fréquemment avec un *s* long, mais le sujet parlant reste conscient de l'existence d'un archétype à *s* bref qu'il emploiera dans un parler calme, c'est-à-dire dans ce que l'on peut appeler la langue normale. Ceci dans une langue comme le français où l'on ne peut pas dire que les consonnes longues aient une valeur phonologique. Toutefois, là où elles auraient cette valeur, la situation ne serait pas sans rappeler celle que nous avons rencontrée plus haut à propos des mots à évolution phonétique rapide; on aurait deux formes phonologiquement distinctes dont l'une serait encore quelque temps considérée comme le type primitif et l'autre comme le type dérivé, mais il serait fort possible que la seconde forme, plus expressive et, de ce fait, souvent mieux adaptée que la première, (cf. Sperber, *Über den Affekt*, pp. 27 et suiv. et 87) l'emportât, ou du moins se spécialisât, pour évoluer par la suite indépendamment de l'archétype.

Dans des langues comme le français ou l'allemand, on aboutirait ainsi à la fixation de formes à consonnes longues phonologiquement distinctes des brèves correspondantes. De ce qui a été

dit ci-dessus de la coïncidence pratique de la longueur consonantique et de la gémiation, on peut conclure que dans une langue dont le système phonologique connaît la gémiation, les effets d'un accent d'insistance analogue à celui que nous avons signalé en français et en allemand, se fixeraient naturellement sous la forme géminée.

Je n'ai pas l'intention d'examiner en détail, ni même de passer en revue, ici, les diverses façons dont l'affectivité peut influencer la forme des mots; je suis d'autre part loin de prétendre que le processus dont je viens d'indiquer rapidement les grands traits, soit le seul qui puisse donner naissance à une gémiation consonantique non conditionnée par l'environnement phonétique; d'autres possibilités seront examinées dans la suite de ce chapitre et dans le cours de cet ouvrage; le système phonologique des langues anciennes où des fixations de ce type ont pu avoir lieu, nous est trop peu connu pour que nous puissions nous risquer à faire plus qu'essayer, par la comparaison de faits modernes, de suggérer une explication plausible. S'il ne nous a pas été possible de voir s'opérer sous nos yeux la fixation de l'influence de l'affectivité sur la forme des mots, cela ne veut pas dire que les linguistes doivent en écarter a priori la possibilité lorsqu'il s'agit d'expliquer des formes dont on n'a pas été capable, jusqu'à ce jour, d'éclaircir l'origine de façon satisfaisante.

Si, dans l'étude des langues indo-européennes, on n'a longtemps attaché que peu d'importance aux consonnes géménées aberrantes, s'il a été relativement facile d'éluder le problème en donnant une large extension aux géménations provenant d'assimilations d'existence bien établie, ou même, comme on l'a fait en germanique, en concluant, d'un nombre infime de correspondances douteuses, à l'existence de lois phonétiques qui permettent de ne pas se poser le problème de l'influence de la vie affective sur la forme du langage, c'est que nulle part le procédé de la gémiation expressive d'une consonne de la racine n'y a pris un caractère morphologique net. Certes, on peut, en germanique notamment, distinguer des

classes sémantiques qui font un fréquent emploi de ce procédé; la gémiation caractérise même fréquemment des formations verbales intensives et itératives; mais, dans les langues indo-européennes, elle semble n'avoir été nulle part, un trait constant et indispensable des différentes classes de vocabulaire et des différents aspects verbaux où elle apparaît.

Dans les langues sémitiques, il en va tout autrement: nous trouvons d'abord de nombreuses formes nominales à géménées où, tout comme dans les langues indo-européennes, la gémiation a le plus souvent une valeur expressive nette, mais n'a pas de rôle morphologique précis (Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 360 et suiv.). Le verbe au contraire nous présente un thème spécial, appelé en général deuxième thème ou Intensivstamm (Brockelmann, *ibid*, p. 508), et caractérisé par le redoublement de la seconde consonne de la racine; il "exprime en général une plus grande intensité de l'activité exprimée par le verbe" (Socins-Brockelmann, *Arabische Grammatik*, p. 23); le fait que ce deuxième thème peut, dans le cas de certains verbes, avoir un sens causatif, déclaratif ou dénominatif, ne semble pas devoir empêcher d'établir qu'à l'origine, c'est l'intensité de l'action exprimée qui a dû valoir au thème en question sa forme distinctive (cf. Brockelmann, *ibid*, p. 508, note).

C'est ce caractère "régulier" que confère à un phénomène linguistique particulier son inscription dans le tableau des formes verbales d'une langue, qui a valu au second thème verbal du sémitique, d'être cité par presque tous ceux qui, s'occupant des géménées aberrantes des langues indo-européennes, ont voulu prouver par l'exemple, la possibilité d'un procédé de gémiation expressive (cf. R. Loewe, *Germanisch*, p. 194; A. Graur, *Consonnes géménées*, p. 16 et suiv.).

La critique que l'on peut adresser à cette méthode est qu'elle suppose l'origine expressive de la gémiation consonantique du deuxième thème du verbe sémitique plus fermement établie que celle des faits indo-européens dont on traite. Il semble toutefois que ce qui recommande surtout les faits sémitiques aux yeux du chercheur, est que les rapports actuels de la forme et du sens sont,

du fait de la régularité du procédé, plus immédiatement perceptibles qu'ailleurs. Mais, pas plus ici que dans les langues indo-européennes, nous ne sommes à même de surprendre la genèse véritable et la fixation du procédé qui nous intéresse.

Si les conditions dans lesquelles le phénomène se présente ont fait qu'on a eu moins de répugnance dans le cas du sémitique à admettre la possibilité d'une origine expressive, il s'en faut que les savants soient d'accord sur la façon précise dont la gémiation a dû apparaître. Il y a d'abord ceux qui insistent sur ce qui pourrait justifier une genèse purement mécanique du phénomène (cf. Zimmer, *ZfAs.* V, p. 388 et suiv.). Mais, ceux-mêmes qui admettent qu'il y a, dès l'origine, un rapport entre le sens intensif et la forme particulière du second thème verbal, ne savent si la valeur expressive de ce thème a eu pour effet immédiat de changer en géminée la seconde consonne de la racine, ou si l'on a affaire à l'origine à un redoublement syllabique qui a abouti à une gémiation par syncope ultérieure et assimilation éventuelle. Brockelmann (*ibid.* p. 508, rem. 1) dit expressément: "Ob die Verdoppelung des 2. Radikals in der Tat ursprüngliche Bildungsmittel dieses Stammes war, oder ob sie etwa für eine Wiederholung des 1. Radikals (*qaqtal*), wie Sütterlin, *Das Wesen der sprachlichen Gebilde* (Heidelberg 1902) s. 34, oder des 2. (*qatatal*), wie Halévy annahm (*JAP.* s. 9, 19, 136), eingetreten ist, lässt sich nicht entscheiden". A l'appui des thèses de Sütterlin et d'Halévy, il faut faire remarquer l'abondance en sémitique des formes à redoublement: celui-ci peut affecter une voyelle suivie d'une consonne (Brockelmann, *ibid.*, p. 364 et suiv., ne distingue pas les cas de gémiation et ceux de redoublement, ce qui peut se justifier par la relative débilité des voyelles sémitiques); ailleurs, c'est la seconde syllabe d'un thème dissyllabique de racine trilitère qui est redoublée (Brockelmann, *ibid.*, p. 267 et suiv.), ou encore un thème bilitère tout entier (*ibid.*, p. 368 et suiv.); ces formes peuvent être onomatopéiques, ou bien ont une valeur intensive ou plus généralement expressive, c'est-à-dire qu'elles sont sémantiquement à rapprocher des formes nominales à géménées examinées par Brockelmann aux pages 360 et suiv.

Enfin (*ibid.*, p. 515 et suiv.) l'auteur rattache au second thème verbal une foule de formes "renforcées" (andere Verstärkungen der Wortform) caractérisées soit par la gémiation, soit par le redoublement. Les deux phénomènes de la gémiation consonantique et du redoublement syllabique apparaissant ainsi tous deux comme caractéristiques de mots expressifs, il n'est pas impossible qu'en dernière analyse la gémiation soit issue par syncope du redoublement.

Sans doute, même si telle était l'origine des géménées des langues sémitiques, ne pourrait-on guère leur refuser le titre de géménées d'origine expressive, puisqu'en fin de compte, elles devraient leur existence à une modification de l'aspect phonétique du mot, due à la valeur affective de ce mot; mais il semble bien que, lorsque M. Loewe, par exemple, parle de "Konsonantendehnung als Lautsymbolik", *Germanisch*, p. 93, il veut dire que la gémiation est apparue dans certains mots parce qu'elle rappelait immédiatement à l'esprit ce que le sens du mot contenait d'itération ou d'intensité; la phonétique historique des langues germaniques nous est assez connue pour que nous puissions affirmer que, par ex. le vieil-ang. *droppian*, que l'on trouve à côté des synonymes *dréopan* et *dropian*, ne provient pas par syncope d'une forme à seconde syllabe redoublée.

Ce qui fait l'intérêt des faits sémitiques que nous venons de passer en revue, ce n'est donc pas qu'ils nous offrent sur la genèse du procédé de la gémiation expressive en général, des renseignements sûrs, mais bien plutôt qu'ils jettent un jour sur les rapports qui unissent les deux procédés de la gémiation consonantique et du redoublement syllabique; ils nous font déjà entrevoir que leurs relations ne sont pas seulement synchroniques, mais peut-être aussi diachroniques, de telle sorte que l'un des phénomènes soit issu de l'autre: si même, dans les langues indo-européennes que nous connaissons, il ne nous est pas donné de découvrir une évolution qui fait passer de l'un de ces phénomènes à l'autre, il est possible de concevoir que, par syncope de quelques formes redoublées, on ait abouti à des formes à géménées senties traditionnellement

comme expressives, mais où, par suite de l'évolution phonétique, la gémiation a pris la place du redoublement en tant qu'expression de l'intensité, de l'itération, ou de tout autre élément affectif. Il n'est pas nécessaire de supposer que ces formes ont été nombreuses à l'origine: l'histoire des langues montre que des formes peu nombreuses, bien armées pour la lutte pour la vie et placées dans des circonstances favorables, peuvent arriver à imposer leurs caractéristiques à des classes entières, morphologiques ou sémantiques. Ceci reste évidemment une hypothèse invérifiable; d'ailleurs la syncope ne peut aboutir à la gémiation de la dernière consonne de la racine (ce qui est, en germanique notamment, la caractéristique à peu près universelle des mots à géménées expressives) que dans des cas où la racine, à initiale vocalique, est redoublée tout entière (type gr. *ἀγγεῖν*), ce qui évidemment, limite beaucoup le domaine des géménées apparues à la suite d'éventuelles syncopes. L'hypothèse valait toutefois d'être envisagée.

Le parallélisme des deux procédés examinés ici n'a pu échapper à ceux qui ont traité du rôle du redoublement dans la formation des langues. Ceux-mêmes qui ne remarquent pas ce qu'il y a d'essentiellement commun à tous deux, ne peuvent manquer d'observer par ex., que le redoublement syllabique est souvent accompagné d'une gémiation "qui a pour effet d'accentuer le redoublement, de le rendre plus sensible" (Grammont, *RLR* 44, p. 133). Wundt, qui, dans son livre *Die Sprache*, étudie l'origine et les conditions du redoublement, p. 582 et suiv., signale, à propos de l'emploi de ce procédé comme "Steigerung der Verbalbegriffe" l'existence en germanique de verbes intensifs caractérisés par la gémiation, "blosse Lautverstärkung" dit-il, l'opposant ainsi à ce qu'il appelle ailleurs "Lautwiederholung", c'est-à-dire redoublement syllabique.

Cette opposition ne me paraît pas heureuse, car le propre de la gémiation est justement de permettre à l'oreille de distinguer les deux opérations de mise en place et de relâchement des organes, et de donner ainsi l'impression de la répétition du même son. Cette même méconnaissance de la vraie nature de la gémiation se retrouve chez Gerland, comme nous le verrons ci-dessous, p. 38, et

l'on peut se demander si la tendance, fréquente chez les savants allemands qui se sont occupés de la question de la gémination, à subordonner tous les faits germaniques à l'intensité (cf., par ex., le point de vue de M. Wissmann, *Nomina postverbalia*, pp. 172 et 196; M. Löwe, *Germanisch*, p. 95 et suiv., distingue mieux entre intensité et itération) ne provient pas du fait que l'on attribue inconsciemment aux anciennes langues germaniques le système phonologique de l'allemand d'aujourd'hui¹ qui a remplacé les consonnes géminées par des consonnes simples et brèves précédées d'une voyelle brève qu'elles interrompent au moment où celle-ci a encore toute sa force (cf. ci-dessus p. 14). Wundt n'a donc pas aperçu très clairement l'analogie intrinsèque des deux phénomènes, mais il a néanmoins constaté dans certains cas un parallélisme dans leur utilisation fonctionnelle.

Pott, dans son livre *Doppelung*, a mieux vu la nature intime du rapport qui unit les deux phénomènes; p. 16 et suiv., il indique ce qu'il englobe sous la dénomination de *Doppelung*: il distingue tout d'abord la répétition complète du mot qu'il appelle "Gemination", du redoublement au sens large auquel il rattache la gémination consonantique, ainsi d'ailleurs que l'allongement vocalique (cf. ci-dessous p. 41). Malheureusement, la suite de l'ouvrage montre bien qu'il n'a pas compris l'importance du procédé de la gémination expressive dont il ne semble guère connaître d'exemples qu'en sémitique (cf. *ibid.*, p. 17 et suiv. et 127).

Gerland, dont le livre *Intensiva und Iterativa* a paru sept ans plus tard, part des faits germaniques; aussi, les formes à géminées sont-elles au premier plan de ses préoccupations; il les rapproche,

¹) M. Wissmann qui, par ailleurs, donne tant de preuves de ses facultés d'observateur pénétrant, a le grand tort, pour illustrer ses affirmations, de s'appuyer sur des formes ou des faits phonologiques empruntés à l'allemand moderne; aussi la vraie nature de la gémination expressive lui a-t-elle complètement échappé, comme il apparaît clairement de ce qu'il écrit, *Nomina postverbalia*, p. 194: "Für unser heutiges Sprachgefühl ist die lautsymbolische Kraft der geminierten Tenuis des Wurzelschlusses am deutlichsten bei *rucken*, *zucken*, *zwicken*, *wippen*, weniger hervortretend, aber durchaus noch spürbar bei *rupfen*, *kratzen*, *ritzen*." etc.; le *-ck-* de *rucken* n'est ni plus géminé, ni plus expressif que celui de *Ecke* ou de *Brücke*.

p. 77 et suiv., des faits sémitiques, ce qui l'amène à examiner les rapports de la gémiation et du redoublement, et à reconnaître que les deux procédés apparaissent dans les mêmes classes de vocabulaire. Toutefois, parti des intensifs germaniques, il ne voit dans la gémiation qu'un procédé susceptible d'exprimer l'intensité; si bien que, tandis que dans les langues qui utilisent le redoublement, celui-ci aurait eu tout d'abord une valeur itérative, puis aurait acquis par la suite une valeur intensive (p. 50), en germanique la gémiation aurait eu dès l'abord une valeur intensive; les procédés seraient donc, en dépit de leur analogie fonctionnelle, de nature essentiellement différente. A propos des langues sauvages l'auteur nous dit, p. 107: "Sie verwechseln die Intensivität mit der Extensivität der Vorstellung"; les langues germaniques possèdent au contraire pour exprimer l'intensité un procédé essentiellement intensif: la gémiation.

On peut objecter qu'il y a en germanique plusieurs classes de mots à gémées où la forme peut fort bien s'expliquer à partir de l'itération, mais qui n'ont rien et n'ont jamais pu rien avoir d'intensif; d'autre part, comme le montre l'exemple des langues à redoublement, un procédé qui exprime l'itération peut aisément acquérir une valeur intensive, si bien qu'en germanique comme ailleurs, il se pourrait que l'expression de l'itération ait précédé celle de l'intensité. En tout cas, même en supposant pour la gémiation germanique à valeur intensive une origine indépendante (par ex. la fixation de l'effet d'un accent d'insistance; voir ci-dessus p. 31), on peut penser que le développement et l'extension du procédé ont pu être grandement favorisés par l'existence préalable dans la langue de gémées expressives.

Les conclusions auxquelles aboutissent les divers savants dont nous venons d'examiner les opinions, semblent bien confirmer ce que nous avions suggéré les faits sémitiques étudiés plus haut: la gémiation consonantique et le redoublement syllabique sont deux procédés qui se retrouvent, soit concurremment dans une même langue (langues sémitiques), soit dans des langues différentes, avec des emplois fonctionnels analogues. La raison de cette analogie

dans l'utilisation semble résider dans la nature même des deux procédés, qui ont ceci de commun qu'ils sont tous deux acoustiquement un redoublement, et sont, par là même, susceptibles d'être mis à contribution lorsqu'il s'agit de "représentations (Vorstellungen) qui par leur nature incitent à la répétition d'éléments phonétiques" (Wundt, *Die Sprache*, p. 582). Or, le redoublement syllabique est un phénomène beaucoup plus clair que la gémination du fait que son caractère de procédé expressif de dérivation n'a jamais pu être mis en doute, tandis que la fréquence des géménées issues d'assimilations a longtemps empêché que l'on reconnaisse, dans certains cas, la même valeur à la gémination consonantique. En d'autres termes, si une classe de mots présente dans une langue donnée des formes à géménées, on ne peut affirmer à priori, que l'on a affaire à une gémination expressive, car il est toujours possible d'invoquer l'assimilation d'un infixe ou d'un suffixe qui aurait été caractéristique de la classe en question; si toutefois on trouve dans d'autres langues une classe de même nature caractérisée par le redoublement, procédé dont le caractère expressif ne peut être mis en doute, il y aura là au moins une présomption en faveur du caractère expressif de cette gémination.

Il est donc intéressant de déterminer quelles sont les classes sémantiques qui, du fait de la nature des mots qui en font partie, peuvent être caractérisées par le redoublement syllabique. Ce travail a été tenté successivement par Pott (*Doppelung*, p. 22 et suiv.), Gerland (*Intensiva und Iterativa*, p. 107 et suiv.) et Wundt (*Die Sprache*, p. 582 et suiv.).

Ces auteurs, qui, en gros, travaillent sur les mêmes matériaux, s'attachent surtout à les répartir de façon adéquate sous les deux rubriques intensité et itération. Leurs conclusions, souvent assez différentes, montrent bien que, s'il est, en théorie, intéressant de distinguer entre un redoublement itératif qui vise à l'expression d'impressions sonores ou visuelles qui se répètent, et un redoublement intensif qui tend à l'accentuation d'une qualité ou à la mise en valeur de la force d'une action, il est, en pratique, à peu près impossible de faire le départ exact entre ce qui revient à l'un et à

l'autre. La confusion de l'intensif et de l'extensif que signale Gerland (cf. ci-dessus p. 38), se rencontre dans toutes les langues, sauvages ou non, et, de ce fait, la distinction entre itération et intensité établie par les philosophes, perd beaucoup de sa valeur pour le linguiste.

Nous nous contenterons donc, en conséquence, d'énumérer les différentes classes de mots qui connaissent le redoublement, sans essayer de tracer entre le redoublement intensif et le redoublement itératif une frontière hypothétique:

- a) Onomatopées (formes verbales et substantivales).
- b) Mots enfantins et hypocoristiques (Kosenamen).
- c) Noms d'animaux, à rapprocher des deux classes qui précèdent et peut-être de celle qui suit.
- d) Expressions d'une activité réitérée (verbes et substantifs itératifs) — il est souvent difficile de distinguer cette classe de la suivante.
- e) Verbes intensifs.
- f) Noms de parties du corps (redoublement d'origine enfantine, affective, et peut-être itérative pour les noms de parties qui se rencontrent par paires (Wundt, *ibid.*, p. 582) ou en plusieurs exemplaires chez le même individu (Pott, *ibid.*, p. 35).
- g) Mots collectifs et formes de pluriel.
- h) Mots qui servent à l'expression des idées de tas et de masse (cf. Brockelmann, *Grundriss*, p. 368 et suiv.).
- i) Superlatifs des adjectifs et des adverbes.
- j) Adjectifs et adverbes naturellement intenses (notamment ceux qui désignent des couleurs (Gerland, *ibid.*, p. 116; Pott, *ibid.*, p. 86).
- k) Vocatifs et impératifs (Pott, *ibid.*, p. 47) et, en général, les diverses formes qui servent dans l'appel.
- l) Noms de plantes (cf. Gerland, *ibid.*, p. 118 et suiv.); la valeur expressive du redoublement n'y apparaît pas toujours nettement.

Reste l'expression au moyen du redoublement de certains aspects et de certains temps des verbes. Wundt s'efforce d'expliquer toutes

ces formes à partir de l'itération, mais n'est guère convaincant. S'il fallait à tout prix trouver, du redoublement du parfait grec par ex., une explication symbolique, je me rallierais plutôt à l'opinion de Pott, *ibid.*, p. 207 et suiv., qui considère que, dans les formations verbales quelles qu'elles soient, le redoublement syllabique a la valeur d'un renforcement de l'idée (*Verstärkung des Begriffs*), ce qui expliquerait que, selon les langues, le redoublement serve à l'expression du présent, du futur ou du passé, du duratif ou du perfectif, car la notion qu'on renforce "kann ebensowohl die Lebendigkeit der Gegenwart, als die Entfernung, gleichsam die Vielfältigung der Zeit sein". En tous cas la valeur symbolique de ces formations n'est pas évidente, et seuls les cas où la nature expressive du procédé ne peut être mise en doute sont à retenir ici, puisque notre but est d'étayer par les faits sûrs du redoublement les faits moins sûrs de la gémiation.

Par la comparaison avec le tableau ci-dessus des classes sémantiques germaniques caractérisées par la gémiation, on verra combien est profonde cette analogie des deux procédés sur laquelle l'examen des faits sémitiques a attiré notre attention.

Le redoublement syllabique n'est pas le seul procédé expressif que l'on ait rapproché de la gémiation consonantique: nous avons vu ci-dessus, p. 37, que Pott rattache à ce qu'il appelle *Doppelung* non seulement la gémiation mais aussi l'allongement vocalique, et il n'est pas le seul à le faire: dans sa *Germanische Sprachwissenschaft*, M. Loewe donne à l'allongement vocalique les mêmes causes qu'à ce qu'il appelle "die Konsonantendehnung"; les deux phénomènes seraient de nature dynamique et propres à rendre l'intensité de la représentation (pp. 60, 93 et suiv.). Il est fort possible que nombre de voyelles longues des langues indo-européennes doivent leur quantité au symbolisme phonétique (*Lautsymbolik*) qui est aussi responsable de beaucoup de cas de gémiation, mais on ne doit risquer le rapprochement qu'en faisant remarquer que, dans le cas de la gémiation, on n'a pas affaire à un simple prolongement du son (*Dehnung*), mais à quelque chose qui a, acoustiquement et par suite psychologiquement, la valeur

d'une répétition; il n'est pas certain que Sommer ait tout à fait raison lorsque, à propos de l'allongement vocalique, il écrit: "Der zugrunde liegende psychische Vorgang, das 'Verweilen im Affekt', ist kein anderer als der, dem die Sprache auch die Fälle von emphatischer Wortwiederholung (*viele viele*) verdankt" (*GRM*, VIII Jahrg., p. 132).

Ces réserves faites, il n'est pas dit que le rapprochement de ces deux procédés expressifs ne puisse aboutir à des résultats intéressants, mais je doute qu'il soit à sa place ici: la valeur expressive originelle du redoublement syllabique ne peut faire de doute dans la majorité des cas, et une étude de ce procédé a pu nous servir lorsqu'il s'est agi de déterminer les classes de vocabulaire susceptibles de recevoir une forme expressive; il n'en va pas de même de l'allongement vocalique pour lequel une origine expressive est encore beaucoup plus difficile à prouver que pour la gémination consonantique à cause de l'infinie variété des changements phonétiques qui peuvent lui donner naissance.

Il n'est pas sans intérêt d'essayer de déterminer ici les raisons qui font qu'une langue donnée préfère comme procédé expressif la gémination au redoublement, et vice-versa.

Il faut tout d'abord remarquer que les deux procédés ne s'excluent pas toujours: nous avons vu que le sémitique connaît l'un et l'autre; les langues classiques peuvent également nous fournir des exemples de mots qui combinent l'un et l'autre: en skrt. *kukkura* "Hund", *phupphusa* ou *pupphusa* "die athmende Lunge", etc. (Pott, *ibid.*, p. 127); en grec *πάππας, μάμμη, κόκκυξ, κακχάζω*, etc., en lat. *mamma, pappā, lallō, pippitō*, etc. (cf. par ex., Graur, *Consonnes géménées*, Lexique). Toutefois, au moins dans ces derniers cas, les deux procédés ne sont vraisemblablement pas contemporains et la gémination n'est ici qu'un renforcement postérieur datant d'une époque où le redoublement ayant perdu son caractère expressif, peut-être par suite de l'évolution du système phonologique de la langue, la gémination ne faisait pas double emploi avec lui. Cette conclusion paraît particulièrement s'imposer dans le cas du

latin où, dans les mots de ce type, la gémiation semble souvent être une innovation d'un emploi encore facultatif (cf. Graur, *ibid.*, Lexique, sous *caccabo*, *caccalia*, *cocchetum*, *cuccuma*, *cuccumis*, etc.).

En germanique, les mots de cette nature ne sont pas précisément rares, non plus que les mots à redoublement sans gémiation; mais, dans presque tous les cas, la conscience qu'on ait affaire à un redoublement semble ne plus exister ou être si faible qu'elle ne peut former un obstacle à l'évolution phonétique normale. Présentent le redoublement et la gémiation, par ex. vag. *titt* "mamelon du sein", mha. *zitze* même sens, vha. *tutta* même sens; *titt*r "mésange", cf. le norv. *tite* avec voyelle longue et *t* simple; visl. *tuttr* ou *tútr* "bout d'homme", vag. *tættec* à côté de visl. *tøturr* "haillons", vag. *fiffealde* "papillon", le plus souvent sous la forme *fifealde*, vha. *vivaltra*. Sans gémiation, on peut encore citer: avec le sens de "trembler" got. *reiran* et vha. *bîbên*, visl. *bifast*; visl. *gígja* "violon" et les mots de la même famille, *fífla* "séduire"; les noms d'animaux, vag. *beofor*, "castor", *brágra* "héron", *higere*, *higora* "magpie or woodpecker", visl. *hidurr* "coq de bruyère"; visl. *fifill* "pissenlit", etc. Dans plusieurs de ces mots, seul le linguiste est capable de reconnaître un redoublement primitif; notamment dans les monosyllabes et dans les dissyllabes où la voyelle de la seconde syllabe fait partie de la désinence (*reiran*, *bîbên*, etc.), la similitude des consonnes ne suffit pas à conserver à la forme un caractère expressif; si toutefois la valeur du mot reste telle, qu'elle semble nécessiter une forme expressive, on emploie à cet effet le procédé vivant de la gémiation.

Le raccourcissement croissant des mots germaniques, dû évidemment à l'accent d'intensité initial, supprime, dans la plupart des cas, la conscience de l'existence du redoublement. D'autre part, l'extension donnée en germanique à la valeur morphologique de l'alternance vocalique — extension qui, elle-même, n'est peut-être pas sans rapport avec la tendance à l'amuïssement des finales, autre résultat de l'accent d'intensité initial — fait que le soin d'exprimer la valeur constante du mot est laissé entièrement aux consonnes

(cf. Gerland, *ibid.*, p. 75 et suiv.), tandis que les voyelles sont chargées d'exprimer les modifications morphologiques accidentelles. Le procédé de la gémiation qui utilise uniquement le matériel consonantique y semble donc tout à fait indiqué lorsqu'il s'agit de mettre en relief certaines caractéristiques constantes de l'idée exprimée.

D'autre part, il est évident qu'une langue ne peut connaître le procédé de la gémiation consonantique expressive que si son système phonologique admet l'existence de syllabes fermées. Or l'amuïssement des syllabes non accentuées, conséquence d'un accent d'intensité fort sur une des syllabes du mot, a pour conséquence de multiplier les rencontres de consonnes, et l'apparition des syllabes fermées ou l'accroissement de leur nombre si elles existent déjà, peut, du moins pendant un certain temps, favoriser l'apparition et l'extension de la gémiation. Ainsi la présence dans une langue d'un accent d'intensité fort, qui a fréquemment comme corollaire l'affaiblissement ou la disparition des syllabes non accentuées, semble donner, dans la langue qui le connaît, un avantage à la gémiation sur le redoublement en tant que procédé expressif.¹

Remarquons en finissant que dans les langues, l'accent musical va à l'ordinaire de pair avec une large extension du vocalisme, la musique trouvant son support non point dans les bruits consonantiques, mais dans le noyau sonore de la syllabe.

¹) Il est intéressant de remarquer que le gotique, qui semble n'avoir pas connu la syncope, connaît le redoublement comme procédé morphologique (VIIe classe des verbes forts), mais ne présente que des traces de gémiation expressive.

3.

La gémiation expressive dans les langues indo-européennes

Nous avons vu ci-dessus p. 33 que les faits de gémiation des langues sémitiques étaient souvent invoqués par des indo-européanistes désireux de montrer la possibilité d'une gémiation consonantique expressive. Sans doute, la netteté relative des faits sémitiques et leur large extension peuvent expliquer jusqu'à un certain point qu'on ait eu si fréquemment recours à eux : mais il faut reconnaître que si le caractère expressif de la gémiation sémitique semblait mieux établi et si, par conséquent, on pouvait l'invoquer à l'appui d'autres explications de même nature, c'était surtout que les efforts des néo-grammairiens pour donner, de tous les changements linguistiques, des explications purement mécanistes, avaient principalement porté sur les langues indo-européennes. On avait aussi, et l'on a peut-être encore aujourd'hui, moins de répugnance à admettre une influence du sens d'un mot sur sa forme, dans le cas de langues d'histoire moins bien connue et considérées comme plus ou moins sauvages, que lorsqu'il s'agit de langues indo-européennes, où l'on doit s'efforcer de tout expliquer à partir de la "Grundsprache" selon une norme infaillible. Aussi l'histoire de la résistance aux explications de la gémiation par l'expressivité se limite-t-elle à peu près au domaine indo-européen. D'ailleurs, cette histoire n'est pas finie, car il s'en faut que tous les linguistes accordent à la gémiation expressive la place qui semble bien lui revenir.

Il est cependant deux classes de vocabulaire où les partisans les plus convaincus de l'infailibilité des lois phonétiques n'ont jamais tenté de maintenir intégralement leur point de vue : il s'agit des

mots enfantins et des onomatopées. Or, on sait combien ces deux classes peuvent être riches en formations à géménées qui, dans le cas des mots enfantins, proviennent souvent de formes à consonne simple (cf. ci-dessous p. 51 les exemples empruntés à Stark, *Kosenamen*). On serait donc amené à admettre une gémination consonantique qui n'est pas le résultat d'un changement phonétique régulier.

Sans doute, peut-on répondre, comme on l'a fait, qu'il y a, d'une part, emprunt à une autre langue, la langue infantine (cf. Delbrück, *die neueste Sprachforschung*, p. 29, cité par Jespersen, *Linguistica*, p. 169, qui critique ses vues), d'autre part, création originale (Urschöpfung) par imitation de cris et de bruits, mais que la langue emprunteuse n'est pas responsable de la forme particulière, due par ex. à la présence d'une géminée, que peuvent affecter ces mots (cf. Brugmann, *Grundriss* 2, I, 817 n.). Ce qu'on affirme toutefois, c'est qu'une fois incorporés à la langue normale, ces mots évolueront selon les lois phonétiques qui ont cours dans la langue en question.

Ce raisonnement n'est pas absolument faux, mais il néglige certaines données: il n'est pas exclu, par ex., que les mots en question, une fois introduits dans la langue, amènent, par extension analogique d'un trait qui les caractérise, des modifications de la forme de certains mots: tel mot qui ne contenait que des consonnes simples, se verra, par ex., affublé *par des adultes*, d'une consonne géminée, parce que ce mot se trouve désigner un objet ou une notion particulièrement familière aux enfants, et que beaucoup de mots dits enfantins de cette langue ont précisément une géminée.

Le français ne connaît pas la gémination comme procédé du langage infantin, mais en revanche, il fait un large emploi du redoublement syllabique. Tout comme la gémination, le redoublement syllabique trouve effectivement son principe dans le langage même de l'enfant qui redouble plus encore qu'il ne gémine, mais il s'en faut de beaucoup que l'enfant soit responsable de toutes les formes à redoublement que l'on retrouve dans le français infantin. Il est certain qu'à côté de noms comme *Didi* pour *Guy*, *Dédé* pour *André*,

où des traits de phonétique enfantine semblent indiquer des mutilations involontaires, il y a de nombreux hypocoristiques où le redoublement est le fait d'adultes.

Parmi les mots du langage enfantin, il ne serait pas difficile de citer bien des formes comme *dodo* (de *dormir*) ou *coco* (pour *oeuf*, probablement dérivé de *coque* dans *oeuf à la coque*), qui, selon toute vraisemblance, ont été présentés telles quelles aux enfants. Les substantifs *tutu* ou *cocotte* montrent comment des mots de ce type peuvent très bien être admis dans la langue des adultes, souvent avec une valeur d'euphémisme (cf. également le mot *bébête*; en outre, les adjectifs vulgaires *cucu* et *cracra* — de *crasseux* — qui, de toute évidence, n'ont jamais fait partie du vocabulaire enfantin). Ne peut-on supposer que ce qui se passe en français dans le cas de ces mots, puisse se produire dans une langue où la gémination est, tout ensemble, un trait du système phonologique et la caractéristique normale du vocabulaire enfantin ?

Un autre fait qui montre bien qu'il est difficile de distinguer nettement entre la langue des enfants et celle des adultes, est qu'un mot, même parfaitement admis dans la langue des adultes, pourra voir son évolution phonétique sans cesse influencée par certaines règles qui ne valent que pour le langage enfantin; l'exemple du mot *maman* est caractéristique à cet égard: ce mot n'est évidemment pas issu régulièrement du lat. *mamma*; d'autre part le *a* nasalisé de la seconde syllabe qui contraste avec le *a* oral du mot parallèle *papa*, semble indiquer que la présence de la nasale *m* n'a pas été sans exercer son influence sur l'évolution phonétique du mot; on peut supposer à partir d'une forme **mama*, répondant à *papa*, l'évolution suivante qui, tantôt ressortit à la phonétique normale, tantôt aux règles particulières du langage enfantin: le premier *a* placé devant nasale se nasalise régulièrement; le redoublement, phénomène "enfantin", intervient ici pour unifier le vocalisme, d'où la forme *manman* qui est encore très fréquente et a été conservée en dépit de l'évolution phonétique normale qui a donné le "régulier" *maman* avec dénasalisation de la voyelle devant nasale hétéro-

syllabique¹; la forme du mot *nanan* peut s'expliquer de la même façon.

Ces quelques remarques prouvent suffisamment, je crois, que la notion d'un langage enfantin, langue étrangère par rapport au parler normal des adultes, n'est pas soutenable; il est inadmissible d'écarter les mots dits enfantins des préoccupations étymologiques sous prétexte qu'étant d'une autre langue, ils échappent à toutes les lois qui régissent le langage organisé; ce qu'il faut faire c'est tâcher de déterminer en quoi et pourquoi ils échappent aux lois phonétiques ordinaires et, si l'on s'aperçoit que ces dérogations suivent certaines tendances bien définies, s'efforcer de déterminer leur nature et leur retentissement possible dans la langue normale. Qu'un tel retentissement existe, l'exemple de *maman* le montre: on ne doit pas supposer qu'une forme **mama* a, pour arriver à *maman*, dû passer alternativement du langage des enfants à celui des adultes; c'est bien le langage normal qui est responsable de toutes les modifications que le mot a subies; c'est au sentiment que les adultes avaient de ce qu'il y a de choquant dans une forme **manma*², au moins autant qu'à l'inaptitude des enfants à reproduire ce dissyllabe, qu'est due l'"assimilation" en *manman*.

Le cas des onomatopées se présente naturellement de façon un peu différente: il suffit de faire remarquer ici qu'il y a dans chaque langue un nombre considérable de mots, verbes ou substantifs, d'origine onomatopéique qui, sans conteste, font partie de la langue normale, qui toutefois sont encore sentis comme expressifs de par leur forme particulière, et qui, par analogie, peuvent imposer

¹) La forme *roman*, qui est très fréquente, a vu sa première voyelle "régulièrement" dénasalisée; elle doit provenir de parlers où la nasale écrite *an* avait déjà, comme dans le parisien d'aujourd'hui, tendance à devenir *o* ouvert nasal. En fait, on entend très fréquemment à Paris des prononciations dont la transcription la plus naturelle serait *momon*.

²) En français, dans les dissyllabes à redoublement dont les deux syllabes son. de complexité phonétique différente, c'est toujours la dernière (accentuée) qui est la plus complexe (cf. *Bébert*, *Lolotte* etc.). Aussi, le phonème [ã], senti comme "marqué" par rapport à [a], c'est-à-dire comme plus complexe, paraît-il choquant dans la première syllabe du mot en question, tant que la seconde syllabe a un [a] non nasal.

cette forme à d'autres éléments de la langue qui deviennent de ce fait plus aptes à exprimer une atmosphère affective particulière.

Un point commun aux onomatopées et aux mots enfantins et qui montre bien qu'il ne peut être question de langues à part, est, qu'en dépit de règles particulières de formation, ces mots, s'ils sont véritablement fixés dans la langue, ne supposent pas un système phonique particulier et distinct de celui de la langue normale: certains phonèmes "trop difficiles" de celle-ci peuvent être éliminés, par ex. [r, k, g], mais les mots en question ne peuvent pas, de toute évidence, offrir de phonèmes ou combinaisons de phonèmes dont la reproduction pourrait présenter la moindre difficulté pour n'importe quel membre de la communauté linguistique. Si le procédé expressif est le redoublement, il suivra, selon les langues, des règles particulières. Il ne pourra être la gémiation que si la langue connaît ce phénomène; des langues qui ne connaissent pas la gémiation et dont le système phonologique se prête mal au redoublement, pourront se servir de suffixes particuliers dont les éléments phonétiques sont sentis comme expressifs: en ang. par ex. [i] pour les hypocoristiques et les mots enfantins (*baby, tummy, Charlie* etc.), *-le* pour les onomatopées (*babble, prattle, bubble, gargle*).

L'exemple de l'anglais montre bien qu'il n'est pas du tout nécessaire qu'un phonème, un groupe de phonèmes, ou un phénomène quelconque soit rare dans les éléments non-expressifs de la langue pour qu'il puisse devenir caractéristique de ses éléments expressifs: quoi de plus commun que la finale *-y* en anglais ? la finale de *castle, parcel, cattle, subile* n'a rien d'expressif; ce qui n'empêche pas que *-y* et *-le* aient fréquemment en anglais une valeur expressive (cf. Vendryès, *Le langage*, p. 166 et suiv.).

Le cas du suédois est encore plus frappant, et d'autant plus intéressant pour nous que le procédé dont il est fait usage dans cette langue est la gémiation. Nous avons vu ci-dessus p. 20 que le suédois ne connaît pas, en position accentuée, la succession voyelle brève + consonne unique et brève; dans tous les cas où le danois, par ex., possède cette succession, le suédois aura une gémignée

(sur la nature exacte de laquelle, voir ci-dessus p. 21); le résultat est qu'une partie considérable du vocabulaire suédois connaît la gémiation, ce qui n'empêche pas que le procédé employé pour former les hypocoristiques soit précisément la gémiation: ainsi, sur *Lars*, on formera *Lasse*, sur *Karl*, *Kalle*, etc.; cf. ces mots dans Hellqvist, *EOB*. Les deux hypocoristiques cités ici sont probablement d'origine très ancienne et sont aujourd'hui traditionnels (la consonne finale de *Lars* est aujourd'hui [ʃ]), le procédé de la gémiation hypocoristique n'en est pas moins très vivant et sert fréquemment à former, par ex., des surnoms à partir de noms de famille, exactement comme le redoublement syllabique en français: ainsi le nom *Fridén* devient *Fridde*.¹ Ce procédé n'est pas limité aux hypocoristiques et se retrouve par ex. dans les mots familiers *busse* et *matte* formés à une époque tout à fait récente à partir de *husbonde* et de *matmor* "maître et maîtresse de maison".

L'origine du procédé suédois remonte sans doute à la plus haute antiquité germanique, car il est le même que celui qu'a étudié Fr. Stark dans son livre *Die Kosenamen der Germanen*, Wien 1868 (paru deux ans plus tôt sous forme d'article dans les *SBWA*, 52 et 53), notamment p. 19 et suiv.; cf. par ex. la forme allemande *Kallo* de *Karl*, p. 32. Ce qu'il est intéressant de noter ici, c'est que la réduction des quatre types de succession syllabique du vieux-scandinave [ata, a:ta, atta, a:tta] à deux types [a:ta] et [atta], n'a pas rendu caduc le procédé de la gémiation expressive, au moins dans cette partie du vocabulaire où le sens des mots est assez chargé d'affectivité pour qu'une combinaison phonétique particulière, même si elle est d'une extrême fréquence dans la langue ordinaire, puisse exceptionnellement conserver ou acquérir une valeur expressive.

Franz Stark, *ibid.*, est le premier à avoir attiré l'attention sur les particularités des formations hypocoristiques germaniques. La caractéristique la plus constante de ces formations est l'abrègement,

¹) Cet exemple, pris sur le vif, m'a été fourni par M. Francke, professeur au Lycée de Kristianstad, qui m'a assuré que le cas était loin d'être isolé. Je lui suis également redevable des deux exemples qui suivent.

ce qui n'est pas étonnant lorsque l'on songe que les noms germaniques, formés presque constamment par la composition de deux éléments, comportaient, à une époque où le processus de la chute des finales n'avait pas atteint l'extension que nous lui connaissons aujourd'hui, presque toujours quatre syllabes ou plus; or, il est un fait que les personnes dont le nom comporte trois syllabes ou plus, sont beaucoup plus sujettes que les autres à se voir affublées d'un surnom, ou à voir leur nom tronqué.¹ Cet abrègement des formes germaniques est fréquemment accompagné d'une gémiation: par ex., p. 19 et suiv., *Itta* pour *Itaberga*, *Sicco* ou *Sikko* pour les noms *Sibertus* (de **Sigbertus*), *Sifridus* (de **Sigfridus*) ou *Sigmarus*. Souvent la gémiation est le résultat d'une assimilation particulière aux hypocoristiques: par ex., p. 21, *Hidda* pour *Hildiberga* (cf. *Lasse* et *Kalle* en suédois), qui se produit parfois à la suite de la chute d'une voyelle interne, par ex., p. 66, *Strullo*, de *Strutilo*, diminutif de *Strutolf*.

Les hypocoristiques germaniques, avec leurs désinences faibles et leurs assimilations particulières, posent plusieurs problèmes que Stark n'a pas aperçus ou qu'il a traités trop rapidement, et sur lesquels nous reviendrons dans le cours de ce travail. Nous devons être reconnaissants à Stark pour les matériaux qu'il nous fournit, et parce qu'il a le premier attiré l'attention des linguistes sur les formations hypocoristiques; mais une ignorance évidente de la réalité phonétique de la gémiation fait que ses suggestions de la page 20, pour expliquer le phénomène en question, sont absolument dénuées de valeur. D'autre part, du fait que les premières formations à géménées ont été reconnues dans des mots où elles apparaissent concurremment avec un abrègement de la forme primitive du mot, on a longtemps cru qu'il y avait là plus qu'une simple ren-

¹) On peut, à cet égard, faire dans les écoles des remarques très intéressantes: dans une classe française de quarante élèves environ, un seul d'entre eux était généralement désigné au moyen d'un mot de plus de deux syllabes (son nom de famille trisyllabique); parmi les autres, tous ceux qui avaient des noms "longs" avaient reçus un ou plusieurs surnoms (souvent leur nom mutilé) d'emploi constant; au contraire, l'emploi de surnoms pour les élèves à nom "court" était exceptionnel.

contre, et que la gémiation était une conséquence de l'abrègement, un moyen de renforcer quelque peu cette forme tronquée et de lui donner un certain relief; cf. Fick, *Griechische Personennamen* 2, p. 30. Aussi a-t-on longtemps considéré toutes les formes à gémées comme des Kurznamen ou des Kurzbildungen où la gémiation était simplement une conséquence de l'abrègement, si bien que Hellquist, sans être dupe lui-même de l'expression, emploie largement dans son article du *GHA* 1908, 14, le terme de kortnamnsbildning comme synonyme de mot à gémée expressive.

L'idée qu'un appellatif perd de sa force et de sa valeur expressive du fait qu'il est privé de quelques-unes de ses syllabes et, de ce fait, a besoin de la gémiation pour retrouver un peu de sa vigueur perdue, me semble parfaitement erronée: du fait même de son raccourcissement, il est fréquent que l'hypocoristique ait un relief qui manquait tout-à-fait à la forme plus longue et plus compliquée dont il est tiré. La gémiation dans les mots de ce genre n'est donc pas un moyen de faire récupérer à la forme tronquée un peu de ce qu'elle avait perdu, mais un procédé nouveau qui s'ajoute à l'abrègement pour la rendre plus expressive. Il est toutefois difficile d'écarter tout à fait l'idée que le renforcement de l'armature phonétique que représente la gémiation a pu très vite apparaître aux sujets parlants comme une sorte de compensation pour la chute de parties considérables du mot, même si, à l'origine, la gémiation était due à toute autre cause, et M. Loewe offre une hypothèse fort judicieuse lorsqu'il explique la gémée des mots vha. *pfarra* et *pfropfa*, abréviations des mots savants trop longs *parochia* et *propago*, comme un résultat de cette croyance (cf. *Germanisch*, p. 103 n.).

Quoiqu'il en soit, la question de la gémiation consonantique expressive s'étant longtemps posée comme celle de l'extension à donner au procédé qui avait été reconnu par Stark, la croyance qui vient d'être signalée, a pu conduire à rechercher dans tous les cas de gémiation non phonétiquement conditionnée, une forme pleine dont la forme à gémée était un abrègement, et, de ce fait, a souvent égaré les chercheurs en les empêchant de reconnaître l'existence

du procédé autonome de la gémiation expressive. M. Graur, *Consonnes géminées*, p. 4 et suiv., a, me semble-t-il, bien montré comment s'est posé le problème, et je crois inutile de refaire ici l'historique détaillé de la question; hors du germanique, je n'aurais guère à ajouter à la bibliographie de M. Graur. Pour le germanique, la question se pose de façon un peu particulière, et il sera temps de faire une revue complète des auteurs qui se sont occupés de la question qui nous intéresse, lorsque nous étudierons l'histoire de la "loi de l'assimilation de l'*n*". Il suffira d'indiquer ici qu'il y a encore des savants éminents, surtout en Allemagne, qui se refusent à étendre le procédé de la gémiation expressive à d'autres classes de vocabulaire que celles dont il a été question jusqu'ici (cf. par ex. Hirt, *Indogermanisch* I, p. 254 et suiv.; *Urgermanisch*. Heidelberg 1931 I, pp. 93, 98 et suiv.). Il faut noter toutefois que la parution en 1932 du travail de M. W. Wissmann intitulé *Nomina postverbalia*, n'a pas été sans causer ou confirmer certaines conversions; cf., p. ex., J. Pokorny dans *ZfCPb.*, 20, p. 158 et suiv. En Suède Hellquist, qui faisait autorité, n'a jamais rejeté tout à fait les anciennes explications, bien qu'il ait été lui-même un pionnier de l'extension du procédé de la gémiation expressive à bien d'autres classes que les onomatopées et les mots enfantins.

Si j'ai cru devoir parler ci-dessus d'extension du procédé qui nous occupe à partir de ces deux classes de vocabulaire, ce n'est pas que je fasse miennes les théories de ceux qui verraient là les seules sources de la gémiation expressive; le chapitre qui précède ne laisse, je pense, aucun doute à cet égard. Extension doit s'entendre uniquement de la façon dont la plupart des savants sont arrivés à la conscience qu'il existait un procédé de gémiation consonantique expressive. D'autres, et le premier en date est Gerland, y sont arrivés par une autre route et ont voulu tout ramener à un autre principe de formation, l'intensité par ex. Ce point de vue a été examiné et critiqué ci-dessus p. 38. Je crois qu'en des cas comme celui-ci, où l'origine des faits étudiés échappe à l'observation scientifique, il est bon d'examiner toutes les possibilités et de retenir toutes celles qui ont pour elles un grain de vraisemblance.

Il est toutefois une explication, qu'avec M. Graur, je me refuse à prendre en considération: c'est celle que donne M. Loewe de la gémiation de nombreux substantifs germaniques: il s'agirait, selon l'auteur, de mots qui "für den Satzzusammenhang wichtig sind". *Germanisch* 4, p. 99. On ne voit pas pourquoi les mots qui veulent dire "morceau", "crible", "chemise" ou "troupeau" seraient plus "importants" pour l'enchaînement des idées dans la phrase que les verbes dont ils sont dérivés, ou des milliers d'autres substantifs qui jamais n'ont connu la gémiation. Il faut déplorer que, des douze pages si pleines d'enseignement que M. Loewe consacre aux "Konsonantendehnungen als Lautsymbolik", l'auteur n'ait pas fait disparaître les deux pages où il traite des substantifs "importants", d'autant que rien n'est plus facile que d'expliquer de façon beaucoup plus plausible la gémiation expressive des mots que l'auteur cite sous cette rubrique. Ce que donne par ailleurs M. Loewe fait regretter qu'il n'ait pas eu l'occasion de publier ses idées sur la question sous une forme moins sèche et plus nuancée que celle que lui permet le cadre étroit de la collection Göschen. On aurait aimé notamment qu'il eût développé l'opinion qu'il exprime en tête de son exposé: "Das Idg. kannte noch keine langen Konsonanten" et qui le met en directe opposition avec les vues ordinairement acceptées en France, à la suite de l'enseignement de M. Meillet, selon lesquelles le procédé de la gémiation consonantique expressive remonterait à l'indo-européen commun.

M. Meillet a été, en effet, le premier, en France, à signaler l'existence dans les langues indo-européennes d'un procédé de gémiation expressive et, si l'on excepte Gerland dont le livre *Intensiva und Iterativa*, a paru en 1868 et se trouve par conséquent ne plus répondre aux exigences de la linguistique moderne, il est le seul savant qui ait présenté une théorie d'ensemble sur la question. C'est grâce à son influence que la plupart des linguistes d'aujourd'hui admettent l'existence de cette gémiation, et c'est de lui que se réclament MM. Wissmann (*ibid.*, p. 160 et suiv.) et Pokorny (cf. Walde-Pokorny, *EW*, préface) lorsqu'ils écartent l'ancienne théorie de l'assimilation de l'*n*, portant ainsi le premier coup à la

foi que l'on conserve encore en Allemagne en les anciennes explications des néo-grammairiens. C'est à son enseignement que sont dus les articles et les travaux parus en France où l'on s'est efforcé d'expliquer par l'expressivité, des formes à géménées de diverses langues indo-européennes. Ma thèse trouve en définitive sa source dans cet enseignement.

Les idées de M. Meillet relatives à la gémination expressive apparaissent nettement pour la première fois dans un article des *MSL* 15, p. 339 et suiv., à propos de l'arménien *khakor* qu'il fait dériver d'une racine à géminée *kakk-* à laquelle peuvent se rattacher plusieurs mots de diverses langues indo-européennes; ces mots appartiennent "à un type de mots familiers dont relèvent les termes enfantins, ... les hypocoristiques ..." et diverses autres formations, p. 339. Plus bas, ces formes sont rapprochées de celles du sémitique et sont considérées comme "l'effet naturel d'une tendance à l'emphase". P. 340, l'auteur marque que les consonnes géménées de ce type sont d'une nature phonétique particulière et de ce fait échappent aux mutations, "elles ont une articulation trop intense pour y être sujettes".

Cet enseignement est complété dans un autre article des *MSL* 22, p. 61 et suiv., où l'auteur note, p. 62 et suiv., que la gémination était "un procédé de la langue courante, familière, et dont les textes écrits, plus ou moins solennels et guindés, ne laissent transparaître que peu de cas". Les articles et les notes du *BSL* qui suivent, 61, p. 201; 70, p. 79; 82, p. 129; 84, p. 137 sont consacrés à des discussions de détail.

Dans son *Esquisse d'une histoire de la langue latine*, p. 166, M. Meillet a repris ses idées sur la question et indiqué nettement qu'il considérait la gémination consonantique comme un des procédés par lequel la langue populaire indo-européenne se distinguait de "l'indo-européen normal—langue commune de l'aristocratie indo-européenne". Cependant la notion de langue populaire n'est pas nettement définie: peut-être la gémination a-t-elle joué un rôle "dans le parler familier de tout le monde". Phonétiquement, ces

géménées nous sont décrites comme de véritables géménées avec "une indication nette des deux moments de l'articulation".

Plus récemment, dans ses cours de mars et avril 1933 au Collège de France, M. Meillet a exposé de façon tout à fait détaillée la nature des deux procédés de la gémination et de l'aspiration des sourdes, qu'il considère comme ayant caractérisé le vocabulaire populaire de l'indo-européen. La question des sourdes aspirées ne nous intéresse pas directement ici, mais je crois indispensable de réunir les points principaux de l'exposé de M. Meillet en ce qui concerne la gémination :

Phonétiquement, l'indo-européen admettant parfaitement les syllabes fermées, la gémination n'y a théoriquement rien d'impossible; toutefois, lorsqu'au cours de l'histoire de la langue le rapprochement de deux éléments de dérivation a mis en contact deux phonèmes semblables, la langue normale a eu tendance à ne pas maintenir la géminée. Le cas se pose en fait pour $s+s$ et $t+t$: une forme **es-sí*, 2e p.sg. du verbe substantif, a eu tendance à se réduire en **esí*, comme l'atteste par ex. la forme attique *εἰ* ou le skrt. *ási*; dans le cas du t , la réaction contre la géminée s'est marquée par la tendance à conserver l'explosion du premier t , d'où l'altération qui aboutit à *-st-* ou *-ss-* selon les langues. A ces tendances de la langue noble s'opposent les géménées de la langue vulgaire dans un mot comme **atta* "père". Les diverses langues ont hérité d'un certain nombre de mots à géménées de l'indo-européen; selon leur système phonologique propre, elles ont conservé la gémination et, dans certains cas, ont donné au procédé qu'elles recevaient de la langue commune, une grande extension, ou bien l'ont éliminée: d'où gotique *atta* et la foule des mots germaniques à géminée d'un côté, de l'autre la forme *otīcī* en vieux-slave, langue qui répugne aux syllabes fermées. Le procédé de la gémination est donc bien établi dès l'indo-européen commun; la plupart des mots qu'il atteint ne sont ni des mots enfantins, ni des termes chargés d'éléments affectifs: **atta* par ex., comme le prouve l'usage grec, n'est pas un mot enfantin; entre **atta* et **pātēr* il y a une nuance sociale et non affective.

On peut, semble-t-il, faire à cette théorie plusieurs objections :

L'argumentation qui précède suppose, soit qu'il existait dans la société indo-européenne des classes vivant assez en marge les unes des autres pour pouvoir maintenir pendant des générations deux parlers présentant des traits phonologiques différents (ceci, si nous prenons le terme de langue populaire au sens propre, l'indo-européen normal étant la langue des chefs), soit — si l'on considère le parler qui connaissait la gémination comme la langue familière, employée aussi parfois par les chefs — que les mêmes individus ont employé toute leur vie deux phonétiques différentes selon les circonstances, *le parler le plus relâché présentant des combinaisons phoniques inconnues au langage soutenu*.

Nous ignorons évidemment ce qu'étaient au juste les Indo-européens, mais il me semble qu'il est un point bien établi, à savoir que leur civilisation n'était pas urbaine ; selon toute vraisemblance, il s'agissait d'un peuple d'éleveurs et de chasseurs, peut-être encore à moitié nomade, (cf. O. Schrader, *Reallexikon*). Or le maintien ou le développement de deux systèmes phoniques employés chacun par deux classes différentes de la population n'est concevable que si les rapports entre ces deux classes sont relativement rares ; il va de pair avec l'apparition ou le développement d'une certaine conscience de l'opposition des classes : la plèbe romaine, le prolétariat des sociétés capitalistes d'aujourd'hui, n'ont pu prendre naissance que le jour où la vie en commun, dans des quartiers où ne se risquaient guère les patriciens et les bourgeois, leur a permis de sentir leur solidarité vis-à-vis de la classe dominante. Le système phonique de Chaillot n'est pas celui de Belleville, et, à supposer une persistance des conditions actuelles, c'est un état qui peut fort bien durer des siècles et s'accroître encore. Mais on comprend mal comment des esclaves ou des serfs, même d'origine étrangère, vivant sans cesse au voisinage de leurs maîtres, aient pu, pendant des générations, se refuser à imiter dans les moindres détails, le langage de ceux-ci.

Si maintenant on considère la langue caractérisée par la gémination comme le parler familial de tout le monde, on peut se deman-

der quelles étaient les raisons qui poussaient les Indo-européens à maintenir à tout prix cette sorte de bilinguisme, pourquoi dans certaines circonstances de la vie les géménées étaient évitées soigneusement, alors que, dans d'autres cas, elles s'employaient très couramment. D'ailleurs le terme de "langue normale" appelle quelques observations: pourquoi la langue noble serait-elle normale par opposition à la langue familière ? J'ai, pour ma part, plutôt l'impression que la langue normale est celle que l'on parle dans les circonstances les plus ordinaires de la vie, au sein de sa famille et auprès de ses amis, tandis que la langue soutenue est pleine d'éléments artificiels et littéraires. Il est certain que, dans le parler le plus barbare et le moins cultivé, peut exister une certaine tendance à l'archaïsme, par exemple dans les chants sacrés et dans la langue que parlent prêtres et sorciers pour se distinguer des non-initiés; mais je me refuse à considérer ce jargon comme la langue normale, et à croire que, s'il en existait un semblable parmi les Indo-européens, il ait été imposé par les conquérants aux peuplades subjuguées par eux.

Par ailleurs, s'il me semble hasardeux d'admettre que les Indo-européens, au temps de leur unité, opposaient nettement une langue noble à une langue familière, il me paraît tout à fait invraisemblable que ces deux parlers aient eu un système phonétique nettement différencié, l'un favorisant l'éclosion de la gémination, l'autre l'éliminant dès qu'elle se présentait. Des circonstances analogues n'ont, autant que je sache, été signalées dans aucune langue étudiée jusqu'ici. Qu'on n'objecte pas l'exemple du français avec, dans la langue familière, l'allongement consonantique causé par l'"accent d'insistance": cet allongement consonantique est en marge de la phonologie du français parce que l'opposition consonne brève/consonne longue n'a pas en français de valeur phonologique; il se peut fort bien que le *f* de *affolant* ou le *c* de *écrasant* soient, le plus souvent, prononcés plus longs que les *f* et les *c* ordinaires du français en position analogue, mais ce qui ne viendra à l'idée de personne, c'est d'opposer deux mots français *affolant*, un avec un *f* bref, l'autre avec un *f* long, et ceci ne pourra se produire que si

un jour, par suite de l'évolution normale de son système phonique, le français arrive à une utilisation fonctionnelle de la longueur des consonnes. Il n'y a donc pas moyen de comparer sur ce point l'état du français et celui que suppose M. Meillet pour l'indo-européen puisque, par ex., il ne parle pas d'un mot **ata* susceptible dans certains cas (dans un parler affectif) de prendre la forme **atta*, mais d'une forme *fixée* avec sa gémignée qui lui donne, non une valeur affective particulière, mais une valeur sociale déterminée.

Il faut, me semble-t-il, se garder d'étendre à l'indo-européen commun les conclusions auxquelles on arrive par l'examen, dans les textes grecs ou indiens, de l'emploi des formes gr. *ἄττα* et skrt. *amba*. En général, d'ailleurs, la conception d'une aristocratie indo-européenne à l'époque de la communauté me semble fortement influencée par ce que les textes des langues classiques nous font connaître des sociétés d'alors, et m'apparaît comme répondant à un état social déjà fort évolué que ne suggèrent guère les comparaisons linguistiques. Sans doute, les emplois qui sont faits du mot grec *ἄττα* montrent-ils bien qu'on n'a plus affaire à un mot enfantin, mais personne ne peut nier qu'il en présente phonétiquement tous les caractères, et il est vraisemblable qu'il remonte en dernière analyse à une de ces imitations que font les adultes des premiers balbutiements des tout petits. Ces imitations, les adultes les font en se servant des matériaux phoniques qu'ils ont à leur disposition, par conséquent selon les langues, avec ou sans gémignées; ces mots acquerront ou perdront leur gémignée à mesure que change le système phonique de chaque langue, à condition bien entendu d'être toujours considérés comme des mots enfantins et d'être, par cela même, susceptibles de réfections continuelles.¹ Aussi, le fait que le grec et le gotique ont tous deux une gémignée dans *ἄττα* et *atta* (cf. également lat. *Atta*) ne prouve-t-il pas que cette gémignée remonte à l'indo-européen.² La forme viril. *aite* qu'utilise M. Meillet, provient

¹) Cf. ce que dit du mot got. *atta* M. S. Feist, *EW* 3, p. 62: "Wohl eine sich immer wieder erneuernde Schöpfung der Kindersprache ...".

²) M. W. S. Russer dit judicieusement au sujet de got. *atta*: "Daar dit echter het eenige geval is, waar het Germ. in gegem. ten. met andere talen overeenstemt, ligt het meer voor de hand hier aan zelfstandige vorming te denken". *De Germaansche klankverschuiving*, Haarlem, 1931, p. 90.

probablement d'une forme à sonore gémignée comme le montre l'irl. *oide*, (cf. Zupitza, *KZ* 36, p. 243). L'existence dans plusieurs langues non indo-européennes de mots analogues et de même sens, hongrois *atya*, turc *ata*, basque *aita* (cf. Jespersen, *Language*, p. 156), nous montre même qu'il n'est pas nécessaire de supposer que le mot ait existé dans la langue commune indo-européenne. M. Jespersen, *ibid.*, p. 159, conseille fort prudemment de ne pas utiliser les mots de ce genre "as evidence for an original kinship between different families of language and to count them as loan-words"; je crois qu'il est également dangereux de conclure, de leur existence dans plusieurs langues d'une même famille, à l'existence d'une forme originelle dont les formes de chaque langue seraient dérivées.

Les autres mots cités par M. Meillet ne me semblent pas plus convaincants: skrt. *amba*, rapproché de grec ἀμύα; et de vha. *amma*, appartient également à cette classe d'appellatifs enfantins dont il est dangereux de faire état ici; les mots qui n'ont de gémignées que dans une seule langue ne prouvent rien pour l'indo-européen; les formes que l'on rapproche de l'arm. *khakor* ont trop souvent une consonne simple pour autoriser aucune conclusion sur la forme de la racine primitive, et M. Graur a tout à fait raison lorsqu'il dit, *Consonnes gémignées*, p. 13: "Il est bien hasardé d'affirmer que lat. *occulus*, gr. ὄκλος, arm. *akn*, remontent à un même original i.-e. **okk-*, puisque la gémignée peut être de date récente dans chacun de ces mots", mais il ne me semble pas nécessaire de supposer cependant avec lui, que le procédé lui-même soit de date indo-européenne.

Les éléments connus du problème sont en fait les suivants: un certain nombre de langues indo-européennes connaissent le procédé de la gémination pour caractériser certains éléments du langage que nous désignerons du terme de familiers; toutes ces langues connaissent par ailleurs la gémination comme élément phonologique régulier et l'emploient dans bien d'autres mots que ceux que l'on peut qualifier de familiers; au contraire les langues, comme le vieux-slave, qui ne connaissent pas la gémination issue d'évolutions phonétiques ou de rapprochements morphologiques, ignorent

également le procédé de la gémination. Or, tout ce que nous pouvons induire de l'état phonologique de l'indo-européen commun nous porte à croire que cette langue ne connaissait pas la gémination comme élément phonologique régulier; est-il arbitraire de conclure que les langues qui, en la matière ont innové, sont, non pas celles qui ignorent tout de la gémination, mais celles qui, au contraire, la connaissent comme un élément phonologique normal dans toutes les parties de leur vocabulaire ?

Il faut donc supposer, dans ce cas, que le procédé de la gémination expressive est apparu indépendamment dans chacun des groupes de langues i.-e. qui le connaît. Je ne crois pas qu'on puisse parler dans ce cas d'in vraisemblable coïncidence; la gémination consonantique se prête, nous l'avons vu plus haut, naturellement bien à la mise en valeur de certains éléments expressifs, et il n'est pas étonnant qu'une langue qui connaît la gémination y ait recours dans ce cas. D'autre part, il n'est pas exclu que certaines langues i.-e., du fait même qu'elles dérivassent d'une même langue commune, aient subi sur certains points une évolution parallèle qui a pu aboutir à maintenir ou à créer dans certaines familles certaines conditions propices à l'apparition d'une gémination expressive. Le remplacement du ton musical par un accent d'intensité, ou peut-être plus exactement l'accroissement des effets dynamiques aux dépens des effets de hauteur musicale, n'a peut-être pas été sans influence sur l'extension prise par la gémination dans certaines langues. De même, ce n'est pas un effet du hasard si ces différentes langues ont toutes, à date ancienne, connu les trois types de succession syllabique [ata, a:ta, atta], dont l'existence simultanée dans une langue est naturellement beaucoup plus favorable à une spécialisation partielle du type [atta] dans certains emplois sémantiques que, par ex., le système phonologique du suédois ou de l'italien qui ne connaît que [a:ta] et [atta]. Comme les langues i.-e. sont à peu près les seules où on ait eu jusqu'ici la prétention de faire des études étymologiques exhaustives, et qu'à première vue, on ne peut dire avec certitude si une géminée est d'origine normale ou expressive, il est difficile de faire une enquête sur la diffusion de la gémina-

tion expressive dans le monde, et notamment dans les langues dont la contexture phonologique présente assez d'analogie avec celle des langues i.-e. dont il a été question plus haut, pour qu'une comparaison puisse être fructueuse. Les recherches de l'avenir nous montreront peut-être que les langues i.-e. et sémitiques ne sont pas les seules à connaître la gémiation expressive, et que ce procédé est la conséquence presque nécessaire d'un type phonologique particulier.

Nous avons vu ci-dessus p. 49, que les langues ne sont guère en peine pour trouver un procédé expressif, car il se trouve toujours quelque élément de dérivation qui contient un phonème, voyelle ou consonne, susceptible par nature de caractériser les mots expressifs; il se peut même tout simplement que le suffixe choisi ne soit senti comme expressif qu'accidentellement parce qu'il se trouvait par hasard dans plusieurs mots au sens lourd d'affectivité: la finale *-se* n'a en elle-même rien de particulièrement adapté au langage infantin; elle est pourtant en danois la caractéristique des mots de ce langage où *Mave* "estomac" devient *Mause*, *Dreng* "garçon" *Dengse*, etc. Sans doute les langues préfèrent-elles les éléments qui, par nature, se prêtent au symbolisme: *i* par exemple est courant comme voyelle caractéristique des suffixes diminutifs, et il ne fait pas de doute que la gémiation représente un procédé expressif de choix, mais elle ne l'est pas au point de pouvoir s'imposer dans la langue de gens qui éprouvent la moindre difficulté à la produire. Si même elle n'offre pas de difficulté aux sujets parlants et si ceux-ci l'emploient plus ou moins consciemment dans ce que les Allemands appellent "Affekt", il reste cependant qu'il ne pourra être question de *procédé* que le jour où la gémiation ne sera plus à la merci des variations d'humeur des sujets parlants, mais sera une caractéristique phonétique constante de certains mots. Or, cette fixation ne pourra se produire que lorsque la gémiation ayant, à la suite d'évolutions phonétiquement régulières, acquis dans la langue une valeur phonologique, elle pourra dans certains mots ne plus être sentie comme la déformation momentanée d'une consonne simple, quelle que soit l'origine de cette déformation: ac-

cent d'insistance, imitation du babil des enfants, de cris d'animaux, de bruits, etc.

Hors du germanique, je ne suis guère à même de comparer la chronologie de l'apparition et de l'extension des deux sortes de gémiation, régulière et expressive; on peut toutefois faire remarquer que dans toutes les langues où l'on a trouvé des géménées que l'on explique par l'expressivité, il y en a d'autres qui ne peuvent bien s'expliquer que par des rencontres ou des assimilations.

En germanique, nous avons la chance de posséder des monuments qui nous font connaître des dialectes assez variés, et qui représentent assez bien divers stades de l'évolution des langues de ce groupe. En ce qui concerne la gémiation notamment, nous pouvons, d'un dialecte à l'autre, noter l'apparition de nouvelles séries de géménées régulières. Nous trouvons: d'une part, le gotique qui ne connaît guère que les géménées du germanique commun, d'autre part, les langues nordiques avec leurs nombreuses géménations dues à des assimilations variées, le vieil-anglais et le vieux-saxon avec leurs géménations devant semi-voyelles et liquides, enfin le vieux-haut-allemand qui ajoute aux géménées du germanique occidental, celles résultant de la seconde mutation consonantique. Peut-être pourrions-nous remarquer un rapport de même sens dans la fréquence des géménées normales et des géménées d'origine discutée que nous nous permettons dès maintenant de qualifier d'expressives.

Nous réservons à un chapitre ultérieur un examen et une discussion détaillée des diverses mutations qui ont été supposées pour expliquer les géménées du germanique, et nous nous efforcerons de ne tabler ici que sur des faits universellement reconnus: par assimilation ou par rencontres, le germanique commun avait acquis un certain nombre de géménées; les plus fréquentes sont -ss- (issue de i.-e. $t+t$) et les nasales et les liquides géménées dont l'origine est moins nette, mais dont la présence dans les éléments les plus variés du vocabulaire rend impossible une explication générale par l'expressivité. On peut admettre qu'en gros, le gotique ne connaît pas d'autres géménées que celles du germanique commun; or l'état que nous offre le gotique est le suivant: toutes les catégories de

consonnes sont susceptibles d'y être géménées (les occlusives sonores, il est vrai, seulement dans les groupes *-ddj-* et *-ggw-* qui représentent *-jj-* et *-wu-* du germanique commun), mais les occlusives sourdes sont particulièrement rares: à côté des composés *attekan* "toucher" et *attihhan* "attirer", on ne trouve que *sakkus* qui est certainement un mot d'emprunt, *smakka* "figue" qui l'est très probablement (cf. Feist, *EW*), *attu* qui est le type même du mot à géminée d'origine expressive, et *skatts* dont l'origine est très problématique (cf. Feist *EW*; Hellquist, *EOB*, sous *skatt*). La gémination a évidemment en gotique une valeur phonologique puisque Wulfila l'a marquée avec la netteté et la conséquence que l'on sait (cf. également l'opposition de *in* et *inn*, *man* et *mann*), mais, au moins pour certaines catégories de phonèmes, elle reste si exceptionnelle, que les mots à occlusives géménées d'origine expressive que l'on peut utiliser dans la langue de chaque jour, gardent peut-être du fait de leur forme phonétique un cachet familier trop net pour être employés dans la traduction de la bible: les langues germaniques que nous connaissons à des dates plus basses ne connaissent, avec le sens de "lécher", que des mots à géminée ou à consonantisme expressif: vag. *liccian*, vha. *leckon*, visl. *sleikja* (avec "Verschärfung" ? Cf. Falk-Torp, p. 1063 sous *slikke*), suéd. *slicka*; les textes got. ne nous offrent que le composé *bilaigon*. Cela ne prouve pas nécessairement que la langue gotique ne possédait pas pour cette notion un mot à géminée comparable aux formes des autres langues; ce mot existait peut-être, mais son caractère familier était, du fait des conditions phonologiques de la langue, encore trop marqué pour lui permettre de déloger entièrement la forme sans géminée *-laigon*. On peut aussi comparer les deux synonymes got. *gabruka* et vha. *broccò*.

La quasi-absence des mots à occlusive géminée et la rareté relative des autres sortes de géménées d'origine expressive en got., ne peuvent être un effet du hasard, car il ne manque pas, dans les textes de cette langue que nous possédons, de mots exprimant des notions pour lesquelles les autres langues germaniques emploient, souvent exclusivement, des formes à géminée: ainsi "baiser", verbe et

substantif, se dit en got. *kukjan* d'une part, *frijon* de l'autre, en face de vag. *coss*, vha. *cus* (gén. *cusses*), visl. *koss*, et les verbes dérivés; got. *bilaikan* "se moquer" s'oppose à vha. *spotton* (ou *spoton*), visl. *spotta*; etc. Il est remarquable que dans la première épître aux Corinthiens, XIII, 1, le traducteur ait préféré, pour rendre le grec *αἰαῖζω*, former sur le mot *klismo* "cymbale" le verbe *klismjan*, alors que, sans s'avancer beaucoup, on peut affirmer qu'il devait exister en got. un verbe répondant pour le sens à vag. *giellan*, vha. *gellan*, visl. *gjalla*, et susceptible de présenter une gémignée comme ce verbe.

L'emploi extensif que fait Wulfila du mot *atta* semble, il est vrai, s'opposer à l'interprétation que je donne ici des faits gotiques. Le seul exemple que nous ayons du mot *fadar* (Galates IV, 6) se trouve dans une invocation où l'on comprend bien pourquoi le terme traditionnel a été conservé. Toutefois, il n'est pas indifférent de constater que c'est précisément un mot du langage enfantine qui est le premier mot attesté en germanique avec une occlusive gémignée expressive.

En résumé, on remarque que les formes à gémignées d'origine expressive sont loin d'avoir en gotique la même extension que dans les autres dialectes germaniques; or, ces dialectes sont, entre autres choses, caractérisés par une abondance de gémignées d'origine parfaitement régulière qui n'existe pas en gotique. Est-il trop osé de voir là plus qu'une coïncidence? En nordique et dès le germanique occidental commun, la gémination étant devenue un trait absolument courant de la phonétique de la langue, rien n'empêche les mots à gémignée expressive de déloger d'anciens synonymes lorsqu'ils sont mieux armés qu'eux pour la lutte pour la vie. La mutation consonantique du vieux-haut-allemand, en sursaturant la langue de gémignées qui parfois n'ont plus valeur phonologique ([ʒʒ] et [ʒ] formant un phonème unique qui s'oppose phonologiquement à l'affriquée [tz]; cf. Braune, *Althochdeutsch* §§ 159 et 160), semble au contraire peu favorable à l'extension de la gémination expressive.

Il existe encore un trait commun à la gémiation expressive des différentes langues i.-e., qu'on pourrait chercher à utiliser pour démontrer l'existence du procédé dès l'époque de la langue commune: au moins à date ancienne, les langues qui connaissent ce procédé ne présentent pas trace d'une gémiation expressive des occlusives sonores (cf. Graur, *ibid.*, p. 33 et suiv.). Cette répugnance pour les sonores géménées serait une caractéristique héritée de l'indo-européen commun. Il resterait évidemment à donner les raisons de cette répugnance.

Pas plus que ci-dessus, me semble-t-il, on ne doit, de l'existence d'un même trait dans diverses langues apparentées, conclure à l'existence de ce trait dans la langue commune. D'ailleurs, le problème se présente, selon les langues, de façon assez différente: le grec, par ex. ne connaissait pas du tout la gémiation des occlusives sonores (d'où par ex. la possibilité de transcrire par deux gammas le groupe [ɣɣ]) et ceci était suffisant pour empêcher toute fixation d'éventuelles géménées sonores du langage affectif. Pour éviter les occlusives sonores géménées, le latin ne recourt pas aux sourdes correspondantes (cf. Graur, *ibid.*, pp. 33 et 118). C'est, au contraire, ce que semblent avoir fait les langues germaniques à un certain stade de leur développement, avec le procédé de la *Verschärfung* dont il a été question ci-dessus p. 26, et dont les effets seront étudiés plus loin en détail. Ce phénomène, nous l'avons vu, semble caractériser des géménées d'articulation très intense, et il ne serait pas étonnant qu'il se retrouvât comme un trait de la gémiation expressive ailleurs qu'en germanique. Les langues celtiques nous en offrent des exemples (cf. Kuno Meyer, *SBBA*, 1912, n° 51, pp. 1147—1150). Le latin lui-même a pu le connaître à date ancienne, d'où les traces que signale M. Graur. C'est sans doute un besoin de maintenir en toutes positions l'indépendance mutuelle des phonèmes qui a fait préférer, à la gémiation des sonores, toujours susceptible dans ce cas de changer de valeur phonologique, l'emploi des suffixes à géminée que signale M. Graur, *ibid.*, p. 118 et suiv. Point n'est besoin de faire de la *Verschärfung* un phénomène propre à l'i.-e. commun: elle est très

naturelle dans les formations intensives et elle a dû apparaître dans les différentes langues où elle se manifeste, en même temps que la gémiation expressive elle-même. Ceci ne veut naturellement pas dire que toutes les formations expressives doivent nécessairement y être sujettes. En tous cas, une fois que la gémiation expressive est devenue un procédé bien établi qui n'a plus grand'chose d'affectif, la *Verschärfung* ne peut plus subsister que comme une tradition qui n'est plus un très grand obstacle à l'apparition ou à l'extension des occlusives sonores géménées.

Nous admettrons donc désormais avec M. Loewe, que l'i.-e. ne connaissait encore de géminée d'aucune sorte et que toutes celles que l'on rencontre dans les langues issues sont dues à des innovations ultérieures. Après avoir jugé bon de placer ainsi la question de la gémiation d'origine expressive sur le terrain plus ferme des langues attestées, je ne veux pas me hasarder à envisager l'existence, dans la langue commune, d'une sorte d'embryon du procédé que nous étudions, sous forme d'une gémiation instable, en marge du système phonologique, qui rappellerait les effets de l'accent d'insistance en français. On peut évidemment supposer que la gémiation expressive des langues germaniques, par ex., était contenue en puissance dans l'i.-e. commun, mais toutes les suppositions de cette espèce restent futiles et gratuites tant qu'on ne peut les appuyer sur des faits, et les faits qui concernent la gémiation en germanique commencent avec les premiers textes que nous possédons; c'est à l'examen de ces faits que nous allons passer maintenant.

La gémiation consonantique régulière dans les langues germaniques

Nous avons admis dans le chapitre qui précède qu'il existe un certain rapport entre la fixation et l'extension de la gémiation expressive, et l'apparition et l'extension de la gémiation d'origine phonétique. Ceci suffirait à justifier l'examen qu'on va tenter ici des différents changements phonétiques qui ont abouti en germanique à la gémiation des consonnes; mais il est d'autres raisons plus impératives qui nécessitent cet examen: il est indispensable de connaître avec précision les circonstances dans lesquelles a pu apparaître en germanique une gémiation consonantique régulière, pour ne pas être tenté de recourir à des explications par l'expressivité dans des cas où une évolution phonétique régulière rend bien mieux compte de la géminée existante.

Dans ce qui va suivre, je n'ai pas la prétention de passer en revue, sans en omettre un seul, tous les changements phonétiques, qui ont pu donner naissance à la gémiation: il ne nous est pas permis d'affirmer que toutes les assimilations, toutes les rencontres et toutes les syncopes qui ont dû aboutir à une géminée, ont été étudiées ou même simplement aperçues par les germanistes, et je suis loin de prétendre que si les différents changements qui vont être examinés ci-dessous n'arrivent pas à expliquer une géminée particulière, on a, dans ce cas, forcément affaire à une géminée d'origine expressive; c'est, en dernier ressort, un examen de la valeur sémantique du mot qui devra décider si l'origine expressive de la gémiation est vraisemblable ou difficilement justifiable.

Parmi les changements phonétiques qui ont été invoqués pour expliquer les diverses géménées des langues germaniques, il en

est d'absolument évidents qui ne sont niés par personne; d'autres, au contraire, sont beaucoup moins sûrs; d'autres enfin me paraissent extrêmement peu vraisemblables; parmi ces derniers, je range ce que les auteurs allemands ont appelé la "*-n*-Assimilation" et la discussion des théories émises à ce sujet formera un chapitre particulier de ce travail. J'examinerai successivement l'origine des géménées communes à toutes les langues germaniques, la nature et l'extension de la gémération particulière aux dialectes nordiques, les géménées communes aux langues de l'ouest, et celles qui caractérisent le haut-allemand.

1^o Géménées du germanique commun.

-nn-

On explique cette géminée

a) comme le résultat de la rencontre de deux *n* (*n* de la racine + *n* d'un suffixe); Kluge, *Pauls Grundriss* 2, I, p. 381, explique ainsi got. *kunnum* (racine i.-e. **gnô*, **gən*), *brinnan* et *rinnan* qu'il rapproche de vag. *bryne* "action de brûler" et *ryne* "course, cours".

b) par la chute de la dentale dans le groupe *-ndn-*: vha. *hunno* "centurion", pour **hundno* de *hund* "cent"; vha. *sinnan* "aller", cf. *sind* "chemin". Streitberg, *Urg.* 145, ajoute vha. *wanna* "van" qu'il rapproche de got. *-winþjan* dans *diswinþan* "zermalmen".

c) de *n* + *w* par assimilation progressive: got. *minniza* "moins", cf. lat. *minuo* et gr. *μνέω*; visl. *þunnr* "mince", cf. lat. *tenuis*, skrt. *tanú-*, etc.; got. *kinnus* "menton", cf. lat. (*dens*) *genuinus* "molaire", grec *γένυς* "mâchoire", etc. Ces trois mots cités par Kluge, *ibid.*, ainsi que got. *manna* "homme", qu'on explique en général différemment (cf. par. ex. Streitberg, *ibid.*, p. 140). On a aussi expliqué la géminée du got. *rinnan* de la même façon, et rapproché le mot du skrt. *rinvati* "il fait couler" (Kuhn, *KZ* 2, p. 463 et suiv.); cf. toutefois l'explication donnée par Kluge et reproduite ci-dessus au parag. a). Il faut signaler ici que le groupe *-nw-* n'est pas inconnu au gotique qui le présente dans le mot *manwus* "prêt" et ses composés; ce seul mot n'est toutefois pas

suffisant pour infirmer la supposition d'une assimilation de $n + w$ en $-nn-$.

Schröder, *ZfdA* 42, p. 72 et suiv., suppose un passage de d i.-e. $+n$ à $-mm-$, mais n'explique guère ainsi que des mots dont on ne sait s'ils ont jamais eu une gémignée.

$-mm-$

On a expliqué cette gémignée

a) comme issue du groupe $-zm-$ dans got. *hamma* et *imma*, cf. skrt. *āsmāi*, *tāsmād*. Got. *im* "je suis" s'explique de la même façon à partir de **esmi* avec perte de la gémination en position atone (Kluge, *PBB* 8, 524).

b) comme issue d'un groupe $-nm-$ dans vha. *hamma* "cuisse" que l'on rapproche de grec *νήμῃ* et virsl. *cnáim* "os" (von Fierlinger, *KZ* 27, p. 559 et suiv.); la même assimilation se serait produite dans les datifs pluriels du type got. *hanam*, de **hanammiz* pour **hananmiz* (Kluge, *Pauls Grundriss* 2, I, p. 382).

Ces deux suggestions sont plausibles et mêmes assez vraisemblables, encore que l'existence d'une forme à consonne simple, vha. *hama*, visl. *hōm*, ne laisse pas immédiatement concilier avec l'étymologie proposée pour *hamma*. On peut aussi s'étonner que le got. qui conserve $-zn-$ (cf. *razn* "maison", visl. *rann*), assimile z à m dans le groupe $-zm-$; étant donné la nature des mots got. sur lesquels on s'appuie, on est peut-être en droit de supposer que la loi proposée n'a pas en gotique de valeur générale. Les autres assimilations qui ont été suggérées, sans être toujours invraisemblables, sont pour le moins établies de façon peu sûre.

M. Hirt, *Urg.*, p. 122, propose d'admettre une assimilation progressive dans le groupe $-mz-$, et rapproche vsax. *thimm* "sombre" de lit. *tamsūs* même sens.

Schröder, *ZfdA* 42, p. 66, admet le passage de $-bm-$ (avant la mutation des sonores) à $-mm-$ et cite à l'appui de sa thèse all. *stramm* et *straff*, vag. *brím* et vha. *brîfo*, vha. *bruom* et *bruofan*, etc.; mais, outre que *stramm* et *straff* ont vraisemblablement des gémignées expressives, rien ne peut nous faire supposer que la racine de ces mots soit **brīb-* et **brōb-* plutôt que **brī-* et **brō-*; cf. *FT*

sous *Rim* et *Raab*. Phonétiquement d'ailleurs cette assimilation est tout à fait admissible.

Schröder, *ibid.*, p. 71, suppose un passage de *-dm-* à *-mm-* que lui suggère par ex. le rapprochement de vha. *glîzan* "briller" et de v. sax. *glîmo* "éclat"; les autres exemples qu'il donne ne sont pas plus probants, et la nécessité de cette assimilation pour expliquer les faits germaniques n'apparaît pas.

Noreen, *Urg.*, p. 157 et suiv., envisage en passant la possibilité d'un passage de *-mw-* à *-mm-*.

Kluge, *PBB* 9, p. 168, se demande si l'on doit supposer un passage de *-mn-* à *-mm-* pour expliquer la géminée du got. *swimman*. L'idée est reprise par Kauffmann, *PBB* 12, p. 519, qui explique de cette façon la géminée de nombreux mots germaniques. Or, il n'est pas difficile de trouver d'autres explications de la géminée de *swimman*, cf. Schröder, *ibid.* 67; une foule de faits germaniques s'opposent à un passage germanique commun de *-mn-* à *-mm-* et tendent à établir que le groupe *-mn-* est, selon les dates et les dialectes, conservé tel quel, changé en *-bn-* ou, à date relativement récente, sur le domaine allemand, en *-mm-*: cf. par ex. got. *stibna* "voix", vag. *stemn*, *stefn*, vfris. *stifne*, *stemme* (emprunt au moy. bas-all. ?), vha. *stimna*, *stemna*, *stimma*, vsax. *stemn(i)a*, mba. *stenne*, *stemme*, etc. Dans un suffixe, on a une assimilation, mais régressive: got. *-ubni*, dissimilé en *-ufni* par sonore précédente, que l'on rattache au suffixe lat. *-umnia* dans *calumnia* (Streitberg, *Urg.*, 143), est en vsax. *-unnia*, en vag. *-en*: got. *fastubni*, vsax. *fastunnia*, vag. *fæsten* "jeûne".

-ll-

Cette géminée provient très fréquemment d'une assimilation progressive dans le groupe *-ln-*; les exemples les plus concluants sont: got. *fulls*, skrt. *pūrṇā-*, lat. *plēnus*, etc.; got. *wulla* "laine", skrt. *ūrṇā*; vha. *kallôm* "j'appelle", skrt. *gṛṇāmi*; (cf. d'autres exemples chez Streitberg, *ibid.*, p. 140).

Sievers, *IF* 4, p. 335 et suiv., a établi l'assimilation régressive de *-dl-* en *-ll-*: vag. *steall* "écurie" et *stapol* "foundation", "position", supposent deux formes primitives **stat-lô-* d'où **stadlo-*, et

stát-lo- d'où **stablo-*. On peut préférer rattacher *steall* au latin *stabulum* qui suppose un **stadblo-* primitif, mais l'explication de Sievers n'en reste pas moins plausible.

Schröder, *ZfdA* 42, p. 59 et suiv., a voulu établir le passage de *-dl-* (*d* i. e.) à *-ll-*; mais cette assimilation ne paraît pas du tout indispensable, et le groupe *-tl-*, issue de *-dl-*, se rencontre en germanique dans des mots que Schröder lui-même cite: got. *sitls* et *fairweithl*.

Kluge, *PBB* 8, p. 524 et suiv., s'efforce de prouver une assimilation régressive de *-zl-* en *-ll-* qui est phonétiquement assez vraisemblable. Toutefois les exemples qu'il donne ne sont pas parfaitement convaincants: certains pourraient aussi bien s'expliquer par d'autres assimilations et, chez les autres (visl. *brolla* "greloter" rapproché de *brjósa*, même sens, all. *krollen*, de mha. *krûs* "frisé", visl. *knylla* "frapper", de *knosa* "battre"), il peut s'agir de racines sans *s* auxquelles s'est ajouté un élément *-ll-* dont la géminée peut être de nature expressive.

Noreen, *ibid.*, p. 160, cite une assimilation de *-lz-* en *-ll-* qu'on a parfois invoquée pour rattacher vha. *bellan* "mugir" à une forme lituanienne. Noreen se montre sceptique et nous en ferons autant.

-rr-

Il existe dans les langues germaniques quelques cas d'une alternance *-rn-/rr-*, ce qui a poussé certains linguistes (Kögel, *ZfdA* 33, p. 22 et suiv.; Kauffmann, *PBB* 12, p. 519) à admettre dans le cas où le suffixe est accentué, une assimilation progressive de *-rn-* en *-rr-*. Ils n'ont, en général, pas été suivis; Noreen, par ex., *ibid.*, p. 158 et suiv., explique le second *r* de got. *fairra* comme un suffixe de comparatif et, pour d'autres mots (vha. *sterro|sterno* par ex.), pense qu'il s'agit de l'alternance indo-européenne bien connue *r/n* à laquelle on doit, entre autres, l'opposition ang. *water|* suéd. *vatten*.

Le gotique présente en composition une assimilation du *z* du préfixe *uz* avec un *r* suivant, par ex. dans les mots *urrists* "résurrection", *urruns* "lever du soleil", etc. On ne peut déterminer si ce phénomène est germanique commun, c'est-à-dire si, dans le mot vha.

arrisan, le passage de *z* à *r* s'est produit plus tôt que le changement nordique et vestique de tous les *z* en *r*.

-ss-

Cette géminée est issue principalement de la rencontre de deux *t*. On suppose, comme stades intermédiaires, -*tst*- et -*ts*-, cf. par ex. Kieckers, *Gotisch*, 71 et suiv. On suppose aussi un passage de -*ts*- à -*ss*- qui est tout à fait vraisemblable; Kieckers, *ibid.*, p. 76, explique ainsi all. *Aas* de **āssa*-, i.-e. **ētso*, **ēdso*, de la racine **ed*- "manger", mais on manque d'exemples sûrs.

-þþ-

Kluge, *Pauls Grundriss* 2, I, p. 382, suppose que la géminée de got. *aiþþau* est germanique commune; le vieil-ang. connaît en effet une forme analogue *eþþa* ou *oþþe*. Kluge propose une forme primitive **eh-þau*; mais vu les formes variées affectées par les mots allemands correspondants, il est plus sûr d'admettre avec Feist, *EW*, que l'on peut avoir affaire, pour chaque langue, à des composants de forme variée. L'incertitude du consonantisme des mots expressifs ne permet pas de déterminer si le -*tt*- de vha. *spotton* vient de -*þþ*- comme le veut Kluge, *ibid.*

-jj- et -ww-

Le germanique commun a connu des *j* et des *w* géminées qui en gotique et dans les langues nordiques ont été renforcés en -*ddj*- et -*ggw*- d'une part, en -*ggj*- et -*ggw*- d'autre part (cf. le passage en brittonique de *w* à *gw* et un renforcement analogue de *j* en certaines positions, Pedersen, *Vergl. Gram.*, pp. 59 et 67, ainsi que le sort du *j* latin et du *w* germanique dans la plupart des dialectes romans); en germanique occidental, le premier *j* et le premier *w* sont devenus ou sont restés second élément de diphtongue, la seconde partie de la géminée évoluant normalement. Plusieurs théories ont été avancées pour expliquer ces géminées: on a tout d'abord invoqué l'influence de l'accent, comme on l'a si souvent fait pour expliquer les géminées de tout ordre. Au siècle dernier, après Holtzmann, *Altdutsche Gr.*, I, p. 109, et Kluge, *Beiträge zur Geschichte der germanischen Conjugation*, Strasbourg, 1879, p. 127 et suiv. (*Quellen und Forschungen* 32), on admettait volontiers que le *j* et le *w* intervocaliques,

après voyelle brève accentuée en i.-e., s'étaient gémisés, tandis que précédés d'une atone, ils restaient simples. Après Bechtel, *Nachrichten d. götting. Gesellschaft d. Wissenschaften*, 1885, p. 235 et suiv., et surtout à la suite de Trautmann, *Lautgesetze*, p. 40 et suiv., KZ 53, p. 89, et *AfdA* 35, p. 107, on préfère maintenant mettre cette gémiation sur le compte d'un accent i.-e. qui aurait suivi la semi-voyelle immédiatement ou non ("in vorhaupttonigen Silben überhaupt" comme dit Trautmann dans l'*AfdA*); cette explication a été reprise par M. Mikkola dans la *Streitberg-Festgabe*, p. 267 et suiv., en 1924, avec cette réserve qu'il ne fait entrer en ligne de compte que l'accent qui suit immédiatement la semi-voyelle. M. Karsten, *Les anciens Germains*, p. 210, fait de même et ajoute: "lorsqu'apparut en germanique un accent d'intensité portant uniformément sur la syllabe initiale du mot, il y eut donc dans ce cas deux syllabes assez fortement accentuées qui se suivaient: on augmenta la distance qui séparait les deux accents en allongeant la consonne intermédiaire -j- ou -w-". On peut se demander pourquoi, si ce raisonnement vaut pour les semi-voyelles, il ne vaut pas pour les autres consonnes.

D'ailleurs toutes ces explications par la place de l'accent ont un caractère nettement arbitraire; contradictoires, elles montrent bien l'incertitude qui règne lorsqu'il s'agit de déterminer où était l'accent de la langue commune, et le manque de discrétion avec lequel certains linguistes utilisent des formes reconstruites. Le premier, Brugmann, *Grundriss* 2, I, 283 et 331, a proposé de considérer dans tous les cas le j et le w gémisés comme "fondés étymologiquement"; Kögel avait déjà, dans les *PBB* 9, p. 541, écarté l'hypothèse de Kluge en s'appuyant sur les formes de prétérits pluriels et de participes passés de verbes forts qui conservent la gémisée en dépit du changement de place de l'accent; (les formes got. comme *usbluggwun* sont moins probantes que visl. *tuggum* et *tugginn* de *tyggva* "mâcher", car le gotique, beaucoup plus que les vieilles langues nordiques a, par l'analogie, tendu à détruire les effets de la loi de Verner); Brugmann s'attache à expliquer toutes ces formes comme issues de la rencontre d'un second élément de diphtongue et de la semi-voyelle d'un suffixe.

Il est étonnant que les explications de Brugmann, qui en valent bien d'autres, n'aient pas trouvé plus d'échos: van Helten les reprend dans les *PBB* 30, p. 240 et suiv., mais veut expliquer *-wu-* à partir de *-un-* précédant l'accent, ce que Hirt, *Urg.* p. 123 et suiv., trouve à juste titre inadmissible. Trautmann, qui a pourtant invoqué l'influence de l'accent, reconnaît, au moins partiellement, la justesse des vues de Brugmann lorsqu'il déclare, *KZ* 53, p. 89, "Dann halte ich für sicher, dass in einigen Fällen die geminierten *j* und *w* etymologisch begründet sind".

M. Meillet, dans les *MSL* 22 p. 61 et suiv., a proposé un troisième mode d'explication: les *j* et les *w* géminées du germanique sont dus à la gémination expressive, procédé i.-e. comme le montre la comparaison de gr. *δωύς* et de got. *twaddje*, visl. *tueggja*, vha. *zweiio*.¹⁾ Il a été suivi par M. Endzelin, *KZ* 52, p. 115. Les théories de M. Meillet sur la gémination expressive procédé i.-e. n'ont pas reçu notre adhésion, mais le principe général d'explication est probablement à retenir, au moins en ce qui concerne certains des mots en question: je concevrais fort bien une gémination expressive dans le verbe *bliggwan* "frapper", mais rien dans le sens des mots *δωύς* et *twaddje* qui sont précisément les exemples de M. Meillet, ne permet de supposer qu'il s'agisse de mots affectifs; je préfère dans ce cas l'explication de Brugmann, *ibid.*, qui suppose un allongement en *-jo* d'une racine *dwoi-*; une forme **dwoi-jo* ne suppose pas que l'i.-e. ait connu la gémination: quelle que soit la nature phonétique du groupe *-ij-*, il n'est pas phonologiquement une géminée car le *i* y est conçu non comme une consonne mais un second élément de diphtongue; pour la même raison il est possible comme le fait Kluge, *Grundriss* 2, I, p. 381, d'expliquer got. *kunnum* à partir d'un i.-e. **gən-nə-mes* sans supposer pour cela que la langue commune connaissait la gémination.

Sans me prononcer ici sur l'extension à donner dans ce cas à l'explication par l'expressivité, j'accepte concurremment l'explication étymologique de Brugmann et l'hypothèse de M. Meillet, en faisant

¹⁾ On explique également à l'aide de la gémination expressive les formes i.-e. d'optatif en **-oijo-* (cf. Meillet-Vendryès, *Grammaire comparée*, p. 187).

toutefois des réserves sur la date du phénomène et le choix des exemples.

Le gotique ne nous offre guère de cas de gémination qui ne soient pas communs à toutes les langues germaniques: les quelques cas où il pourrait s'agir de géménées propres au gotique ont été mentionnés en passant ci-dessus. Cette presque identité du germanique commun et du gotique en ce qui concerne la gémination, fait de ce dernier un point de départ commode pour l'étude des autres dialectes germaniques au point de vue qui nous intéresse.

2^o Géménées particulières aux langues nordiques.

La syncope, que l'on n'envisage pas dans le passage de l'i.-e. au germanique commun, joue un rôle essentiel dans celui du germanique commun aux langues nordiques telles que nous les offrent les textes. Les inscriptions runiques nous permettent de suivre les progrès de cette syncope. Comme elle se produit fréquemment à l'avant-dernière syllabe, il en résulte des amas de consonnes où se produisent fréquemment des assimilations qui aboutissent à des géménées. Sur la nature et l'extension de la syncope, cf. Noreen, *Pauls Grundriss* 2. I, p. 261. Sur le détail des phénomènes qui aboutissent à la gémination, cf. *ibid.*, p. 571 et suiv. Il va sans dire que la syncope d'une voyelle située entre deux consonnes de même nature aboutit directement à une géminée.

-ll-

- a) issu de $n+l$: visl. *ellefo*, cf. got. *ainlif*.
- b) de $l+R$ à la finale: visl. *heill*, cf. got. *hails*.
- c) de $p+l$: visl. *brullaup*, cf. got. *brūps*.
- d) du groupe $-lþ$: visl. *gull*, cf. got. *gulþ*.

-rr-

- a) issu de $r+R$ (R provenant de $*z$): visl. *þurr*, got. *þaursus*.

-nn-

- a) issu de $n+R$ à la finale: visl. *steinn*, cf. got. *stains*.
- b) du groupe $-nþ$: visl. *finna*, cf. got. *finþan*.
- c) du groupe $-zn$: visl. *granni*, cf. got. *garazna*.

-mm-

a) issu de $m+R$ à la finale (?; cf. Heusler, *Altisl.*, p. 49).

b) de -mf- dans le mot visl. *fimm*, cf. got. *fimf*.

-ss-

a) de $s+R$ à la finale: visl. *lauss* d'une forme primitive
· **lausaR*.

-dd-

a) du groupe -zd-: visl. *gaddr*, cf. got. *gazds*.

b) de la rencontre de deux dentales sonores dans des formes
de prétérit: visl. *fōлда*, cf. got. *fōdida*.

-tt-

a) du groupe -ht-: visl. *dóttir*, cf. got. *daughtar*; dans ce cas la
voyelle qui précède est toujours longue.

b) de dentale + t désinence du neutre des adjectifs: visl. *gott*
de *góðr*, *fótt* de *fóðdr*, etc.

c) de t + dentale dans des formes de prétérit: visl. *bótti*, got.
bōtida.

-kk-

a) de $t+k$: visl. *ekki* de **eit-ki*.

-kk- et -gg-

Les occlusives palatalo-vélaires, à une date assez récente, se géminent après voyelle brève devant *j* et *w*. A l'extension près, cette évolution est la même que celle qui a, en germanique occidental, abouti à la gémination de la plupart des consonnes: visl. *røkkva*, cf. got. *riqis*; *rekkja* "lit", probablement de la racine *rak-* de *rekja* "étendre"; *byggja*, got. *hugjan*; etc. Une forme comme *rekja*, doit sa consonne simple à l'analogie des autres formes du verbe où, à la date récente où s'est produit le phénomène, la présence du *j* est plutôt l'exception; aussi ne doit-on pas considérer le -kk- de verbes du type de *hnykkja* et de *rykkja* comme nécessairement dû à la gémination des gutturales devant semi-voyelles.

-pp-, -tt-, -kk-

A une époque où *d* et *g* à la finale étaient déjà devenus *t* et *k*, la nasale des groupes -mp-, -nt-, -nk-, s'est assimilée à la consonne suivante et l'on a abouti à -pp-, -tt-, -kk-; le phénomène n'a pris

toute son extension que dans les dialectes occidentaux; cf. Heusler, *ibid.* p. 49.: visl. *svoþþr*, cf. mba. *swamp*; *batt*, 1ère p.s. du prétérit de *binda*; *drekk*, cf. got. *drigkan*. L'analogie a, dans beaucoup de cas, rétabli d'anciens groupes nasale+occlusive sourde.

Après une voyelle longue portant le ton principal, les occlusives et *s*, plus tard et dialectalement d'autres consonnes, se gémignent lorsqu'elles sont à l'initiale d'un élément de composition atone: visl. *tuttugu* "20" de **tō-tugu*, *sékka* "je ne vois pas" de *sé-ek-a*, etc., Noreen, *ibid.*, p. 573.

3^o Géménées particulières au germanique occidental.

La syncope qui a une grosse part de responsabilité dans l'extension de la gémination dans les dialectes du nord, s'est produite assez tard dans les dialectes de l'ouest, et en vestique commun, il y a peu de géménées qui lui doivent leur existence. Les assimilations sont aussi beaucoup plus rares en vestique commun qu'en nordique; on ne peut guère citer que le passage du groupe *-rz-* à *-rr-* qui aboutisse à une gémination: got. *marzjan*, vha. *merren*, vag. *mierran*; got. *airzei*, vha. *irri*, vag. *ierre*; il n'est d'ailleurs pas certain qu'il s'agisse d'une assimilation, cf. ci-dessus p. 73. La cause en est que le germanique occidental s'est, beaucoup plus tôt que le nordique, scindé en dialectes qui présentent chacun des traits particuliers.

La grande innovation du germanique occidental dans le domaine que nous étudions, est la gémination des consonnes devant les semi-voyelles et devant les liquides. Ce phénomène est sans doute à rapprocher de celui qui a été examiné ci-dessus, p. 77, pour les langues nordiques. L'opinion la plus courante au sujet de l'origine de cette gémination est celle qui y voit le résultat d'un déplacement de la frontière syllabique (*Verschiebung der Silbengrenze*) et qui, sous des formes différentes, a été exprimée par Sievers *PBB* 5, p. 161,; 16, p. 262 et suiv., et par Kauffmann, *PBB* 12, p. 537 et suiv. (cf. également Streitberg, *PBB* 14, p. 184): Kauffmann suppose pour le germanique occidental primitif deux coupes syllabiques *ta-la* et *tal-ja*, d'où, par contamination, une forme *tal-lja*; Sievers pense plutôt à deux coupes *ta-li* et *ta-lja*, d'où, par

l'effet d'une tendance à l'allongement des syllabes (Quantitätssteigerung), un passage de la seconde forme à *tal-lja*; adoptant les prémisses de Sievers, c'est-à-dire une succession lâche (cf. ci-dessus p. 16) comme primitive, j'admets un passage à une succession ferme, d'où sans difficulté *tal-i*, mais gémiation dans le cas de *ta-lja* par suite d'une liaison intime entre *l* et *j* et l'impossibilité de dissocier d'une part ces deux phonèmes, le groupe *l+j* ayant sans doute abouti à *l* mouillé, d'autre part, *j* et *a* sentis comme appartenant au même élément morphologique.

Cette explication permet jusqu'à un certain point d'expliquer l'extension et les limitations de cette gémiation suivant la nature particulière de la liquide ou de la sonore qui suit: *j* mouille facilement les palatales¹ et les dentales; on peut supposer que le phénomène a d'abord atteint ces phonèmes, puis s'est étendu plus tard aux autres jusqu'à devenir général.

Il est à noter que *r* ne se gémine devant *j* qu'exceptionnellement, dans quelques dialectes haut-allemands (cf. Braune, *Althochdeutsch*. § 118, Anm. 3, qui passe en revue les diverses explications proposées); nous devons supposer que *r* ne s'est généralement pas mouillé au contact de *j*, ce qui n'est pas inexplicable: selon toutes vraisemblances, l'*r* des anciennes langues germaniques était "roulé" c'est-à-dire produit par les vibrations de la pointe de la langue; or, si, lorsqu'on produit d'autres apicales comme [d] ou [l], il est possible de combiner l'articulation de ces sons avec celle de [j] sans modifications essentielles dans la position des organes, il n'est plus possible de faire vibrer la pointe de la langue lorsque le gros de la partie antérieure de cet organe s'amasse vers le palais dur; l'*r* ne pourra donc se mouiller qu'en modifiant profondément son articulation (cf. le *rz* du polonais, le *ř* du tchèque, ou encore le passage en toscan de [r+j] à [j]; le désir de maintenir l'*r* intact en toutes positions a pu empêcher la mouillure. Le groupe [rj] lui-même paraît souvent difficile à prononcer, et beaucoup de Français qui "roulent" leur *r*, disent [ljõ] pour *lions*, mais [rijõ] pour

¹) Aussi dans les langues nordiques où le phénomène n'a pas atteint tout son développement, seuls *k* et *g* ont-ils été atteints.

rions. Aussi, de toutes les explications citées par Braune, *ibid.*, j'accorde ma préférence à celle de Kluge qui suppose qu'après *r*, *j* a pris une valeur syllabique, et que vha. *nerien*, vag. *nerian* sont des trissyllabes.

La gémination de *w* devant *j* qu'a défendu Kögel (*PBB* 9, p. 526) paraît phonétiquement peu défendable (cf. Streitberg, *PBB* 14, p. 186), encore que Kögel ait généralement été suivi (cf. notamment Braune, *Althochdeutsch*, § 114); on se contentera ici de faire remarquer combien les incertitudes de la graphie du vieux-haut-allemand rendent difficile une appréciation exacte de la valeur phonétique des différentes formes. M. Meillet, *Dialectes*, p. 73, considérerait plutôt la variété des traitements germaniques du groupe primitif *-wj-* comme le résultat d'une innovation des parlers nordiques et orientaux.

W ne se combine bien qu'avec des vélaires; or les vélaires sont les seules consonnes qui, en nordique et en vestique, se redoublent à son contact.

On sait que, dans la plupart des langues, les groupes *tr-* ou *-kr-* ne font pas position, c'est-à-dire appartiennent tout entiers à la syllabe dont la voyelle suit; il existe donc, ici aussi, liaison intime, et il n'est peut-être pas dû au hasard que Willmanns, dans sa *Deutsche Grammatik* 2. I, 180, ne trouve à citer comme exemple de gémination de *t* devant *l*, que le mot *kitzilon* "chatouiller", où la gémination est très probablement d'origine expressive, tout comme dans *lutzil*, vsax. *luttil* "petit", tandis que vag. *setl*, vha. *sezzal* (*-zz-* de *-t-*; cf. all. *Sessel*) présentent la simple, tout comme got. *sitls*; en effet *-tl-* a toujours été en germanique un groupe hétéro-syllabique qui fait position et ne se trouve jamais à l'initiale, tandis que les groupes *-pl-* et *-kl-* pour lesquels on a des exemples incontestables de gémination de la première consonne, se rencontrent fréquemment à l'initiale, et ont dû, à l'origine, appartenir tout entiers à la syllabe suivante. La gémination devant liquide n'est un phénomène vestique commun que pour les occlusives sourdes.

En résumé, la possibilité d'une gémination devant *j* se pose

pour toutes les consonnes géminées précédées d'une voyelle qui a subi une inflexion par *i*, à l'exception de *w* (cf. Streitberg, *ibid.* p. 186) et de *r* qui n'apparaît géminé dans ce cas que sur une petite partie du domaine haut-allemand (cf. Braune, *Althochdeutsch*, p. 97 et suiv.). Certaines vélaires géminées peuvent devoir leur forme à un *w* suivant, lequel, généralement, a disparu sans laisser de trace, sauf parfois en *vag*. où il se manifeste par la présence d'une inflexion par *u* (cf. Bülbring, *Altenglisch* I, p. 220). Les cas de gémination par liquide suivante sont généralement assez nets du fait de la conservation de la liquide, mais comme les suffixes en *l* et en *r* ont fréquemment une valeur expressive, il se peut que la gémination dans les mots où ils se présentent, soit expressive et, éventuellement, antérieure au phénomène étudié ici.

4^o Géminées propres au vieil-anglais.

Le nombre des mots où la géminée est due à un phénomène propre au vieil-anglais n'est pas considérable. Si nous écartons les gémimations d'occlusive sonore devant liquide à la suite de syncope (cf. Bülbring, *ibid.*, p. 221) qui se rattachent peut-être au changement phonétique dont nous venons de passer en revue les effets pour le vestique tout entier, il nous reste à mentionner un certain nombre d'assimilations sporadiques que je cite ici rapidement en renvoyant à Bülbring, *ibid.*, p. 223 et suiv., pour les exemples et les détails.

-ll- de -lr-, -nl-, -sl- dans quelques rares mots.

-rr- de -lr-, -nr- dans des noms propres, peut-être hypocoristiques; de -hr- dans *hearra*, comparatif de *héah*, par ex.

-nn- de -sn-, -bn- dans quelques mots.

-mm- de -mn-, -bm- le premier sporadiquement à la finale, le second en composition.

-ss- de -sr-, -ps-.

-tt- de dentale + dentale sourde.

-dd- de *d̄* + *d*; ces assimilations de dentales sont assez fréquentes, particulièrement au prétérit des verbes faibles ou à la 3^e p.s. du présent de l'indicatif des verbes forts.

-*hh*- de *b*+*g* dans la forme *nehhebúr* pour *néahgebúr*.

Bülbring, *ibid.*, p. 222 et suiv. mentionne d'autre part un certain nombre de géminées qui seraient apparues entre une voyelle accentuée longue et une voyelle portant un accent secondaire. Parmi les exemples qu'il cite se trouvent des mots comme *fiffealda* "papillon" ou *geliccettan* (cf. ci-dessous p. 141) où la géminée peut s'expliquer par l'expressivité; dans d'autres cas la géminée peut s'expliquer par l'analogie (*brynnes*, au lieu de *brines*, par analogie avec *getwinnes*, ou rapprochement avec *brinen* "triple"); ailleurs, on peut supposer une gémination analogue à celle que nous avons rencontrée plus haut p. 78 dans les langues nordiques, en composition, lorsque le premier terme du composé se termine par une voyelle longue; c'est le cas, par ex., de *preottyne* et de *brittig* que l'on peut rapprocher des équivalents suédois *tretton* et *trettio*.

5⁰ Géminées particulières au haut-allemand.

Braune, *ibid.*, p. 84, signale un certain nombre de contractions (Zusammenrückungen) et d'assimilations qui ont, en vha., abouti à des géminées; il s'agit surtout de -*tt*- dans des formes syncopées de prétérits, et, dans quelques mots, de liquides et de nasales géminées; très fréquemment on retrouve à côté de la forme à géminée, une forme non assimilée, *stimna* à côté de *stimma*, *nemnen* à côté de *nennen*, etc.

Un des résultats de la mutation consonantique du haut-allemand a été le passage en germanique occidental de *p*, *t*, *k* intervocaliques simples à -*ff*-, -*zz*- (= [zʒ]), -*hh*-, peut-être par l'intermédiaire des affriquées [pf, tz, kx]; à période historique, les affriquées, notées diversement, représentent à l'intervocalique des occlusives géminées primitives; la confusion ne peut donc exister qu'entre germ. occ. -*ff*-, -*hh*- et les mêmes géminées issues de *p* et de *k*.

Les changements phonétiques qui viennent d'être examinés ne suffisent pas à expliquer toutes les géminées des anciennes langues

germaniques. Il s'agit donc maintenant de déterminer si, pour éclaircir l'origine de celles qui nous restent, il faut invoquer d'autres assimilations que celles que nous avons déjà rencontrées, ou si, dans tous les cas, s'impose le recours à une explication par l'expressivité.

La théorie de l'assimilation de l'n

On a déjà marqué ci-dessus quelles résistances a rencontrées, et rencontre encore chez beaucoup de savants, l'idée d'un procédé expressif de gémiation consonantique. Si Gerland a encore pu, en 1869, expliquer un certain nombre de géménées du germanique comme un reflet, dans la forme phonétique du mot, de la nature intense de l'idée exprimée, c'est qu'il n'appartenait pas à cette école de savants qui lui ont succédé, pour qui ce que M. Neckel a appelé une "Art partielle Urschöpfung" (*AfdA* 35, p. 84) était parfaitement inconcevable. On restait donc en face d'un nombre considérable d'occlusives géménées qu'il fallait pourtant expliquer d'une façon ou d'une autre, mais toujours comme le résultat d'une évolution phonétique normale (*Lautwandel*); l'idée d'une assimilation s'imposait; la comparaison de deux ou trois mots germaniques à géminée avec des équivalents empruntés à d'autres langues i.-e. qui se trouvaient être pourvus d'un suffixe en *n*, fit choisir ce dernier phonème comme étant celui qu'une occlusive précédente s'était assimilé.

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que les avocats de cette assimilation n'ont jamais tenté de justifier phonétiquement la loi qu'ils proposaient: Kauffmann, qui, comme nous le verrons ci-dessous, a été un défenseur zélé de cette loi, avoue dans *PBB* 12, p. 537: "Eine phonetisch-physiologische Begründung der urgerm. Assimilation eines folgenden Nasals an den vorangehenden Geräuschlaut vermag ich nicht zu geben, der Vorgang ist mir unklar". C'est pourquoi M. Sommerfelt s'étonne à juste titre (*NTfSp.* III, p. 275) de trouver reproduit dans un livre de M. Fouché, "cet échantillon si typique de l'explication des néo-grammairiens". Il est néces-

saire avant de passer à une critique phonétique et générale de cette théorie, de voir comment elle est apparue et quels en ont été les différents énoncés.

La première mention qui est faite de l'explication des occlusives géminées du germanique par l'assimilation avec un *n* suivant, est due à Bezzenberger, et se trouve dans les *Göttingische gelehrte Anzeigen* pour l'année 1876, p. 1374: dans son livre, *Nominalsuffixe*, Zimmer avait, p. 49, rattaché la racine germanique **lukka-*, visl. *lokkr* "boucle de cheveux", au lithuanien *linkti* "se courber"; Bezzenberger, qui fait le compte rendu de ce livre, propose de rattacher plutôt le mot germanique au lit. *luginas* "flexible". Voilà les modestes débuts de la théorie. L'année suivante, Fritz Bechtel qui, comme nous le verrons ci-dessous, ne devait pas tarder à avoir des doutes sur le bien-fondé de cette explication, cite en passant (*AfdA* 3, p. 222) l'exemple de Bezzenberger, et admet le passage "gemein-germanisch" de *-kn-* à *-kk-*. Osthoff, en 1881, dans les *MU* 4, p. 178, dérive le vag. *bucca* et les mots analogues des autres dialectes, d'une forme primitive **bhugn-*, passée à **bukn-*, puis à *bukk-*, et, dans *PBB* 8, p. 297, confirme son adhésion à la théorie.

Il manquait jusqu'alors un exposé complet et détaillé du mécanisme de cette assimilation; Kluge l'apporte en 1884 dans un grand article des *PBB* 9, p. 144 et suiv., où il prend à tâche d'expliquer les différentes géminées du germanique commun; p. 168 et suiv., il aborde les occlusives, et précise les conditions dans lesquelles l'assimilation de *n* a eu lieu: comme il existe en germanique un certain nombre de mots qui ont conservé des groupes occlusive + *n*, ou spirante (issue d'occlusive) + *n*, il est indispensable de limiter l'extension de l'assimilation proposée; les suffixes en *n* de l'i.-e. sont fréquemment accentués (cf. notamment le suffixe en **-no-* du participe qui l'est toujours); on peut donc supposer que l'assimilation n'a eu lieu qu'en cas d'accentuation du suffixe. Le suffixe participial **-nó-* justifie la gémination des adjectifs; la fréquence de la gémination dans la déclinaison faible s'explique du fait que, dans certaines formes du thème, l'*n* du suffixe a été en contact avec la consonne finale de la racine, (cf. les gén. pl.

got. *auhsne*, *abne*); les thèmes forts à gémignée étaient autrefois des thèmes faibles: le passage d'une déclinaison à l'autre est illustré par le rapprochement de visl. *vatn*, *nafn* et de got. *wato*, *namo*; les intensifs à gémignée proviennent de thèmes à suffixe *-nā-*; l'auteur reconnaît d'ailleurs que "dies Praesenssuffix ausserhalb des germ. nie in ähnlicher Funktion auftritt". Puis il reprend la chronologie de la première mutation consonantique en y intercalant les nouvelles assimilations qu'il propose:

- 1^o Les aspirées deviennent des spirantes.
- 2^o Les occlusives sourdes deviennent des spirantes.
- 3^o Loi de Verner (les spirantes sourdes deviennent sonores lorsqu'elles précèdent le ton).
- 4^o Devant l'accent, les groupes *-ʒn-*, *-dn-*, *-bn-* (issus soit du premier temps, soit du troisième) et *-gn-*, *-dn-*, *-bn-*, passent respectivement à *-ʒʒ-*, *-d̥d̥-*, *-b̥b̥-* et *-gg-*, *-dd-*, *-bb-*, les trois premiers devenant bientôt occlusifs, d'où également *-gg-*, *-dd-*, *-bb-*.
- 5^o Toutes les occlusives sonores, simples ou gémignées, deviennent sourdes, d'où par conséquent *-kk-*, *-tt-*, *-pp-* quelle que soit la nature, sourde, sonore ou aspirée, de la simple primitive.

Il reste naturellement à expliquer les sonores et les spirantes gémignées; selon Kluge, il doit s'agir de compromis résultant du rapprochement dans l'esprit de deux formes synonymes, par ex. *knab-* et *knapp-*, d'où *knabb-*.

Ces explications ont été, en gros, acceptées par la plupart des linguistes contemporains de l'auteur: Brugmann les reprend en 1886 dans son *Grundriss* 1, I, pp. 390, 393, 397, sans entrer toutefois dans le détail. C'est également ce que fera Streitberg dans *Urgermanisch*, p. 138, en 1896. Noreen, dont l'*Urgermanisch* paraît en 1894, est beaucoup plus prudent: p. 154, il se contente d'affirmer que les groupes i.-e. occlusive quelconque + *n* d'un suffixe accentué aboutissent en germanique à l'occlusive gémignée sourde correspondante, et il ajoute, dix ans après l'article de Kluge: "Näheres über den Verlauf der Entwicklung ist noch nicht sicher ermittelt wor-

den", mais il renvoie au § 35 de son livre où il émet la supposition que les géminées *-pp-*, *-tt-*, *-kk-* du germanique existaient déjà en i.-e., et qu'elles n'ont pas subi la mutation consonantique. L'explication de Kluge ne l'a donc pas convaincu, mais il semble être une exception.

En 1887 paraît dans les *PBB* 12, p. 508, un grand article de Kauffmann: l'auteur reprend les matériaux de Kluge et, parmi les substantifs, distingue deux cas: 1^o les mots qui ont, dans tous les dialectes, la géminée et sont, selon les dialectes, ou forts ou faibles, par ex. visl. *bukkr*, *bokkr*, vag. *bucc*, *bucca*, vha. *boc* (gén. *bockes*), ou encore visl. *stokkr*, vag. *stocc*, etc.; 2^o les mots qui suivent toujours la déclinaison faible, mais qui ont, selon les dialectes, la simple ou la géminée, celle-ci caractéristique des dialectes occidentaux, par ex. vha. *rokko* "seigle", vag. *ryge*, visl. *rúgr*. En conséquence, il n'hésite pas à admettre que dans le second cas la gémination est propre au germanique occidental et qu'elle est le résultat d'un "allongement" devant nasale (dans le cas des substantifs faibles, la nasale du thème) dû aux mêmes causes que la gémination devant *j*, *w*, *l* et *r*. Il fait remarquer la faiblesse de l'explication que propose Kluge pour les occlusives sonores et les spirantes géminées; pour sa part, il les explique tout naturellement par la gémination vestique devant nasale; le fait que les occlusives sonores sont peut-être plus fréquentes dans les dialectes nordiques que partout ailleurs en germanique, ne semble pas l'embarrasser; sans hésiter, il explique des formes visl. comme *krabbi*, *koddi*, *toddi*, *baggi*, *vagga*, comme des emprunts aux langues plus méridionales.

La partie de l'exposé de Kauffmann qu'on a surtout retenue, est celle qui a trait à la gémination du germanique occidental devant nasale, et on la retrouve dans la plupart des manuels parus par la suite. Dans la première édition du *Grundriss* de Paul, Kluge accepte l'hypothèse de Kauffmann, sans grand enthousiasme il est vrai, p. 367. De même Brugmann, dans la seconde édition de son *Grundriss* I, p. 714, admet l'allongement des occlusives et de certaines spirantes du germanique occidental devant nasale. Toutefois Wilmanns, *Deutsche Grammatik* 2, p. 169, élève des doutes sur la

validité des affirmations de Kauffmann; au sujet de l'origine des occlusives sonores et des spirantes, Wilmanns se rend parfaitement compte de l'insuffisance des explications fournies jusqu'à lui, et il se contente d'exposer ce qui a été proposé sans prendre nettement parti. Dieter, *Laut- und Formenlehre*, 1898, I, p. 330, est également un peu réticent; il n'écarte pas tout à fait la théorie de Kauffmann, mais cherche à en diminuer l'importance au profit de la gémination du germanique commun. En fait, ces savants allemands ne remarquent pas ce qui, dans les affirmations de Kauffmann est certainement le plus critiquable: l'explication d'une foule de mots nordiques à occlusive sonore gémignée comme des emprunts aux langues vestiques.

L'in vraisemblance d'emprunts massifs de cette sorte ne pouvait échapper à un Scandinave, et, en 1897, M. von Friesen consacre, dans l'*UUA*, une étude, intitulée *Mediageminatorna*, à l'origine de la gémination dans ces mots qu'il sait bien ne pas être des emprunts. Comme les occlusives sonores gémignées existent aussi bien en nordique qu'en vestique, et qu'il ne peut s'agir pour l'auteur de création a nihilo, il faut bien que l'on ait affaire à un phénomène germanique commun. Si les textes gotiques que nous possédons ne nous offrent pas d'exemple de cette gémination des sonores (les groupes *-ddj-* et *-ggw-* n'ont évidemment rien à voir ici), c'est qu'elle se rencontre presque exclusivement dans des mots du parler familier et vulgaire qu'on a naturellement tendance à éviter dans une traduction des évangiles.¹ Les traductions suédoises ou islandaises des écritures ne nous offrent précisément que peu de mots à sonore gémignée. Kauffmann prétendait aussi expliquer au moyen de l'allongement vestique devant *n*, les spirantes gémignées de l'anglais et de l'allemand. Mais celles-ci peuvent également très bien avoir été germaniques communes, même si elles ne sont pas représentées

¹) "De geminerade mediorna uppträda nämligen i det vida öfvervägande antalet fall hos ord, som tillhöra det lägre och hvardagliga språkets sfär, hvarför det är helt naturligt, at belägg saknas i den got. litteratur, som bevarats till våra dagar." *Mediageminatorna*, p. 9. L'auteur n'essaye pas de trouver une explication du phénomène très curieux qu'il constate.

sous cette forme en nordique (p. 10 et suiv.). Reste maintenant à expliquer comment ces “*mediae*” et spirantes géminées sont apparues en germanique commun. M. von Friesen n’essaye pas de redonner cours à la théorie de Kluge que Kauffmann avait soumise à une critique pertinente; il se contente en quelque sorte de considérer comme germanique commun le phénomène que Kauffmann estimait limité au germanique occidental et remplace l’assimilation de l’*n*, par un allongement de la consonne finale de la racine lorsqu’elle précède immédiatement le *n* d’un suffixe. Cette théorie était trop visiblement un expédient: l’allongement devant *n* peut sembler une explication valable lorsqu’on la rattache au phénomène bien connu de la gémination vestique devant semi-voyelles et liquides; mais privée de ce soutien, son caractère gratuit devient trop évident pour que personne s’y laisse prendre. On a donc continué à préférer l’explication de Kauffmann. L’étude de M. von Friesen a eu toutefois cet avantage qu’elle a forcé Kauffmann à revenir sur ses affirmations précédentes, ou tout au moins à préciser son point de vue: dans le n° 32 de la *ZfdPh.*, p. 255 et suiv., il fait un compte-rendu du travail de M. von Friesen, critique ses opinions en général, et lui reproche de n’avoir pas vu que presque tous les exemples qu’il cite sont des diminutifs, que par conséquent leur gémination n’a rien à voir avec un suffixe à nasale, mais doit être rattachée à celle des hypocoristiques.

Ce n’était pas la première fois depuis Gerland, que l’on rapprochait des hypocoristiques certains noms communs à géminée, et même certaines formations verbales. En 1898, deux ans avant le compte-rendu dont il vient d’être question, Schröder avait écrit dans le n° 24 de l’*AfdA*, p. 14, à propos du chapitre consacré par Wilmanns dans sa grammaire à la gémination: “Ich will hier nur andeuten, was ich mich nicht berechtigt halte meinerseits näher auszuführen: dass ich vor 15 Jahren bereits durch Freund Bechtel auf die weitgehende Parallele zwischen der Bildung verbaler und nominaler Intensiva einerseits und der Koseformen anderseits aufmerksam geworden bin und in einem längern Gespräch mit Fick die Erscheinungen, auf welche Kluge und Kauffmann, die Radikalkur

mit der *n*-Assimilationen angewandt haben, ganz anders ansehen gelernt habe”.

Ainsi donc, dès avant l'article de Kluge, il y avait des savants qui n'admettaient pas l'assimilation de l'*n*, et les publications des néo-grammairiens orthodoxes ne semblent pas les avoir fait changer d'avis. On s'étonne seulement un peu que Bechtel et Fick se soient tus si obstinément pendant tout ce temps, que Schröder ait attendu quinze ans pour rompre le silence, et que, lorsqu'il se décide à le faire, il se contente d'une courte note où il se refuse à préciser les idées qu'il tient d'autres chercheurs. Sans doute, dès 1898, l'intransigeance des néo-grammairiens commençait-elle à lasser beaucoup de linguistes, et une suggestion comme celle que risque Schröder avait-elle plus de chance de porter ses fruits. C'est en effet ce qui se produit : la question de la gémiation expressive va se trouver intimement liée à celle de l'assimilation de l'*n* ; la plupart des savants admettront, au moins dans certains cas, l'extension de la gémiation des hypocoristiques à d'autres éléments du vocabulaire et les rares linguistes qui comme M. Hirt, *Urgermanisch*, I, p. 91 et suiv., se refusent énergiquement à admettre toute extension de la gémiation hypocoristique (il va même, p. 93, jusqu'à proposer d'expliquer par l'assimilation de l'*n*, les noms *Fitto* et *Sikko*, thèmes à nasale qu'il rapproche de gr. *Νέριον*, lat. *Nerō*) sont considérés comme des originaux et restent isolés. Mais, jusqu'à la thèse de Trautmann en 1906, et bien après elle, on reste en général convaincu de l'existence de l'assimilation de l'*n*, voire même de l'allongement vestique devant nasale proposé par Kauffmann. C'est, par ex., le cas d'Elof Hellquist¹ dans son article *Några bidrag til nordisk språkhistoria*, dans *NTfF*, 3e série, 12, 1903, p. 49 et suiv. Ce travail se présente comme une réponse à l'ouvrage de M. von Friesen ; il reprend en détail les suggestions de Kauffmann dans son compte-rendu : il rattache les différents mots nordiques à occlusive sonore géminée, à différentes classes bien caractérisées :

¹) Dès 1891 (Afnf. VII, p. 56, note) Hellquist explique certains verbes germaniques à géminée comme des formations intensives ou itératives ; cf. également Afnf. XIV, p. 43, note.

diminutifs, noms d'animaux, etc. et fait remarquer à juste titre combien, si von Friesen avait raison, il serait étonnant que les "mediae" géminées ne se trouvent pas ailleurs que dans ces classes; en résumé, à part quelques onomatopées, il explique tous les mots en question comme venus de la langue enfantine, ou des formations diminutives ou péjoratives que l'on peut comparer et même rattacher aux mots enfantins; enfin, en quelques lignes, il indique la possibilité de l'existence en germanique, comme en sémitique, d'une gémination consonantique intensive, ce qui ne l'empêche pas d'admettre les théories de Kauffmann en ce qui concerne l'allongement vestique devant *n*. On peut dès maintenant noter que Hellquist a toujours cru à l'existence de l'assimilation de l'*n*, comme en témoignent certains articles de son dictionnaire étymologique du suédois, cf. *SEO*, par ex. sous *hatt*.

En 1905, paraît dans les *PBB* qui avaient déjà servi de tribune à Kluge et à Kauffmann, un article de van Helten sur les géminées germaniques, 30, p. 229 et suiv. Il accepte une origine expressive pour certains mots comme visl. *krabbi* "crabe", mais pas, par ex., pour le mot *lubba* "grosser Stockfisch"; d'autre part il fait remarquer que l'explication de Kauffmann ne vaut en vestique que pour les noms; comment dans ce cas expliquer *vag. floggian*? L'existence de mots du type *vag. regn* lui semble rendre injustifiable la loi de Kauffmann, au moins dans le cas des sonores. Pour expliquer la gémination des occlusives sonores, il reprend, en les modifiant légèrement, les idées de Kluge: celui-ci avait supposé que *-bb-* était dû à un compromis entre *-b-* et *-pp-*; après les critiques de Kauffmann, van Helten trouve plus vraisemblable un compromis entre *-b-* et *-bb-* à une époque où l'occlusive sonore géminée n'était pas encore devenue sourde. On n'a guère suivi van Helten dans ses efforts pour rendre plus vraisemblables les théories de Kluge: cet article apportait peu de nouveau et venait trop tard; en effet, l'année suivante, Trautmann renouvelait entièrement les données du problème.

Trautmann a le mérite d'avoir le premier dit nettement que la théorie de l'assimilation de l'*n* était "überhaupt falsch und daher

aufzugeben" *Germ. Lautgesetze*, p. 63; onze ans avant lui, en 1895, Joh. Schmidt dans sa *Kritik der Sonantentheorie*, s'était contenté dans ses étymologies de ne tenir aucun compte de la loi de Kluge, et écrivait p. 101, à propos du grec *ἔκτορ*: "Das allgemein dem letzteren gleichgesetzte an. ags. *þegn*, ahd. *degan* scheidet sich von ihm durch die Betonung, ist also wohl eine Participialbildung auf urspr. *-nó-* wie got. *uslukns*, *stegnós* *semmós*, u. s. w.". Trautmann *ibid.*, p. 62—66, se propose d'établir étymologiquement l'inexistence de l'assimilation proposée: pour cela, aux deux exemples les plus souvent cités pour appuyer la théorie de l'assimilation, le rapprochement de visl. *lokkr* et de lit. *lagnas*, et celui de vfri. *hwitt* et de skrt. *çvitná-*, il oppose l'étymologie vraisemblable d'une foule de mots germaniques qui présentent la succession occlusive ou spirante + *n*, et qui doivent être dérivés de formes primitives présentant un groupe occlusive + *n* + voyelle accentuée.

Ces pages de la thèse de Trautmann ont eu un grand retentissement, mais n'ont pas entraîné l'adhésion de la plupart des linguistes contemporains. La raison en est que les exemples de Trautmann ne sont pas absolument probants; l'auteur leur trouve une étymologie qui appuie sa thèse, mais d'autres étymologies aussi vraisemblables peuvent être et ont été proposées. L'exemple de savants (dont Trautmann lui-même) prouvant à coups d'étymologies, les uns que *j* et *w* se sont gémisés devant l'accent, les autres que ceci s'est produit seulement après l'accent (cf. ci-dessus p. 73 et suiv.), est fort propre à inspirer de la méfiance lorsqu'un linguiste ne cherche à fonder une théorie que sur des étymologies discutables, comme le sont trop souvent les étymologies. De celles que présente Trautmann, il est un petit nombre de fort probantes (cf. par ex. le rapprochement de dan. anc. *ogn* et de got. *auhns*), mais beaucoup d'autres (*logn*, *brogn*, *ogn*, *rign*) le sont moins. Par ailleurs, Trautmann a le tort de ne pas remplacer l'assimilation de *l'n* par autre chose; on comprend que ses brèves déclarations au sujet de l'existence d'une gémiation expressive aient semblé un peu insuffisantes. Enfin M. Wissmann a montré plus tard qu'il y

avait moyen de soumettre la théorie de l'assimilation de l'*n* à une critique beaucoup plus fournie et décisive, (cf. ci-dessous p. 97).

Pour suivre Trautmann sans réserves, il n'y a guère que M. Meillet (*MSL* 15, p. 98), et ceci s'explique du fait que, dès cette époque, M. Meillet a reconnu l'existence d'une gémiation expressive d'extension assez vaste pour englober toutes sortes de mots, même ceux que toute sa vie Hellquist expliquera à l'aide d'un suffixe accentué à nasale. Dans son *Altfränkische Gr.*, p. 159, Franck, à propos de la gémiation, renvoie à Trautmann, mais comme il ne précise pas les assimilations qu'il admet et celles qu'il n'admet pas, on peut hésiter à considérer ce renvoi comme une adhésion pleine et entière. M. Loewe qui, nulle part dans la 3e et la 4e édition de sa *Germanische Sprachwissenschaft*, ne mentionne l'existence d'une assimilation de l'*n* d'un suffixe accentué, ne cite pas Trautmann dans sa bibliographie; il serait toutefois invraisemblable qu'il n'ait pas pris connaissance des travaux de celui-ci.

Josef Janko qui rend compte de la thèse de Trautmann dans l'*Anzeiger des IF* (19, p. 46), se refuse à suivre le nouveau docteur, et maintient l'existence de "wirkliche Assimilationen unter beschränkten Bedingungen". C'est également le point de vue de Hellquist dans son article du *GHÅ* 14, *Några anmärkningar*, paru en 1908: il est le premier à exprimer cette idée assez séduisante que quelques cas isolés d'assimilation, par ex. dans le cas de verbes à suffixe *-nā-*, ont dû contribuer à "propager le principe de la gémiation parmi les intensifs et les itératifs". Ainsi l'on éviterait ce qui nous apparaissait comme un moment particulièrement délicat du processus d'apparition du procédé de la gémiation expressive, et que nous avons appelé la fixation (cf. ci-dessus p. 31); tout s'explique le plus aisément du monde: quelques verbes à géménées, primitivement verbes en *-nā-*, se trouvent avoir un sens itératif ou exprimer une action particulièrement intense; les sujets parlants établissent inconsciemment un rapport entre la forme phonétique et la valeur sémantique du mot; ainsi la gémiation apparaît comme l'expression même de cette valeur sémantique et est étendue à d'autres mots qui présentent les mêmes caractères sémantiques.

On doit convenir que cette conception de l'apparition du procédé qui nous intéresse, présente pour un esprit scientifique un certain attrait: elle paraît évidemment plus nuancée, plus conforme à ce que l'on peut observer dans la langue, que, par ex. les indications sommaires de Trautmann, *ibid.*, p. 66, ou même la fixation qui a été envisagée ci-dessus des effets d'un accent d'insistance. Elle est celle de Wilmanns dans la 3e édition de sa *Deutsche Grammatik* I, p. 135 et suiv., et surtout II, p. 66, où il considère qu'il y a eu extension de la gémiation à certains verbes parce qu'on la considèrerait comme "ein besonderes Mittel der Wortbildung ... um Intensiva oder Iterativa zu bilden". P. 179 et suiv., il dit encore: "Aber in der Verwendung der Verdoppelung als Mittel der Wortbildung kann nicht ihr Ursprung liegen; die Funktion setzt voraus, dass sie bereits vorhanden war". Les mêmes idées sont à la base de ce qu'écrit M. Neckel dans le compte-rendu du second article de Hellquist, qu'il a donné à l'*AfdA* (35, p. 83): "So muss man denn auch in den meisten Einzelfällen m. e. Hellquist Recht geben, zumal er, wie gesagt, das andre Erklärungsprinzip keineswegs verwirft". M. Bloomfield, dans sa contribution à *Germanica* intitulée *Einiges vom germ. Wortschatz*, exprime, page 93, une opinion analogue: après avoir passé en revue les exemples qu'on peut invoquer à l'appui de la "loi de Bezenberger-Kluge" et avoir reconnu leur insuffisance, il suggère que les occlusives géménées du germanique sont peut-être dues à un autre changement phonétique qui aurait, jusqu'ici, échappé à nos recherches; en tous cas, les occlusives géménées, qui étaient à l'origine le simple résultat d'une évolution phonétique, sont devenues "bedeutungsvoll und übertragbar", exactement comme dans les langues scandinaves le type initial consonne (surtout *f*) + *j* qu'il cite p. 102 et suiv.: les initiales *ffj*-, *bj*-, etc., parfaitement régulières, se retrouvaient, entre autres, dans des mots exprimant une nuance affective particulière; elles ont été conçues comme expressives et, de ce fait, l'insertion d'un *j* après la consonne initiale dans des mots qui étymologiquement n'en comportaient pas, a pu suffire à donner à ces mots une forme expressive.

Cet article de M. Bloomfield montre bien dans quel sens on peut rajeunir les théories néo-grammairiennes; il serait plus convaincant si l'auteur précisait la façon dont il conçoit l'apparition des occlusives sourdes géminées, s'il nous offrait pour expliquer les sonores, autre chose que les suggestions peu satisfaisantes de Kluge, (p. 97), s'il envisageait la question des spirantes géminées, et surtout si le ton général de ces pages ne trahissait qu'elles visent à écarter à tout prix le spectre de la "Lautsymbolik" qui est qualifiée de "méthode relâchée", p. 90, et dont les partisans seraient, selon l'auteur, réduits à de "phantastische Erfindungen", p. 106.

J. Raith, dans *Die englischen Nasalverben* (Heft XVII der Beiträge zur engl. Phil.) Leipzig 1931, reconnaît d'une part l'existence d'une gémination intensive, p. 41, et admet d'autre part l'assimilation de *n*, en refusant toutefois de se prononcer sur les circonstances dans lesquelles cette assimilation se serait produite.

Cependant, l'enseignement de Trautmann, à peu près uniquement destructif, a fini par se combiner avec les idées plus positives exprimées, entre autres, par M. Meillet; Hellquist lui-même, en dépit de son adhésion aux idées d'assimilation préalable, a, surtout dans son second article (*GHA* 14), apporté beaucoup d'arguments à l'appui de la thèse qui considère comme inutile le recours à une assimilation, puisque, parti des formations enfantines, des "kortnamnen", "dont les gém. ne peuvent pas s'expliquer naturellement à partir de thèmes protogermaniques en *n*" (p. 6), il aboutit à l'existence d'une classe de mots familiers (hvardagsord) caractérisée par la gémination, et qui comprend des mots enfantins, des onomatopées, des noms d'animaux, des termes péjoratifs, des formations intensives et itératives de toutes sortes. En 1924, dans un article de la *KZ* 52, aux pages 114 et 115, M. Endzelin à propos du mot *locken*, donne son adhésion sans réserve aux idées de Trautmann; l'assimilation de *n* lui paraît insoutenable (unhaltbar) et il ajoute entre parenthèses: "das Gleiche dürfte von den geminierten Verschlusslauten in keltischen gelten".

La loi de Kluge a en effet servi de modèle aux celtisants qui, eux aussi, avaient des géminées dont ils étaient bien en peine d'ex-

pliquer l'origine par les méthodes couramment en usage à la fin du siècle dernier. En 1888, Whitley Stokes, traitant dans la *KZ* (29, p. 375) du mot virl. *ocus* "et", écrit: "the *c* (= *gg*) arising, as often, from pretonic *gn*. So Oldirish *t*(*dd*) arises often from pretonic *dn*, and *p*(*bb*) from pretonic *bn*, compare the Teutonic law" et il renvoie au *Grundriss* de Brugmann. Cinq ans plus tard, dans le second tome des *IF*, il précise les termes de la loi: il enseigne que, -*gn*- etc., passe à -*gg*-, etc., -*kn*-, etc. à -*kk*-, etc. (pp. 167 et 172), et il présente de nombreux exemples à l'appui de sa thèse. En 1900 (*KZ* 36, p. 202 et suiv.) Zupitza reprend la théorie de Stokes et en précise certains détails: l'assimilation ne se serait produite que devant le ton (p. 242); dans certains mots (*mac* "fils" et *bocán* "Kobold") il admet pour la gémiation une origine expressive (deux ans plus tôt avait paru la petite remarque de Schröder citée ci-dessus p. 89, et l'idée était dans l'air comme en témoigne également la critique que fait Kauffmann la même année du livre de von Friesen, cf. ci-dessus *ibid.*). Toutefois, dès 1899, M. Thurneysen, *ZfcPh.* 2, p. 81, reproche à Zupitza de bâtir une étymologie à l'aide de cette assimilation qui "bisher durch kein einziges schlagendes Beispiel erwiesen worden ist". Plus tard, en 1909, son opinion n'a pas changé, cf. son *Handbuch* I, p. 88. M. Pokorny, qui avait longtemps admis le point de vue de Zupitza, s'est rallié dans sa préface au dictionnaire Walde-Pokorny, à la thèse de M. Meillet, et, dans son compte-rendu de la *ZfcPh.* 20, p. 158, il fait siennes pour le celtique les idées de M. Wissmann sur l'extension de la gémiation expressive en germanique.

Le chapitre que M. Wissmann, dans son livre intitulé *Nomina postverbalia* dont le premier tome traite des déverbatifs en -*ōn*, a consacré à la gémiation expressive du germanique, représente l'étude la plus convaincante qui ait été faite de la question jusqu'à ce jour. Comme, parmi les déverbatifs en -*ōn* du germanique, se trouve un nombre considérable de verbes à géménées qui forment un type sémantique distinct, M. Wissmann ne sort pas de son sujet en essayant de déterminer à quoi est due leur forme particulière. Sans doute sous l'influence des idées de M. Meillet, il s'est

rendu compte qu'il n'est pas possible d'étudier à part les verbes en question, mais qu'ils se rattachent à toute une vaste classe de mots familiers et, en quelques pages, il s'efforce de montrer comment ces formes à gémignée ont dû apparaître; nous aurons l'occasion ci-dessous de revenir sur cette partie de l'exposé de M. Wissmann. Ce qui nous intéresse ici, c'est qu'à la suite de Trautmann, il écarte résolument la théorie de l'assimilation de l'*n*.

P. 160 et suiv., il nous expose les raisons qu'il a de ne pas croire à l'existence de la loi de Kluge:

1⁰ Il y a de nombreux exemples de mots où l'assimilation supposée ne se produit pas, et il renvoie à la thèse de Trautmann.

2⁰ Les intensifs du germanique n'ont, pour le sens, aucun point commun avec les présents en *-nāmi* que l'on rencontre dans d'autres langues indo-européennes.

3⁰ Il n'existe pas de cas où un verbe germanique à occlusive gémignée corresponde à un présent en *-nā-* d'une autre langue i.-e., tandis qu'on peut citer un bon nombre d'exemples de verbes germaniques qui ont conservé la nasale et qui correspondent à des verbes d'autres langues.

4⁰ On ne connaît qu'un verbe fort à occlusive gémignée (*vha. backan*), tandis que, parmi les verbes qui montrent encore le suffixe *-n-* du présent, les verbes forts sont plus nombreux que les verbes faibles.

5⁰ Les présents i.-e. en *-n-* ont une valeur inchoative qui se retrouve chez les verbes en *-n-* du germanique, tandis que les verbes à gémignée sont intensifs.

6⁰ Les partisans de l'assimilation de l'*n* ne sont jamais arrivés à expliquer de façon satisfaisante l'existence simultanée d'occlusives sourdes et d'occlusives sonores.

7⁰ Un verbe comme *vag. rabbian*, du lat. *rabiare*, nous force à reconnaître la valeur expressive (*lautsymbolisch*) de la gémination: pourquoi hésiter, dans ce cas, à la reconnaître dans des verbes plus anciens ?

M. Wissmann a eu bien raison de s'en prendre surtout au rapprochement si souvent fait entre les verbes germaniques à gémignée

de la 3^e classe des verbes faibles et les présents i.-e. en *-nāmi*: c'est précisément pour ces verbes que Hellquist avait admis un certain nombre d'assimilations qui auraient permis à la gémination de se propager parmi les intensifs et les itératifs (cf. ci-dessus p. 93). Lorsque M. Hirt, *Urgermanisch* I, p. 93, prétend rapprocher les verbes en *-nan* du gotique et en *-na* du nordique, des verbes à occlusive gémignée du vestique et les ramener à un même type primitif, accentué différemment dans les deux groupes de langues, il oublie qu'il a affaire dans un cas à des inchoatifs, et dans l'autre à des intensifs, c'est-à-dire à des verbes exprimant des notions très différentes; on ne pourrait être tenté de le suivre que s'il nous indiquait comment le passage d'un sens à l'autre a pu se produire, ce qu'il ne fait pas.

Les raisons qui poussent M. Wissmann à rejeter la loi de Kluge me semblent excellentes et je n'hésite pas à les faire miennes; elles sont loin toutefois d'être exhaustives, et un examen phonétique de la théorie de l'assimilation de l'*n* aurait pu, sans avoir l'air d'une digression, trouver sa place dans l'étude de M. Wissmann. C'est à cet examen que nous allons maintenant nous livrer.

On a déjà cité ci-dessus la phrase de Kauffmann dans laquelle, avant d'adhérer à la théorie de Kluge, il confesse ne pas comprendre comment l'assimilation a pu se produire. M. von Friesen la considère comme difficilement intelligible du point de vue phonétique ("den ur fonet. synpunkt svarbegripliga assimilationen ..." *Mediageminatorna*, p. 2). On peut, dans ces conditions s'étonner de ne trouver nulle part de jugement motivé sur la valeur phonétique de cette théorie. Mais, à la réflexion, on doit reconnaître qu'il y a une certaine témérité à nier, pour tous les stades du développement du germanique à partir d'un i.-e. dont on ne connaît presque rien de sûr, un changement de *-abná-* en *abba-* par ex., même si, pour la conscience linguistique d'un Allemand, d'un Suédois et d'un Français d'aujourd'hui le passage d'une forme à l'autre paraît invraisemblable, sinon tout à fait impossible. Le passage de *-pn-* à *-pp-* que l'on constate en Prâkrit et en Pâli (Grammont, *BSL* 74, p. 21; von Friesen, *ibid.*, p. 15, qui cite Lassen, *Institut. ling. pracr.*,

p. 242 et suiv., et E. Müller, *The Pali Language*, p. 48 et suiv.) est bien fait pour aiguïser notre esprit critique. Evidemment une telle assimilation paraît si étrangère au sentiment linguistique de l'Europe occidentale que l'on comprend que Noreen (cf. ci-dessus p. 87) croie devoir émettre la supposition que cette assimilation datait de l'i.-e., sans doute afin de donner au sentiment linguistique le plus de temps possible pour se modifier.

Le seul moyen que nous ayons de déterminer si un changement phonétique est vraisemblable dans une langue donnée, est d'essayer de fixer, à l'aide des changements phonétiques dont on est sûr, les limites des possibilités de la langue en cette matière, et de vérifier ensuite si le changement considéré est en deçà ou au delà de ces limites. Or, nous avons, dans le chapitre qui précède, passé en revue un certain nombre d'assimilations qui ont dû fournir au germanique commun au moins la majeure partie de ses géminées. De toutes celles que nous avons finalement retenues, la seule que nous puissions véritablement caractériser comme une assimilation progressive est le passage de *-ln-* à *-ll-*. Il est assez probable que c'est cette assimilation, que le germanique possède en commun avec les autres langues i.-e. de l'occident,¹ qui a suggéré à Bezzenberger son explication des occlusives géminées, et il n'est pas impossible que l'existence de cette assimilation progressive, une fois prouvée, ait atténué les scrupules phonétiques de certains linguistes quant à l'assimilation de l'*n*.

Il y a cependant une grosse différence entre l'assimilation de *n* à *l* dans *-ln-* et celles que proposent Kluge ou ses successeurs, par ex. *-dn-* > *-dd-*; en effet, pour passer de *-alna-* à *-alla-*, le changement peut être progressif: on peut, d'une voyelle à l'autre se contenter de l'occlusion partielle qui caractérise l'articulation de [l] tout en conservant dans la seconde partie du complexe conso-

¹) Cette assimilation se retrouve à des stades plus récents de l'évolution des langues indo-européennes: en face de visl. *mylna*, ancien danois *mylne*, *mølne*, vsuéd. *mölna*, *mylna*, vag. *myln*, on trouve aujourd'hui dan. *Mølle*, dialectes suéd. méridionaux *mölla*, ang. *mill* et le nom all. *Müller*. Cf. également le passage de *-ln-* à *-ll-* au cours du développement de l'irlandais, Pedersen, *Vergl. Gram.*, I, p. 157.

nantique l'abaissement du voile du palais; cette prononciation représente un résultat de la tendance au moindre effort du fait que l'on renonce au mouvement supplémentaire que représente l'élévation, jusqu'au palais ou aux dents supérieures, des parties latérales de la langue. Un groupe *-alla-* avec un second *l* nasal, représente un intermédiaire phonologique très favorable entre *-alna-* et *-alla-*, car, selon les sujets, *l* nasal pourra être conçu comme le phonème *n* ou le phonème *l*. Le jour où cet *l* nasal sera universellement senti comme une réalisation du phonème *l*, rien n'empêchera plus sa dénasalisation. Au contraire, pour passer de *d* à *n*, il n'y a qu'à laisser retomber le voile du palais; sans doute, le passage de *-dn-* à *-dd-* aurait pour résultat l'économie des deux mouvements du voile du palais, mais il entraînerait, en même temps, un brusque reclassement phonologique auquel la langue peut fort bien se refuser. On pourrait objecter que ce qui vient d'être dit s'applique aussi bien au passage de *-dn-* à *-nn-* qui, lui, est fréquent. Ce ne serait toutefois pas absolument exact: dans le complexe phonique *-adna-*, *n* est un accident qui *s'ajoute* à celui que représente *d*; s'il se produit, quelque part entre les deux voyelles, un relâchement du voile, ce relâchement est perceptible, quelque rapide qu'il soit; le *d* au contraire est, dans ce groupe, l'espace qui sépare le premier accident, de l'aggravation que représente le relâchement du voile; en d'autres termes, dans leurs rapports mutuels, *n* représente un élément actif et *d* un élément passif; tandis que le relâchement du voile ne pourra jamais échapper à l'observateur, il est possible que ce qui est perçu comme *d* s'amenuise à tel point qu'il pourra ne plus avoir de valeur phonologique et que, ravalé au rang de "Übergangslaut", il ne soit plus perçu par l'auditeur.¹

On objectera, d'autre part, que si, au lieu de choisir parmi les assimilations de Kluge, *-dn->-dd-*, j'avais pris *-dn->-dd̄-*, j'aurais pu,

¹) Comme ce qui est dit ici des rapports de *d* et de *n* vaut également pour ceux de *t* et de *n*, on pourrait objecter que dans le passage nordique de *-nt-* à *-tt-* auquel on doit, par ex., la forme visl. *voṭtr* "gant" (cf. holl. *want* "mitaine" et le fr. *gant*), *n* a été malgré tout assimilé à l'occlusive suivante. En fait, il n'y a pas eu disparition soudaine du relâchement du voile, mais anticipation de ce relâchement qui a fini par coïncider avec l'émission de la voyelle précédente. C'est comme due

tout comme dans le cas du passage de *-ln-* à *-ll-*, concevoir un intermédiaire $\bar{d} + \bar{d}$ nasal, qui eût empêché tout reclassement phonologique violent. Sans doute, mais il ne faut pas oublier que, comme le dit M. Grammont (*BSL* 74, p. 2), "l'assimilation n'obéit qu'à une seule loi; *la loi du plus fort*". Or, tandis que le [l] est articulé vigoureusement, les muscles de la langue tendus, soit pour presser la pointe de l'organe contre le palais, soit pour en écarter les parties latérales, le [ð] se prononce avec une langue flasque, qui n'arrive ni à obturer l'orifice buccal, ni même à s'élever jusqu'à la position requise pour [d] et qui, en conséquence, est interdental lorsque [d] est dental, et dental lorsque [d] est alvéolaire. Il est évident qu'entre [ð] et [n] la lutte est inégale et se terminera toujours à l'avantage du second.

On peut se dispenser, je crois, d'examiner ici le cas des labiales et celui des palatalo-vélaires, où une assimilation progressive ne semble pas avoir plus de chance que dans le cas des dentales.

Evidemment, tout ce qui vient d'être dit ne saurait être considéré comme une preuve définitive de la fausseté de la théorie de Kluge, puisqu'il y a des langues (cf. ci-dessus p. 98) qui assimilent l'*n* à une occlusive qui précède (et l'on pourra toujours soutenir qu'en germanique primitif *-aʒná-* était passé à *-agná-* avant que l'assimilation se produise); mais les remarques que nous avons faites suffisent à démontrer l'in vraisemblance de la théorie de l'assimilation de l'*n*, surtout lorsqu'on les rapproche de toutes les raisons de douter qu'après M. Wissmann, nous avons énumérées ci-dessus. Ce qui est évident, c'est que Bezenberger, Kluge et ceux qui les ont suivis, ne se sont pas souciés de vraisemblance phonétique. Si l'on fait appel à l'accent i.-e., c'est évidemment qu'il faut limiter l'extension de la loi, puisqu'il existe des cas où les groupes occlusives + *n* du germanique semblent bien ne pas être dûs à des syncope de date

à ce stade intermédiaire nasalisé qu'on explique la voyelle ouverte de visl. *drekká*, *sokkinn* (vag. *drincan*, *suncen*). Le phonème *n* ne disparaît d'un complexe [vätt] que lorsque [ā] cesse d'être dissocié phonologiquement en *a + n* (au sujet de l'interprétation polyphonématique des sons uniques, cf. N. Troubetzkoy, *Anleitung*, §§ 15 et 16).

récente, et, si l'on considère que l'assimilation s'est produite avant l'accent, ce n'est pas parce qu'aux yeux de Kluge, cette accentuation était phonétiquement plus vraisemblable (au contraire la position posttonique est nettement plus favorable, puisque la consonne assimilante appartient alors à la syllabe accentuée), mais parce qu'ainsi les faits morphologiques concordent beaucoup mieux avec la théorie ("die häufige Assimilierung im innern der Verbalstämme spricht für Suffixbetonung", *Pauls Grundriss 1*, I, p. 336).

Il nous faut dire ici quelques mots de l'aspect phonétique de l'allongement vestique devant nasale qu'à proposé Kauffmann (cf. ci-dessus p. 87). Dans l'esprit de ce savant, il s'agissait évidemment d'admettre, pour les occlusives devant nasales, le sort depuis longtemps reconnu aux occlusives suivies de semi-voyelles ou de liquides. Or, devant *j*, *w*, *r* ou *l*, il ne s'agit pas d'allongement, mais de gémination, c'est-à-dire de l'apparition de groupes consonantiques qui font position et contiennent la frontière syllabique, et l'on ne voit guère ce qui aurait pu pousser les anciens germanins des tribus de l'ouest à prononcer *ad-dna* au lieu de *ad-na*, c'est-à-dire à ne pas abaisser le voile du palais dès le début de la seconde syllabe. Si l'on admet la théorie exposée ci-dessus pp. 78—80, il faudrait supposer qu'en germanique commun les groupes *-bn-*, *-dm-* que présupposeraient vha. *rappo* ou vag. *máþpum*, ne faisaient pas position, tout comme *tr-* ou *kl-*; or, ceci semble difficilement admissible, ne serait-ce que du fait de l'absence de ces groupes à l'initiale germanique. Même dans le cas de *-kn-* et *-gn-*, qui se rencontrent à l'initiale, une gémination de l'occlusive semblerait bien étrange, d'autant plus que, dans la plupart des cas que l'on suppose, l'occlusive représente la fin de la racine et l'*n* le début d'un élément de formation qui devait, de plus en plus, apparaître comme une désinence, et que le contact n'est pas supposé exister dans tout le paradigme. Enfin, il faut se souvenir que, comme l'assimilation de l'*n*, l'"allongement" vestique devant nasale est un expédient imaginé par Kauffmann pour expliquer les sonores géménées qu'il considérait comme particulières au germanique occidental. Or, après la protestation de M. von Friesen et les travaux de Hellquist, on

ne peut plus douter de l'existence en nordique de sonores géminées qui y sont au moins aussi nombreuses que dans les langues de l'ouest, et il devient plus rationnel de chercher un principe d'explication commun à tous les dialectes germaniques.

En conclusion, nous rejetons la théorie de l'assimilation de l'*n* parce qu'elle est phonétiquement invraisemblable, parce qu'elle est incapable de justifier les géminées des formes verbales et qu'elle n'est pas nécessaire pour expliquer celles des formes nominales; nous verrons en effet ci-dessous, p. 137 et suiv., que la flexion faible de beaucoup de mots à géminées, que l'on considérerait comme un argument en faveur des explications de Kluge, peut s'y justifier pour plusieurs raisons, une fois qu'on a admis pour la géminée de ces mots une origine expressive.

La gémiation expressive dans les langues germaniques

Essai de chronologie — La Verschärfung

A la suite des considérations développées ci-dessus au chapitre 3, nous nous sommes rangés à l'avis de M. Loewe qui ne croit pas devoir, comme M. Meillet par exemple, faire remonter à l'indo-européen commun le procédé de la gémiation expressive. Il s'impose donc de déterminer, si possible, la date ou plutôt l'époque à laquelle ce procédé est apparu en germanique. Si une chronologie absolue se révèle impossible à établir, nous essayerons de fixer la place qu'occupe historiquement la gémiation expressive parmi les mutations qui caractérisent la phonologie germanique.

Nous sommes arrivés ci-dessus à la conclusion que l'existence dans une langue de gémées d'origine phonétique normale était indispensable à la fixation dans cette langue d'une gémiation expressive. Si donc, nous pouvions déterminer avec précision la date des premières gémées du germanique ou du prégermanique, nous pourrions déjà affirmer que la fixation de la gémiation expressive n'est pas antérieure à cette date. En fait nous ne disposons que de peu de données qui puissent nous être ici de quelque secours: tous les anciens dialectes germaniques dont nous possédons des textes suivis qui nous permettent de nous faire une idée tant soit peu exacte de leur système phonologique, présentent la gémiation comme partie intégrante de ce système, avec une extension d'ailleurs très variable selon les cas; tous, d'ailleurs, offrent au moins des traces de gémiation expressive. D'autre part, nous avons admis que l'indo-européen commun ne connaissait pas la gémiation

phonologique.¹ Entre ces deux états de langue que séparent bien des siècles nous n'avons aucun point de repère sûr qui nous permette de déterminer quel était le système phonologique du germanique ou du prégermanique à telle ou telle date.

Il est toutefois en germanique une gémignée que l'on pourrait être tenté de considérer comme très ancienne parce qu'on la retrouve dans les mêmes conditions en italique et en celtique: il s'agit de *-ss-* issu de la rencontre de deux *t* de la langue commune; on suppose, entre *t+t* et *-ss-*, deux intermédiaires successifs *-tst-* et *-ts-* (cf. ci-dessus p. 73), mais cela ne veut pas dire que le passage de *-ts-* à *-ss-* se soit produit à une même époque dans les trois dialectes occidentaux et que, par conséquent, on ait affaire à un changement phonétique datant d'une communauté occidentale préhistorique. Le cas du passage de *-ln-* à *-ll-* qui est également commun au trois dialectes, est tout à fait analogue et n'est pas plus probant.

¹) Cette affirmation appelle peut-être certaines observations: il semble bien acquis (cf. ci-dessus p. 56) que l'i.-e. évitait la gémination et tendait à l'éliminer là où elle pouvait naître de rapprochements: la chose a pu être constatée avec la plus grande netteté dans les cas des dentales *t* et *s*, à cause de la fréquence des suffixes et des désinences qui commencent par ces phonèmes; il existe aussi quelques cas où l'on suppose une dissimilation dans un groupe *dd(b)* (cf. Meillet, *Dialectes*, p. 57 et suiv.), et rien ne prête à croire que la langue commune ait connu les groupes *-pp-* ou *-kk-*.

La question se pose différemment en ce qui concerne les liquides, les nasales et les semi-voyelles: il n'est pas du tout établi que l'i.-e. ait éliminé par ex. les groupes *-nn-* issus de la rencontre de l'*n* d'une racine verbale avec un *n*, suffixe ou infixe de présent; cf. par ex. got. *rinnan* et mirl. *asroinnim* "je m'enfuis", encore qu'il soit toujours possible que les formes à *-nn-* des différentes langues soient dues à des extensions et des réfections particulières à chaque langue. L'existence de groupes *-nn-* en i.-e. serait-elle prouvée que l'on ne serait pas forcé pour cela d'admettre l'existence de la gémination dans la langue commune: on estime en effet que dans les groupes homossyllabiques voyelle + nasale ou liquide, ces dernières avaient, tout comme les semi-voyelles en même position, la valeur d'un second élément de diphtongue. Certes, le groupe *-anna-*, où le premier *n* est second élément de diphtongue, ne diffère guère du même groupe où les deux *n* ont une valeur consonantique, que par des nuances mélodiques; mais le seul fait que dans tous les cas, le groupe *-an-* appuyé soit conçu comme une diphtongue, suffit pour que, dans une langue où ceci est la règle, le groupe *-nn-* ne soit pas, phonologiquement, une gémignée. La gémination serait ainsi apparue en germanique, ou en prégermanique, le jour où, pour le sujet parlant, le groupe *-an-* aurait cessé de représenter une diphtongue (peut-être au moment où *n* est devenu *-un-* ?); dans l'impossibilité où nous sommes de dater ce passage, il vaut mieux nous abstenir tout à fait d'utiliser ces considérations.

On avait voulu en rapprochant le nom de peuplade lat. *Chatti*, grec *Χάττοι*, de l'all. *Hesse* "Hessois", établir qu'au début de notre ère, *t+t* indo-européen était encore intact, ou tout au moins, n'avait pas dépassé un stade *-tþ-* rendu en latin et en grec par *-tt-* (mais pourquoi jamais par *-ttþ-* ?). W. Braune, dans un article des *IF* 4, p. 341 et suiv., a écarté définitivement ces assertions peu fondées en faisant remarquer que les deux mots sont de thèmes différents (cf. les deux formes lat. clas. *Chatti* et bas-lat. *Hassii*, *Hassiones* avec un *-j-*). Quand à la forme *Chatti*, il la rapproche, après Grimm, des mots visl. *hōttr*, vag. *hætt*, en s'abstenant toutefois de donner son opinion sur l'origine de la gémination dans ce mot. Solmsen, *Eigennamen*, p. 101, sans se prononcer sur la nature du *t* géméné, rapproche ce nom du grec *Κάστωρ*, proprement "le brillant", de **kad-tōr*. Quoiqu'il en soit, on pourrait peut-être voir dans *Chatti* une sorte de "Kurbildung" à géminée dont la forme complète se retrouve dans le lat. *Chattuarii*, nom d'une peuplade voisine, dont le *t* géméné pourrait bien, malgré W. Braune, *ibid.*, p. 349 et suiv., être dû en latin à l'analogie du nom des Chatti beaucoup plus connus (cf., toujours avec consonne simple, bas-lat. *Hatuarii*; vag. *Hetware*, *Hætwerum*); toutefois, on attendrait plutôt en ce cas un thème de Kurbildung à nasale (cf. ci-dessous p. 137 et 138) et une forme latine **Chattones*.¹ Le nom des Chattes semble prouver que certains dialectes germaniques tout au moins, connaissent la gémination au début de l'ère chrétienne, mais ceci ne nous fait pas remonter très haut dans le temps, et l'examen des mots à géminée empruntés par le gotique aux langues classiques (cf. par ex. got. *sakkus*, lat. *saccus*) nous aurait permis d'arriver à des conclusions identiques.

L'étude des emprunts germaniques en finnois est parfois fort riche d'enseignement pour le germaniste; malheureusement pour nous, dans les emprunts qu'il a faits au germanique, le finnois ne distingue pas les simples des géménées primitives, mais seulement les occlusives sourdes des occlusives sonores et des spirantes (cf.,

¹ On peut rappeler ici l'existence d'une forme gr. *Γοτθοί* (cf. Streitberg, *Gotisch*, p. 5) pour désigner les Goths. Elle ne saurait autoriser aucune conclusion sur la nature du consonantisme du nom que se donnaient ces peuplades.

par ex., V. Thomsen, *Indflydelse*, p. 61); les géminées primitives ne pourront donc être reconnaissables en finnois que si, d'origine expressive, elles sont accompagnées de la *Verschärfung* (cf. ci-dessous p. 119 et suiv.): ainsi l'on aperçoit que le finnois *hattu* est issu d'une forme germanique à occlusive sourde qui s'oppose à la sonore de vag. *bód*. Il est vrai que, dans ce cas, le vocalisme du mot finnois nous indique déjà celle des deux formes germaniques qui a dû être empruntée. Je ne crois pas d'ailleurs que les emprunts du finnois puissent nous être d'un grand secours pour établir la chronologie de la gémination en germanique, car ils sont difficilement datables. On n'a pu se mettre d'accord pour fixer la date, même approximative, des premiers de ces emprunts; cf., par ex., l'exposé de la question chez W. S. Russer, *Klankverschuiving*, p. 129 et suiv. Même cette date serait-elle fixée, que nous ne serions pas plus avancés, les emprunts qui témoignent de la *Verschärfung* ayant pu être faits à date bien postérieure, puisque c'est justement à l'aide du consonantisme que l'on essaye de dater ces emprunts.

Les emprunts faits à date ancienne, c'est-à-dire avant la fin de la mutation consonantique, par le germanique au celtique, pourraient être une source plus intéressante d'information; malheureusement, outre que les exemples de mots à géminée sont rares (parmi les mots pour lesquels un emprunt a été envisagé on ne trouve guère que le nom propre *Finne* rapproché de **penn-* pour **qenn-* "tête" et got. *brunjō* "cuirasse" rapproché de virsl. *bruinne*, gall. *bronn* "poitrine", cf. pour *Finne*, R. Much, *ZfdA* 65, p. 26, pour *brunjō* notamment Kluge, *EW*, p. 73 sous *Brünne*, Elston, *Celts and Germans*, p. 136 et suiv.), l'hypothèse de l'emprunt est presque toujours extrêmement discutée, cf. notamment la thèse de Elston, *ibid.*, et prétendre que, lorsque les Germains ont emprunté, s'ils l'ont jamais fait, le mot pour cuirasse, ils ne connaissaient pas la gémination, puisqu'à virsl. *bruinne* correspond got. *brunjō* avec un *n* simple, serait absolument injustifié puisque *bruinne* vient vraisemblablement d'une forme **bhrond-j-* où *-nd-* a passé à *-nn-* à une date relativement basse, cf. Pedersen, *Vergl. Gram.*, I, p. 114.

Il y a un mot dont on pourrait penser faire état pour la chrono-

logie de la gémiation en germanique: c'est celui qui désigne le chanvre, vag. *hæneþ*, vha. *hanaf*; deux autres groupes de langues connaissent le mot, le slave sous la forme *konoplja* et le grec avec *závvaβis*. La forme du vieux-slave, langue qui ignore la gémiation, ne peut nous renseigner sur l'aspect primitif du mot en question qui semble bien être un emprunt à quelque langue orientale inconnue; mais le mot grec, avec son *n* géméné, pourrait faire croire à une forme primitive **kannabis* que Kluge, dans son *Etymolog. Wörterb.*, n'hésite pas à restituer. Les Germains auraient donc emprunté le mot à une date où ils ignoraient la gémiation (ou tout au moins les *n* géménés), d'où la forme à *n* simple que l'on rencontre dans les anciens dialectes germaniques. Même cela serait-il, que nous ne serions pas très avancés, car la date de l'emprunt de ce mot par les Germains nous reste inconnue; nous savons seulement que l'emprunt est antérieur à la fin de la mutation consonantique, mais il resterait à déterminer la date de cette mutation. D'autre part la forme grecque ne prouve pas grand'chose, car le grec connaissait la gémiation expressive, et nous verrons ci-dessous que les noms de plantes la présentent fréquemment; d'ailleurs, à côté de *závvaβis* existe en grec un dérivé *závvaβos* "mannequin" (à l'origine, fait de chanvre), qui ignore la gémiation. On pourrait aussi supposer que les Germains ont reçu le mot par l'intermédiaire d'un peuple (les Slaves ?) dont la langue ignorait la gémiation. Il est donc impossible de faire état de la forme de ce mot pour rien affirmer au sujet de la chronologie de la gémiation en germanique.

Une chronologie absolue de la gémiation expressive offre, on le voit, de grandes difficultés dues à la rareté des matériaux et au fait que l'étude de ces matériaux, si elle aboutissait, ne pourrait guère servir qu'à établir l'existence à une date donnée de la gémiation dans un système phonologique, mais pas nécessairement celle de la gémiation expressive. Plus intéressant est sans doute l'établissement d'une chronologie relative grâce à laquelle nous pouvons peut-être espérer déterminer la place qu'occupent les débuts de la gémiation expressive parmi les mutations et les changements phonétiques du germanique.

Avant d'aborder le consonantisme qui nous retiendra assez longtemps, il convient d'essayer d'utiliser les éléments d'information que nous offre le vocalisme. Un des traits les plus caractéristiques de l'évolution phonétique du germanique est la confusion de l'*a* (ǣ) et de l'*o* de l'indo-européen, de telle sorte que la longue prend un timbre noté *ō* et la brève un timbre *a*, d'où, par ex., l'alternance *a/ō* de la 6^e classe des verbes forts; si, avec un sens qui peut justifier la gémiation par l'expressivité, on trouve deux doublets, l'un avec comme voyelle radicale *ō* suivie d'une consonne simple, l'autre avec *a* suivi d'une géminée, on pourra supposer que les deux formes, à l'origine identiques, sont nées d'une dissociation entre une forme longue à consonantisme normal et voyelle longue, et une forme à géminée expressive où la gémiation a abouti à l'abrègement de la voyelle. Or on trouve effectivement dans les langues germaniques les doublets *hōd-/hatt-* et *brōk-/brakk-* qui désignent, le premier ce qui recouvre la tête, le second ce qui recouvre les cuisses et le bas du tronc; en dépit de l'identité de leur vocalisme radical, et bien que tous deux désignent des pièces d'habillement, ces deux mots n'ont pas été réunis dans la conscience linguistique: les mots vha. *huot*, vag. *hód* et *hætt* sont, à la date où nous les rencontrons, des thèmes masculins en *-o-*, mais le visl. *hōtr* semble suggérer qu'on avait primitivement affaire à des thèmes en *-u-*; comme tous les thèmes en *-u-* à syllabe radicale longue, ces mots sont passés en germ. occid. à d'autres flexions (cf. Braune, *Althochdeutsch*, p. 229), ici à celle des thèmes en *-o-*. Vag. *bróc*, vha. *bruoh*, visl. *brókr* sont des thèmes consonantiques féminins (plur. resp. *bréc*, *bruoh* et *brøkr*), le suédois anc. *brackor* est un thème féminin faible, quant au pluriel vag. *braccas*, c'est un masculin en *-o-*; on peut supposer que la flexion des thèmes consonantiques (thèmes à nasales mis à part) se prêtait mal à mettre la gémiation en valeur du fait de la rareté de ses désinences vocaliques, d'où la nécessité de faire passer les formes à géminée à d'autres déclinaisons; le masculin vag. *braccas* est toutefois un peu inattendu. Or, si nous supposons que *hætt* et *hód*, *bréc* et *braccas* remontent en définitive à des formes identi-

ques,¹ il faut admettre que la gémination qui a, dans un cas, abouti à l'abrègement de la voyelle, s'est produite à une époque où la voyelle longue primitive qu'on admet en général avoir été $\bar{a}$ (cf. Falk-Torp, p. 164, sous *Brog*) n'était pas encore assez évoluée pour aboutir à autre chose qu'à a en s'abrégeant. Pour simplifier l'énoncé de la chose, on peut dire que les débuts de la gémination expressive sont antérieurs au passage en germanique de $\bar{a}$ à $\bar{o}$. On peut mentionner ici que O. Bremer, dans les *IF* 4, p. 21 et suiv., place ce passage aux environs du premier siècle avant l'ère chrétienne. Le changement de $\bar{a}$ en $\bar{o}$ est certainement le premier en date qui ait atteint, en germanique, le système des voyelles longues de l'indo-européen; le passage de $\bar{e}$ à $\bar{a}$ est inconnu au gotique, et semble, en germanique occidental et en nordique, nettement postérieur à $\bar{a} > \bar{o}$ (O. Bremer, *ibid.*); il ne semble donc pas que le vocalisme puisse nous apporter d'autres éléments d'information que celui que nous venons de recueillir.

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, que l'histoire des géménées qui nous occupent avait, par les partisans de l'assimilation de l' n , été intimement liée à celle de la mutation consonantique. Puisque nous dissociions les deux phénomènes, il s'agit d'établir leur chronologie réciproque: la gémination expressive commence-t-elle en germanique avant ou après que la mutation consonantique a épuisé ses effets? La question se complique du fait que l'on ne sait pas grand chose de la façon dont s'est accomplie cette mutation: avons-nous affaire à une seule mutation ou à plusieurs? Le passage des occlusives sonores aux occlusives sourdes correspondantes est-il postérieur au changement des occlusives sourdes primitives en spirantes, ou s'est-il produit concurremment? Même si l'on admet avec M. Meillet, *Caractères généraux*, p. 34 et suiv., que la cause de la mutation consonantique est un retard dans l'action de la glotte, on explique le passage de p à f et de b à p , mais non celui de bb à $\bar{b}$ (b ?)²; est-on même en droit d'affirmer que bb s'était

¹) Ce qui évidemment n'est pas prouvé, puisque les deux mots à géminée proviennent peut-être de formes primitives à voyelle radicale brève.

²) On comprendra que dans cet ouvrage, consacré à des faits germaniques, je m'abstienne d'envisager l'existence, en indo-européen, de sourdes aspirées.

maintenu inchangé depuis l'époque de l'unité indo-européenne, quelle que soit d'ailleurs la nature du phonème que l'on transcrit ainsi ? Et si l'on admet que la gémiation expressive est apparue à une époque où le système consonantique de la langue commune existait encore, sommes-nous à même de dire ce qu'il est advenu des différentes géménées avant et pendant la mutation ?

M. Endzelin, KZ 52, p. 114 et suiv., apportant son adhésion à la théorie de la gémiation expressive, suppose que celle-ci s'est produite fréquemment dès avant la mutation consonantique, et que, dans ce cas, le son correspondant à la sonore aspirée primitive (der Fortsetzer einer urindoeuropäischen "Media aspirata") a abouti à une occl. sonore géminée qui plus tard, au moment de la mutation, s'est changée en sourde géminée. M. Endzelin n'envisage pas le cas de la gémiation prégermanique des occlusives sourdes; sans doute admet-il que la mutation consonantique n'a pas eu d'effet sur un *-kk-* primitif par ex., ce qui paraît licite, car on peut supposer qu'un *k* géminé a pu résister à l'affaiblissement en spirante; il semble évident, au contraire, qu'un *-gg-* devait aboutir à *-kk-* après la mutation. S'il est vrai que la gémiation expressive est, en germanique, plus ancienne que la mutation des consonnes, on peut donc admettre que toutes les géménées antérieures à la mutation sont devenues par la suite des occlusives sourdes. Il y aurait là un moyen d'expliquer que dans tant de mots ou de familles de mots germaniques, des occlusives sourdes géménées alternent avec des spirantes sourdes et des occlusives (ou spirantes) sonores simples; on ferait ainsi l'économie d'une explication, la *Verschärfung*, qu'on a souvent invoquée pour justifier cette particulière fréquence des occlusives sourdes géménées; quant aux spirantes et aux occlusives sonores géménées, elles seraient le produit de gémérations postérieures à la mutation (Endzelin, *ibid.*), ainsi d'ailleurs qu'un certain nombre d'occlusives sourdes géménées issues de racines à occlusive sonore primitive. Le tableau suivant, où les palatalo-vélaires sont prises comme exemple, résume cette façon de voir:

Simple primitives:	<i>k</i>	<i>g</i>	<i>gh</i>
Résultats de gémérations antérieures			
à la mutation:	<i>kk</i>	<i>kk</i>	<i>kk</i>
Résultats de gémérations postérieures			
à la mutation:	<i>hh</i>	<i>kk</i>	<i>gg</i>

A supposer que le nombre des géménées de chaque groupe soit, en gros, le même, on devrait donc s'attendre à trouver parmi les géménées expressives du germanique environ deux fois plus d'occlusives sourdes que d'occlusives sonores et de spirantes réunies. Or, si l'on considère les anciens dialectes germaniques, cette proportion se vérifie à peu près: sur trois cents mots à géminée expressive (occlusives et spirantes correspondantes) pris au hasard, un peu plus de deux cents présentent des occlusives sourdes, et un peu moins de cent, des occlusives sonores ou des spirantes. Il est vrai qu'une différence de nature entre la simple primitive et l'occlusive sourde géminée (c'est-à-dire ce qu'on appelle en général une *Verschärfung*) n'apparaît nettement que dans une quarantaine de cas, alors que, selon nos prémisses, on devrait s'attendre à ce qu'un tiers des matériaux, c'est-à-dire les *k* et les *gh* primitifs gémérés antérieurement, soit atteints; mais il faut tenir compte du fait qu'il est souvent impossible de déterminer avec certitude la nature de la simple primitive. Il semble d'autre part, que la rareté des spirantes gémérées soit en partie due à ce qu'elles ne se rencontrent qu'en germanique occidental, le nordique n'en présentant que dans des mots d'emprunt et des créations onomatopéiques ou expressives toutes récentes (cf. O. von Friesen, *Mediageminatorna*, p. 10 et suiv.; Wissmann, *ibid.*, p. 135); sans doute, ont-elles été "durcies" en nordique comme le suggère, par ex., le rapprochement de *vag. mophē* et *visl. motti*, si bien que la proportion que nous avons admise ne fait peut-être pas la part assez belle à ce que, selon l'opinion exposée ci-dessus, on pourrait appeler les gémérées postérieures à la mutation. D'ailleurs, la supposition que les gémérées qui datent d'avant la mutation, sont aussi largement représentées dans les textes existants que les gémérées de date plus basse, n'est évidemment fondée sur rien.

Quoiqu'il en soit, cette théorie peut paraître assez séduisante tant que l'on s'en tient à des considérations statistiques, mais on s'aperçoit bien vite qu'elle ne suffit pas à expliquer l'apparition régulière de géminées sourdes au lieu de sonores dans certaines classes de vocabulaire (les verbes intensifs par ex.), ni surtout le consonantisme d'un mot comme all. *placken* qui est évidemment à rattacher à *plagen* (cf. l'expression *placken und plagen*) lui-même dérivé du lat. *plāga*, c'est-à-dire, comme l'écrit Gerland, *Intensiva*, p. 2, "ein undeutsches Wort". Rien, toutefois, ne nous oblige à accepter ici les vues de M. Wissmann qui énonce, *ibid.*, p. 172, que les occlusives géminées sourdes ne sauraient provenir de sonores géminées prégermaniques (c'est-à-dire antérieures à la mutation) : en effet, que l'existence d'une classe de verbes intensifs à géminée caractérise en propre le germanique, ne signifie pas nécessairement qu'il ait fallu attendre l'aboutissement de la Lautverschiebung pour en noter l'apparition ; ce qu'on appelle prégermanique (*vorgermanisch*), parce qu'antérieur à la mutation consonantique, ne saurait être assimilé à de l'indo-européen commun. La suggestion de M. Endzelin ne suffit sans doute pas à rendre compte de toutes les anomalies que présentent les géminées expressives du germanique, mais rien ne prouve que certaines occlusives géminées sourdes ne doivent pas leur nature particulière au processus de la mutation consonantique.

On ne saurait mettre en doute que la gémination expressive soit un phénomène germanique commun : comme on le verra ci-dessous, les concordances entre les différents dialectes sont trop fréquentes pour qu'il puisse être question de hasard ; l'existence de mots comme vag. *bucc*, *bucca*, visl. *bukkr*, *bokkr*, *Bokki*, vha. nom. pl. *poccha*, mba. *bock*, *buck*, qui présentent dans tous les dialectes une gémination parfaitement constante, tend à établir que le procédé s'est fixé bien avant la fin de la communauté ou, tout au moins, de la contiguïté germanique. Par contre, il est à remarquer que le gotique ne nous offre pas de forme qui corresponde à vag. *bucc*. Sans doute, connaissons-nous trop mal le gotique pour pouvoir affirmer que le mot n'y existait pas sous une forme **bukks*, mais

il ne faut pas oublier que la langue de Wulfila nous offre *gaitein* "chevreau" là où le vieux-haut-all. aurait *kizzî(n)*, *zickîn* ou *bocki-lin*, c'est-à-dire trois formes où le suffixe diminutif se combine avec une gémiation expressive. La rareté de la gémiation expressive en got. ne peut être un effet du hasard (cf. également ci-dessus p. 64); elle tend à prouver que ce phénomène n'avait pas encore pris l'extension et le caractère parfaitement normal que nous lui connaissons plus tard, et fait qu'on hésite à faire remonter ses débuts dans un lointain passé.

En résumé, il ne nous est pas possible d'affirmer que toutes les gémiations expressives du germanique sont postérieures à la mutation consonantique, mais il n'est pas licite de tabler sur les faits de la mutation pour expliquer toutes les discordances qui se manifestent, dans les mots d'une même famille, entre la nature de la géminée et celle de la simple. En d'autres termes, toutes les occlusives sourdes géménées du germanique qui correspondent à une occlusive sourde ou à une sonore aspirée primitive ne sont pas nécessairement justiciables de la *Verschärfung*, mais il est certain que toutes ne sont pas le résultat d'une gémiation antérieure à la mutation; aussi est-il nécessaire de rechercher la façon dont on peut justifier leur existence.

Avant de passer au phénomène qu'on désigne du nom de *Verschärfung*, il est indispensable de faire sur le consonantisme du vocabulaire expressif en germanique, quelques remarques générales: s'il a été possible de fixer des lois du développement du consonantisme en germanique, c'est qu'on a pu établir un certain nombre de correspondances étayées, dans chaque cas, par le rapprochement de foules de mots communs à plusieurs dialectes; c'est ainsi qu'on pose: *-k-* intervocalique en vieux-norrois = vag. *-k-(-c-)* = vsax. *-k-* = vha. *-hh-*. Or, il se trouve que certaines classes de vocabulaire qui, par ailleurs, sont caractérisées par cette gémiation que nous avons appelée expressive, présentent, dans les différents dialectes, des formes dont le consonantisme est aberrant, c'est-à-dire ne se laisse pas ramener aux formules établies: soit visl. *poki* "sac";

le moy. néerl. a régulièrement *poke*, l'ang. moderne *poke*, également régulier, mais le vieil-ang. ne connaît que *pocca* et *pobha* auquel le moy. bas-all. répond par *pocke* et *poche*. L'hypothèse d'une gémination expressive ne suffit pas à expliquer toutes les formes que prend ce mot qui, comme en témoigne le vocalisme, la flexion et la valeur sémantique, est évidemment un. Dire, comme le fait Hellquist (*SEO*, sous *pocker*), qu'on a affaire à une double racine *puk* et *puh* n'avance à rien; si l'on rapproche ce mot, comme le fait Hellquist lui-même, des mots all. *Puckel*, *Buckel*, il faudra dans ces conditions supposer une triple racine, et une quadruple si l'on tient compte de holl. *pochel*, *bochel*. Remarquons tout d'abord simplement que le mot présente un *p* initial, ce qui en germanique peut suffire à faire suspecter, sinon, à coup sûr, l'antiquité indo-européenne d'un mot, du moins la régularité de son évolution phonétique; le rapprochement avec *Buckel*, *Puckel*, qui semble assez légitime, ne peut que confirmer ces soupçons: rien d'étonnant dans ce cas, que nous trouvions dans ce mot une alternance consonantique *k/kk/bb* que ne justifie aucune des lois phonétiques connues.

Dans les cas de ce genre, on a le plus souvent recours à la théorie des "Wurzelweiterungen" (cf., par ex., le livre de Persson. *Wurzelweiterung und Wurzelvariation*) et l'on suppose que *pocca* et *pobha* sont des extensions d'une racine **beu-* faites à l'aide de deux éléments de formation différents en *g* et en *k*. Ceci ne peut prétendre être une explication; il y a là tout juste un effort de classification qui, fait sur des bases purement formelles, aboutit à confondre des phénomènes de dates très différentes.

A vrai dire, tout en acceptant le principe des déterminatifs de racine, on hésite souvent à se montrer parfaitement conséquent et l'on ne s'avise guère de mettre sur le même plan les rapports *pocca/pobha* et *poki/posi*, encore que *poki* et *posi* soient synonymes; c'est, probablement, qu'on a plus ou moins conscience que, pour certaines classes de vocabulaire, les phonèmes de même point d'articulation peuvent très facilement apparaître les uns pour les autres, et ceci pour des raisons expressives, analogiques ou autres, qu'il ne nous

est que rarement donné d'entrevoir. Il semble bien en effet, que les mots expressifs soient caractérisés par certaines aberrances qui atteignent non seulement la quantité, mais aussi la qualité des phonèmes consonantiques; d'ailleurs la gémignée n'est-elle pas jusqu'à un certain point qualitativement autre que la simple correspondante ?

Soit maintenant les deux formes visl. *kaggi* "le tonneau" (surnom) et *-kakki* dans *vatnkakki* "récipient à eau", que l'on suppose en général appartenir à la même racine que vha. *kegil*, all. *Kegel*; on n'hésitera pas, pour justifier la forme *-kakki* à invoquer la *Verschärfung* puisque la racine germanique semble être **kag-*; et pourtant l'alternance *g,gg/kk* ne peut-elle être due aux mêmes causes inconnues, auxquelles nous devons l'alternance *k/kk/hh* rencontrée ci-dessus ? Naturellement, une fois qu'on a trouvé un principe d'explication, on cherche à en tirer tout le parti possible, mais il faudrait prendre garde à ne pas en obscurcir la nature véritable par une extension à des cas où aucune considération sémantique ne le justifie.

M. Jespersen, *Language*, p. 405, après avoir apporté son adhésion à la théorie de la gémination expressive et après avoir signalé, en danois, des cas de "strengthening" (parmi lesquels il y a au moins quelques cas de *Verschärfung*), cite quelques mots anglais où il constate le changement opposé qu'il appelle tout naturellement affaiblissement (*weakening*): il s'agit du passage de la sourde à la sonore que suggère par ex. le rapprochement d'ang. *clot* (cf. all. *Klotz*, ag. *cleat*, etc.) et *clod*. M. A. Jóhannesson, *Geminata*, p. 6, appelle isl. *kjabbi* "eine erweichte Form" de visl. *kjappi*, nom hypocoristique du bouc. Cette terminologie vaut peut-être mieux que la précédente: il y a plutôt amollissement ou adoucissement, qu'affaiblissement; mais si le phénomène en question s'oppose à la *Verschärfung*, *Abstumpfung* serait sans doute encore préférable à *Erweichung*. Je crois que, même à date assez ancienne, ce phénomène a joué un rôle considérable dans l'évolution du consonantisme germanique, mais ce qui fait qu'il est difficile de prouver ce rôle, c'est que, moins favorisé en cela que la *Verschärfung*, qui apparaît nette-

ment par la comparaison des intensifs et des verbes forts dont ils sont dérivés (cf. ci-dessous p. 119), ce phénomène ne se rencontre que dans des racines onomatopéiques et expressives dont le consonantisme primitif est difficile à déterminer avec certitude: soit le vieil-isl. *gabba* "se moquer"; le rapprochement avec *gapa* "ouvrir la bouche, bayer" et *gap*, "gap; shouting, crying" semble s'imposer; mais on ne peut dissocier *gabba*, de vag. *gaffetung* "raillerie" et *gafspræc* (*gaf*- = *gaff*- ?) "foolish talk"; a-t-on ici affaire à deux racines différentes **ghab*- et **ghabb*-, ou bien les irrégularités du consonantisme sont-elles dues au caractère expressif des mots en question? Dans ce dernier cas, la racine primitive (si elle a jamais existé) était-elle en *p*, en *b* ou en *bb*¹ ? D'autres cas sont plus compliqués encore: soit visl. *knappr* "knob, stud, button", vag. *cnæpp* "pointe, sommet, broche", bas-all. *knapp* "talon de chaussure", les mots scandinaves modernes qui ont le sens de bouton, pommeau et suéd. dial. *knappe* "cheville, billot"; avec un *p* simple, on trouve en norv. et suédois dialectal le mot *knape* avec les sens de "cheville, verrou, nœud", auquel il ne faut pas hésiter à rattacher vag. *cnapa* "jeune garçon, page", car il est très fréquent que les mots qui désignent des chevilles ou des bâtons aient également le sens de jeune garçon, le sens intermédiaire étant sans doute, au moins dans certains cas, "pénis" (cf. all. *Bengel* qui a les trois sens; cf. Falk-Torp, sous *Bengel*, *Bikse*, *Dreng*, *knabb* et *plugg*). A côté de *cnapa* et avec le même sens, on trouve vfr. *knappa*, *knapa*, vsax. *knapo*, vha. *knappo* (-*pp*- de -*bb*-) et *knabo*, vag. *cnafa*; d'autres formes avec -*bb*- se trouvent en scandinave: norv. *knabb*, *knabbe* "sommet de montagne", suéd. dial. *knabb* "cheville" et *knabbe* "Knollen, Klumpen", également avec le sens de jeune garçon trapu, de gros

¹) Il ne peut, en tous cas, guère être question de rattacher ces mots à la racine **ghabb*- qu'on retrouve dans lat. *habeō*, viril. *gabim* et peut-être, sous une forme plus ancienne, dans lat. *capiō* et got. *haban*, cf. Vendryès, *MSL* 18, p. 310. Les alternances i.-e. qu'utilise M. Vendryès pour rapprocher *habeō* et *capiō*, ont été signalées par M. Meillet dans le même numéro des *Mémoires*, pp. 60—64. Elles ne sauraient guère être invoquées pour justifier l'incertitude du consonantisme dans les mots germaniques que nous étudions, car il ne s'agit que d'alternances entre la série sourde non-aspirée et la série sonore aspirée. Or, la loi de Verner suffit à expliquer les alternances entre les aboutissements germaniques de ces deux séries.

oœuf et de taureau (cf. Falk-Torp, *EW*, p. 543 sous *knabb* et p. 544 sous *knapp* subst.; Hellquist, *SEO*, p. 326 sous *knabb*, p. 327 sous *knape* et *knapp* I). Ici encore, en présence de formes de quatre types: *knap-*, *knapp-*, *knab-* et *knabb-*, il est difficile de se prononcer sur la forme primitive, et l'on ne peut affirmer qu'il y ait eu passage de *-pp-* à *-bb-*, bien que les formes scandinaves en *-bb-* qui sont toutes récentes, puissent le suggérer, pour une partie au moins du domaine germanique.

Ce qui ne ressort pas très nettement de l'examen des formes de cette famille, c'est la nuance particulière de sens qu'apporte la géminée sonore. C'est ici que les résultats statistiques de l'étude de Hellquist, *Några anmärkningar*, *GHA* 14, peuvent nous être de grande utilité en ce qu'ils montrent: 1^o que la plupart des verbes à occlusive sonore géminée du scandinave sont de date relativement basse, 2^o qu'à eux s'attache en général quelque nuance affective particulière qui n'est pas précisément la même dans tous les cas, mais qui, sous des formes qui paraissent logiquement indépendantes, appartient toujours à une sphère affective définie qui s'oppose à celle qu'exprime en général la *Verschärfung*, un peu comme, dans les onomatopées et les mots expressifs, la valeur des voyelles d'arrière, à celle des voyelles d'avant. Pour déterminer la nature de ce faisceau de nuances affectives, il est, je crois, préférable de s'adresser aux langues modernes, parce qu'elles nous offrent sémantiquement une beaucoup plus grande sécurité: ainsi la différence de sens entre les deux mots anglais *to tap* et *to dab* illustre bien un des aspects de la valeur expressive des occlusives sonores: en gros, ces deux verbes expriment la même idée que le français *taper*, mais, tandis que, dans le cas de *tap*, le coup est plus léger, le contact dure moins et importe parfois moins que ses conséquences, *dab* suggère un contact légèrement prolongé, souvent un peu mou et qui parfois produit un bruit mat; *to dab* se dira par ex. de ce que l'on fait lorsqu'on frappe la peau avec un tampon d'ouate, d'où le sens dérivé de tamponner, éponger. Les mots *pack* et *bag* (visl. *pakki* et *baggi*) sont en anglais quasi synonymes, mais le premier est susceptible de s'employer pour un paquet de faibles dimensions (*a*

pack of cards) et se trouve souvent en concurrence avec le diminutif *packet*; à *bag*, au contraire, se trouve toujours rattachée une idée de lourdeur: *bag* désigne souvent quelque chose qui pend ou qui traîne, les pantalons trop longs et trop larges, les mamelles de la vache ou de la chèvre.

Il ne serait pas difficile de trouver en anglais et dans d'autres langues une foule d'exemples analogues qui montreraient que les occlusives que les phonéticiens appellent sonores, se prêtent parfaitement à l'expression des bruits sourds, des objets pesants qui peuvent produire ces sons, en tombant par ex., de tout ce qui est lourd, obtus, lent, mou, flasque et mat, tandis que les occlusives dites sourdes expriment volontiers les notions contraires de légèreté, d'acuité, de vivacité et de sécheresse. M. Wissmann aboutit à des conclusions analogues lorsqu'il écrit (*Nomina postverbalia*, p. 198): "Wie die geminierte Tenuis die Kürze und Energie, so bringt die Media geminata das Schlaffe, Unfeste und Schwankende einer Bewegung oder Handlung zum Ausdruck."

Après ces considérations préliminaires, nous pouvons passer à l'examen de ce qu'après les savants allemands, on appelle généralement la *Verschärfung*: elle se présente maintenant à nous un peu privée du nimbe que le fait d'avoir été catalogué et étudié depuis longtemps confère à un phénomène; elle ne représente qu'un premier effort pour apporter un peu d'ordre dans le fouillis qui caractérise le consonantisme des éléments expressifs du vocabulaire germanique, mais elle ne peut à elle seule en expliquer et en justifier tous les caprices.

La théorie de la *Verschärfung* est née de l'examen des verbes intensifs: à côté du verbe *ziohan* (got. *tiuhan*) "tirer", le vha. présente un *zucchen, zucken* (prét. *zucta*) "tirer rapidement et violemment" qui oppose un *k* géminé à l'*h* simple (*g* à certaines formes d'après la loi de Verner) du verbe fort primitif. Les néo-grammairiens, en plaçant l'assimilation supposée d'un *n* à la date qui leur convenait de l'évolution du germanique, n'étaient pas en peine pour expliquer l'alternance *h(g)/kk* cf. ci-dessus p. 86). Quant à ceux qui ont, sous un nom ou sous un autre, fait intervenir l'expressivité,

ils ont expliqué, par l'expressivité également, cette modification qualitative. Fr. Stark avait, sur la nature phonétique des formes qu'il cite dans son livre *Kosenamen*, des idées trop imprécises pour distinguer parmi elles, celles qui sont sans doute justiciables de la *Verschärfung*; mais Gerland, *Intensiva*, aperçoit nettement l'existence d'une "Verhärtung", pp. 3 et 15, qui d'ailleurs ne lui paraît pas expressive en son origine, mais qui toutefois est fréquente chez les intensifs parce qu'elle semblait "zum Ausdruck der Intensivität ganz besonders geeignet" ? Le jour où les progrès de l'explication scientifique des langues n'ont pas laissé de place à une "Verhärtung" régulière, il a bien fallu que ceux qui rejetaient l'assimilation de l'*n* admettent une explication expressive de ce que l'on appelle aujourd'hui "Verschärfung".

L'exposé que M. Loewe fait de la question, *Germanisch* 4, p. 95 et suiv., pour être concis, n'en est pas moins le plus intéressant, parce qu'il est le seul qui prenne nettement position: les occlusives sourdes étant parmi les consonnes celles qui réclament l'articulation la plus forte, les *spirantes géminées, dures ou douces*, (c'est-à-dire sourdes ou sonores) des intensifs se sont affermies et sont devenues des occlusives sourdes; dans le cas des itératifs, l'affermissement n'a pas été aussi loin et l'on a abouti fréquemment à des occlusives sonores. En général, la *Verschärfung* n'est conçue que comme un passage de l'occlusive sonore à l'occlusive sourde, et l'on néglige le fait que la question peut se poser du passage de *ff* par ex., à *pp*. La façon dont M. Loewe présente le problème est donc plus compréhensive; mais il n'est pas certain qu'elle soit absolument justifiée.

M. Loewe suppose évidemment pour le germanique commun le système de spirantes et d'occlusives suivant:

<i>h</i>	<i>k</i>	<i>ǵ</i>
<i>p</i>	<i>t</i>	<i>d</i>
<i>f</i>	<i>p</i>	<i>b</i>

c'est-à-dire une série d'occlusives et deux séries de spirantes, supposition qui est parfaitement vraisemblable; mais il n'est peut-être pas justifié de mettre les deux séries de spirantes sur le même plan

et de traiter en bloc de l'une et de l'autre: comme l'évolution des langues particulières l'a bien montré, les spirantes sonores ont naturellement tendance à se durcir en occlusives, tandis que les spirantes sourdes, au moins dans les positions où elles se conservent, gardent en général leur qualité de spirantes aussi longtemps que le germanique conserve le système occlusif à trois faisceaux de corrélation; la raison de cela est évidemment que, vu l'absence de phonèmes occlusifs sonores, les spirantes sonores peuvent se fermer sans causer aucune confusion; aussi les phonèmes *b* et *d* sont-ils dans les anciens dialectes germaniques, susceptibles de deux réalisations, une spirante et une occlusive, celle-ci notamment à l'initiale et celle-là surtout à l'intervocalique. Il est intéressant de rapprocher ces faits germaniques communs, du système des consonnes du castillan:

<i>j</i> [x]	<i>c</i> [k]	<i>g</i> [ɣ] ou [g]
<i>z</i> [b]	<i>t</i> [t]	<i>d</i> [ð] ou [d]
<i>f</i> [f]	<i>p</i> [p]	<i>b</i> (v) [β] ou [b]

La répartition des deux réalisations, spirante et occlusive, des phonèmes de la troisième colonne rappelle fort celle qu'on a restituée pour le germanique; si dans un cas de ce genre, il se produit une gémination, la réalisation sera tout naturellement l'occlusive, quelle que soit la nature, normale ou expressive de cette gémination, parce que dans le cas de deux réalisations qui est celui du castillan et que l'on restitue pour le germanique, l'occlusive est la réalisation indépendante et normale, tandis que la spirante est une réalisation conditionnée par l'environnement phonétique; elle est, notamment, le résultat de la position intervocalique qui n'existe pas, par ex., pour chacun des *d* de la succession *d+d* auquel équivaut, en fait, un *d* géméné. Il n'y a donc pas passage de *-d-* à *-dd-*, mais gémination du phonème *d*, — dont il se trouve que la réalisation intervocalique est [ð] — d'où *-dd-*, et l'on n'a pas affaire, comme semble le dire M. Loewe, à une *Verschärfung* incomplète. Lorsque, dans ces cas-là, il y a véritablement *Verschärfung*, même si, comme c'est possible, celle-ci se produit en même temps que la gémination, il faudra, par la pensée, dissocier les deux phénomènes si l'on veut bien

saisir ce qu'est proprement la *Verschärfung*; aussi est-ce l'opinion courante qui est la bonne, qui voit dans la *Verschärfung* le passage d'une occlusive géminée sonore à une occlusive géminée sourde.

Reste évidemment le passage supposé par M. Loewe des spirantes sourdes simples aux occlusives sourdes géminées: parallèle au passage de sonore à sourde, il faudrait donc supposer un passage, réel cette fois, de spirante à occlusive. Rien ne nous autorise à écarter à priori la possibilité de ce genre de *Verschärfung*, mais certaines circonstances sont propres à inspirer un peu de scepticisme: sans être inexistante ailleurs, la *Verschärfung* est surtout représentée dans les intensifs qui sont dérivés de verbes simples sans nuance intensive, en général appartenant aux conjugaisons fortes; or, si la dernière consonne de la racine d'un verbe fort était en prégermanique une occlusive sourde, elle sera bien une spirante sourde à l'infinitif, au présent et à certaines personnes du prétérit de l'indicatif, mais aux autres personnes de ce temps et au participe passé on aura régulièrement une spirante sonore, d'où le paradigme *ziohan*, *ziuhu*, *zôh* — *zugum*, *gizogan*. Comme on le verra ci-dessous, les verbes qui sont accompagnés d'un doublet intensif se recrutent surtout dans les deux premières classes de verbes forts, got. *steigan* et *tiuhan*, qui opposent le vocalisme long des formes accentuées sur la racine, au vocalisme bref des formes à accentuation désinentielle. Or, comme le fait remarquer M. Loewe, *ibid.*, p. 94, dans ces deux classes, c'est le degré réduit du vocalisme qui est employé "pour éviter de trop longues syllabes" et sans doute aussi parce que, dans ce cas, la voyelle brève est beaucoup plus expressive; mais il n'est guère possible de dissocier ici le consonantisme du vocalisme, car, dans une forme comme *zugum*, *g* va de pair avec *u*, comme *h* avec *io* dans *ziohan*. Le *-kk-* de *zucken* semble donc bien provenir d'un *g* primitif, et non d'un *h* (cf. Wissmann, *ibid.*, p. 47 et suiv., à propos des déverbatifs à voy. radic. *i*). Comme le même raisonnement vaut également pour les noms postverbaux, pour vag. *flocc* par ex., si l'on doit rattacher ce mot à vag. *fléon*, got. *pliuhan*, plutôt qu'à *fléogan*, et que l'analogie des mots très nombreux issus de racine à vocalisme normal *ei*, *eu* était parfaite-

ment suffisante pour faire, dans des cas où l'emploi du degré réduit du vocalisme n'entraînait pas déjà ce choix, pencher la balance en faveur de la spirante sonore, il n'est pas étonnant que nous ne trouvions aucun mot parmi ceux qui ont subi la *Verschärfung*, où, selon toute vraisemblance, on soit parti de la spirante sourde.

Il n'est donc pas nécessaire de supposer avec M. Loewe un processus parallèle à la gémiation expressive qui aurait fait passer les spirantes sourdes à des occlusives; ce qui ne veut évidemment pas dire que je nie la possibilité d'un pareil passage dans certains mots, mais j'estime qu'il convient, afin d'éviter toute confusion, de réserver le terme de *Verschärfung* à l'assourdissement, par suite de nécessités expressives, d'occlusives sonores (sur les raisons phonétiques qui ont pu favoriser ce développement, cf. ci-dessus p. 26 et suiv.). Il va sans dire que le durcissement que l'on suppose, cf. ci-dessus p. 112, pour expliquer l'absence en nordique des spirantes sourdes géminées, n'a rien à voir avec la *Verschärfung*, mais est un changement phonétique parfaitement régulier.

A l'époque où la théorie de l'assimilation de l'*n* était adoptée par la plupart des linguistes, on admettait qu'il y avait dans les langues germaniques, après voyelle longue, diphtongue ou consonne, un nombre considérable d'*occlusives sourdes simples* qui étaient issues de la rencontre d'une occlusive primitive quelconque et de l'*n* d'un suffixe accentué; on aurait d'abord eu, dans ce cas, une occlusive géminée sourde, tout comme après voyelle brève, puis la tendance à éviter les syllabes trop longues aurait abouti, dans ces trois cas, à la simplification de la géminée, et la gémiation primitive ne se manifesterait plus que par la présence d'une occlusive sourde au lieu de la sonore ou de la spirante que l'on attendrait dans certains cas. Une fois écartée la théorie de l'assimilation de l'*n*, comment devons-nous expliquer ces faits inattendus?

M. Loewe, *ibid.*, n'hésite pas à accorder droit de cité dans son chapitre sur les formations à géminée expressive, à un certain nombre de ces mots dont on faisait venir l'occlusive sourde simple d'une géminée antérieure: p. 100, il rapproche visl. *víkingr* de vnorv. *víga* "combattre"; p. 98, il fait venir vag. *héap* d'un germ. prim.

**haup̄paz* et rapproche le lit. *kaũpas*, même sens; p. 97, il explique vag. *slingan* et *swincan* comme des formes à *Verschärfung* de *slingan* et *swingan*. M. Wissmann, *ibid.*, se montre beaucoup plus prudent: p. 86, à propos de vsuéd. *bunka*, rapproché de *aabunga*, il propose, soit un suffixe en *k*, soit une gémination expressive, soit encore une création onomatopéique indépendante; p. 123, il se demande si le *p* du visl. *grápa* repose sur un rapprochement analogique avec *grípa*, ou si l'on a affaire à une ancienne géminée expressive simplifiée après voyelle longue; il ajoute toutefois en note: "Aber widerstreitet nicht ... die Vokallänge dem Wesen der lautsymbolischen Konsonantendehnung?"

Nous avons vu ci-dessus que les intensifs sont toujours caractérisés par une voyelle de degré réduit lorsque le degré normal est une diphtongue, et nous avons admis, p. 110, à propos de *hætt* et de *braccas*, qu'en cas de gémination expressive après voyelle longue, c'était, du moins à une certaine époque, la voyelle qui s'abrègeait et non la géminée qui se simplifiait. Une gémination, même expressive, après voyelle longue ou diphtongue n'a, en soi, rien d'impossible; mais il semble certain que, dans un cas de ce genre, si la langue répugne à une succession de type [a:tta], la réduction quantitative ne se fera pas aux dépens de la consonne géminée, qui précisément a un rôle expressif qu'elle seule peut remplir, mais aux dépens de la voyelle, dont la longueur, certes, peut avoir un rôle expressif (Wissmann, *ibid.*, p. 126 et suiv.; Loewe, *ibid.*, p. 60) mais qui ne se confond pas avec celui que nous examinons ici. Bien entendu, on ne peut pas exclure absolument la possibilité d'un affaiblissement de la valeur affective, chez certains mots de ce genre, avant qu'ait eu lieu l'abrègement vocalique, mais alors, est-il même besoin de supposer une gémination quelconque pour expliquer le maintien ou l'apparition d'une occlusive sourde: la présence d'un vocalisme long irréductible n'a-t-elle pas pu, par ex., empêcher la gémination sans pour cela mettre obstacle à la *Verschärfung* de la consonne suivante? C'est, me semble-t-il, ce qui a pu également se produire dans des cas comme *slingan*, à partir de *slingan*, ou comme *bunka* de *aabunga*: à côté des trois possibilités

qu'à vues M. Wissmann, il y en a une quatrième: celle d'une partielle "Schallnachahmung" par laquelle le *g* de *aabunga* jugé insuffisamment expressif a été remplacé par *k*. Il est vrai que ce phénomène a des points de contact avec la gémiation expressive et qu'une forme comme vag. *huntian* "chasser", que M. Loewe rapproche de got. *-hinþan* "attraper", avec son vocalisme *u*, et son *t* au lieu du *d* que l'on attendrait, à côté de *hentan* "verfolgen", rappelle assez, par ex. les deux intensifs vha. *zockon* et *zucken* tirés de *ziohan*. Toutefois, l'objet de cette étude étant la gémiation, comme celle-ci est loin d'être prouvée dans le cas de *huntian*, *bunka*, etc., on comprendra que nous nous contentions d'indiquer ici l'existence de ces cas de *Verschärfung* sans gémiation manifeste, et que nous nous abstenions de ranger ces verbes parmi les formations intensives ou onomatopéiques à géminée.

Les tentatives faites ci-dessus pour établir une chronologie relative ou absolue de la gémiation expressive n'ont abouti à préciser ni la date des débuts de la gémiation, ni la position de ces débuts par rapport aux différentes mutations germaniques. Nous avons cru toutefois devoir considérer la gémiation comme un phénomène germanique commun, c'est-à-dire comme datant au plus tard d'une époque où les différentes peuplades germaniques avaient encore gardé des relations assez étroites pour qu'une innovation linguistique puisse se répandre sur tous les territoires habités par des Germains. Voilà pour les débuts. Reste maintenant, pour terminer cet examen chronologique, à voir s'il est possible de déterminer à quelle époque, ou du moins dans quelles circonstances, ce phénomène à disparu de ceux des dialectes germaniques qui n'en ont gardé que des vestiges figés, et sous quelle forme il apparaît dans ceux qui, aujourd'hui encore, n'ont pas complètement abandonné ce procédé. Une condition indispensable pour que le procédé de la gémiation expressive puisse survivre est naturellement que la langue où elle existe, conserve la gémiation comme élément de son système phonologique. Il faudra donc essayer de déterminer si, et quand, un dialecte germanique donné a perdu la gémiation.

Dès les plus anciens stades attestés, il apparaît clairement que la gémiation est bien plus résistante dans les dialectes du nord que dans ceux du sud-ouest: un examen superficiel semble indiquer par exemple que le vieil-islandais et le vieil-allemand connaissent également les 4 types [ata, atta, a:ta] et [a:tta] (ex. visl. *geta, detta, láta, hætta*; vha. *afar, phaffo, scâf, slâffan*); ces deux dialectes connaissent donc le groupe instable [a:tta]; toutefois, rien n'est plus fréquent, dès la période vieux-haut-all., que la réduction de -âff- à -âf- dans un mot comme *slâffan*, tandis que visl. *hætta* a une gémiation constante; en outre, le passage de la syllabe extralongue à la syllabe longue se fait, lorsqu'il se produit en nordique, dans un sens tout opposé à celui que nous venons de voir pour *slâffan, slâfan*; ainsi à visl. *nátt, átta* correspond *natt, átta* en suédois où la voyelle a été raccourcie et la géminée maintenue. D'autre part, lorsque la voyelle radicale d'un mot comme *fura(n)* s'allonge — cet allongement s'est produit dans presque tous les parlers germaniques actuellement existants — les langues vestiques s'accordent à réduire leurs géménées à des simples puisqu'il n'existe plus que deux types syllabiques caractérisés suffisamment par la longueur de la voyelle; d'où les deux types [ata] et [a:ta] qui sont ceux de l'anglais et de l'allemand d'aujourd'hui; les dialectes de la péninsule scandinave ont, au contraire, conservé une double opposition, consonantique et vocalique, avec les deux types [atta] et [a:ta].

Pour comprendre cette persistance de la gémiation en scandinave, il faut tenir compte des conditions particulières d'accentuation qui, sans doute, ont existé dès l'ancien scandinave, et qui ont abouti, dans les langues modernes de la péninsule, à l'opposition de deux tons (resp. ton n^o 1 et n^o 2), cf. BSL 104, p. 56; or, le ton n^o 2, qui est à l'origine celui des polysyllabes, fait que l'on prononce les syllabes finales, en général des désinences, sur un ton sensiblement plus haut que la voyelle radicale qui porte l'accent d'intensité commun à toutes les langues germaniques; ces syllabes acquièrent, de ce fait, un relief qui leur manque, par ex., en allemand. C'est ainsi que le suédois et les dialectes norvégiens (le riksmål a été in-

fluencé par le danois) ont pu conserver des désinences à voyelles pleines qui contrastent avec celles plus ternes du danois (suéd. *klocka, klockor, klockorna*, dan. *Klokke, Klokke, Klokke*). Mais, la conséquence de ce relief des syllabes non-radicales qui nous intéresse particulièrement ici, est que l'explosion (ou plus généralement la métastase) qui précède leur voyelle, a gardé assez de force pour survivre, d'où la conservation de la gémation dans ces langues, tandis que les dialectes vestiques, n'ayant mis en valeur que l'implosion (plus généralement la mise en position des organes), on a abouti à des formes all. *Glocke*, ang. *locker* où, avec la succession syllabique ferme qui caractérise ces langues, on a en fait *Glock-e* et *lock-er*. L'état du danois sur ce point, qui rappellerait plutôt celui des langues vestiques, peut s'expliquer comme le résultat de la disparition dans cette langue des tons scandinaves primitifs, au moins sous la forme originelle d'un accent mélodique (cf. *BSL, ibid.*).

Nous avons vu ci-dessus, p. 50, que le procédé de la gémation hypocoristique et expressive survit encore en suédois; s'il y a beaucoup perdu de son importance et de sa vigueur, c'est sans doute que la gémation n'a pas pu conserver un caractère expressif très net: en effet, le nombre de mots à gémée était devenu considérable; par ailleurs, du fait de l'inexistence d'un type [ata] géminable en [atta], à la gémation s'ajoute dans tous les cas un abrègement de la voyelle accentuée qui, pour le sentiment du sujet parlant, peut fort bien apparaître comme l'essentiel du phénomène auquel nous devons *Fridde* à côté de *Fridén* (cf. ci-dessus *ibid.*). Si la gémation disparaissait du suédois, il n'est pas dit que la formation d'hypocoristiques du type *Fridde* deviendrait du même coup impossible, car l'opposition *i* bref / *i* long suffirait peut-être à faire survivre le procédé sous une autre forme, et l'on ne peut a priori exclure la possibilité que ceci a pu se produire au cours de l'histoire de certaines langues germaniques.

Je ne connais pas de faits relatifs à la survivance éventuelle en norvégien de la gémation expressive, mais Finnur Jónsson signale, dans *AfnF* 28, p. 328, en islandais moderne, deux noms de brebis,

Olla et *Palla*, qu'il dérive de *Ólōf* et de *Páll* (thème *Pál-*), où le groupe *-ll-* ne se prononce pas comme d'ordinaire en islandais [ddl-], mais *l* géminé, ce qui tendrait à prouver qu'on n'a pas affaire à deux hypocoristiques traditionnels, mais à des créations modernes.

Ni l'anglais, ni le hollandais, ni l'allemand ne connaissent la gémination comme caractère constant de leur système phonologique, mais il n'est pas aisé de déterminer avec précision de quand date, pour chaque dialecte, l'élimination de ce trait. Comme en témoigne le vocalisme des différentes langues, elle est certainement postérieure à l'allongement des voyelles toniques brèves en syllabe ouverte; mais, outre que ceci ne nous avance pas beaucoup (il faudrait encore savoir si les deux phénomènes ont eu lieu sensiblement à la même époque, les progrès de l'un en fonction des progrès de l'autre, ou si l'élimination de la gémination est nettement postérieure), il ne nous est, par suite des imperfections et des tendances conservatrices des graphies, guère plus facile de suivre les progrès de l'allongement des voyelles que ceux de la simplification des consonnes. Toutefois, certains traits de métrique et l'extension de la graphie double à certains mots où rien ne saurait la justifier étymologiquement, permettent d'entrevoir quand se sont produits ces deux phénomènes dans les différents dialectes pour lesquels la question se pose.

En anglais, on estime que l'allongement de *a*, *e* et *o* en syllabe ouverte date de la première moitié du XIII^e siècle; cet allongement semblerait avoir débuté dans le nord dès le XII^e siècle (cf. Jordan, *Mittelenglisch*, p. 44). La gémination a pu se maintenir, comme elle le fait encore en suédois, bien après l'allongement des voyelles en syllabe ouverte, et ce n'est que vers la fin du XV^e siècle que certaines graphies semblent indiquer sa disparition (cf. Jordan, *ibid.*, p. 144).

En hollandais, les deux phénomènes semblent s'être produits à date particulièrement ancienne. Dans son *Historische Grammatik der niederländischen Sprache*, I, p. 1, M. van der Meer, parlant des voyelles brèves, écrit: "in offenen Silben sind sie im Gegensatz zu dem Hochdeutschen, wo diese Dehnung erst beim Eintritt in die

neuhochdeutsche Periode vollständig durchgeführt war, schon vormittelniederländisch gedehnt.”, et à la page LVI de son introduction, il émet l'opinion que dès le moyen-néerlandais, les consonnes doubles de la graphie n'étaient plus distinctes des simples correspondantes. Pour le reste du domaine bas-allemand on trouve moins de précision: c'est au cours de la période du moyen bas-allemand que les géminées se sont simplifiées (cf. A. Lasch, *Mittelniederdeutsche Gram.*, p. 135). En haut-allemand, l'allongement des voyelles en syllabe ouverte, qui ne s'est pas produit dans certains dialectes alémanniques, a dû apparaître assez tard (cf. ci-dessus l'opinion de M. van der Meer); peut-être faut-il cependant en faire remonter les débuts jusqu'au treizième siècle (cf. V. Michels, *Mittelhochdeutsches Elementarbuch*, p. 67). La gémination s'y maintient naturellement bien plus longtemps qu'ailleurs: elle n'aurait disparu que vers la fin de la période du moyen-allemand ou les débuts de la période suivante (Michels, *ibid.*, p. 94).

En danois, l'allongement des voyelles en syllabe ouverte semble dater des débuts du XIV^e siècle (cf. Brøndum-Nielsen, *Gammeldansk Grammatik*, p. 361 et suiv.); quant à la simplification des géminées, elle appartient sans doute au moyen-danois, sans toutefois qu'on soit à même de rien préciser (Brøndum-Nielsen, *ibid.*, p. 404 et suiv.).

En résumé, dès le début des temps modernes, la gémination semble avoir disparu de tous les parlers germaniques, à l'exception des dialectes septentrionaux et de quelques dialectes haut-allemands, et s'être ainsi trouvée cantonnée à peu près là où nous la rencontrons aujourd'hui. Il va sans dire que le procédé de la gémination expressive a pu cesser d'être productif bien avant l'élimination de la gémination, mais on peut être sûr qu'il n'a pas survécu à cette élimination. Ce qui paraît établi, c'est qu'il était encore fort vivace peu de temps avant la date des premiers textes anglais et allemands, comme en témoignent, par ex., le mha. *placken* et une foule de mots all. expressifs à *p* initial non mué, ainsi que le vag. *rædda* “rouge-gorge”, à côté du synonyme plus ancien *ruddoc*, où la

voyelle *æ* semble bien représenter une réduction de la diphtongue *éa* (cf. vag. *réad.* de **raud-* d'où vient *ruddoc*).

Il est un fait que les langues modernes présentent beaucoup plus fréquemment que les stades anciens des mêmes langues, des mots qui portent trace d'une gémiation expressive; il faut toutefois se garder de conclure que les périodes qui nous séparent des stades anciens ont été particulièrement fertiles en gémiations expressives; ceci pour deux raisons: des langues anciennes, les textes nous font surtout connaître une langue de clercs qui répugne aux néologismes et aux mots expressifs, la langue familière, avec ses formes expressives fréquentes, ne nous étant souvent accessible que grâce à de rares glossaires; d'autre part, certains mots, expressifs au début, perdent peu à peu ce caractère et se prêtent ainsi d'autant mieux à devenir la désignation normale et universellement reconnue d'un acte, d'un objet ou, par l'intermédiaire du langage figuré, d'une idée; d'où, en anglais moderne, par ex., même dans la langue littéraire, la fréquence relative de mots qui témoignent d'une ancienne gémiation expressive.

Ce qu'il faut surtout retenir des considérations qui précèdent est que la gémiation consonantique expressive est apparue, ou, plus exactement, a commencé à se fixer, à une époque que l'on peut qualifier de germanique commune. Après une floraison assez considérable, la production de cette gémiation s'est, selon les dialectes, tout à fait tarie, ou, au moins ralentie; dans le premier cas parce que la langue avait rejeté la gémiation de son système phonologique (c'est celui des dialectes vestiques et du danois); ailleurs parce que, du fait de l'évolution phonétique et de l'abondance des mots à consonne géminée, la gémiation avait perdu beaucoup de sa valeur expressive. En tous cas, le procédé semble avoir encore existé aux époques où ont été rédigés les premiers textes de chaque langue, à tous les stades linguistiques que l'on qualifie de "vieux": vieux-haut-allemand, vieil-anglais, vieil-islandais, etc., et comme nous savons que tous ces stades connaissaient au moins les trois types de succession syllabique [ata, atta] et [a:ta], c'est-à-dire que, con-

trairement à ce qui existe dans les langues germaniques d'aujourd'hui, la gémiation y avait *à elle seule* une valeur phonologique, nous sommes plus sûrs, en nous limitant aux matériaux fournis par les textes anciens, de ne trouver des graphies doubles que dans les cas où, véritablement, on a affaire à une géminée de la langue parlée; aussi, comme nous l'avons déjà fait jusqu'ici, nous ne nous servons des mots attestés à date récente ou empruntés aux langues et aux dialectes d'aujourd'hui, que pour étayer, s'il le faut, les conclusions que nous auront fournies à l'avance des matériaux plus dignes de confiance.

Caractéristiques phonétiques et morphologiques des mots à géminée

Il est évident que la gémiation n'étant pas le seul procédé expressif, on a des chances de trouver parallèlement à elle et se retrouvant parfois dans les mêmes mots, les traces de certains autres procédés qui peuvent être, soit de nature phonétique, c'est-à-dire avoir pour résultat un consonantisme ou un vocalisme qui n'est pas celui que la stricte observance des lois phonétiques pourrait faire attendre, soit de nature morphologique, et consister en désinences ou en suffixes particuliers. Dans ce dernier cas, il est peut-être un peu hasardeux de parler de procédé expressif, car il serait alors bien difficile de faire le départ entre ce qui est expressif et ce qui est dérivation pure et simple: les verbes itératifs, par ex., sont fréquemment caractérisés par un suffixe particulier; soit en germanique **-atjan*. Doit-on, du fait que ces verbes présentent souvent la gémiation expressive, considérer que le suffixe **-atjan* est d'une essence autre que tel autre suffixe de dérivation verbale? Evidemment non; mais la concomitance fréquente, dans les mots d'une même catégorie sémantique, de la gémiation et d'un suffixe donné dont on sait qu'il est caractéristique de cette classe, et ceci dans plusieurs classes sémantiques différentes, a pour nous ceci d'intéressant qu'elle montre que la gémiation n'apparaît pas arbitrairement, mais qu'elle caractérise certaines familles sémantiques particulières.

Les perturbations phonétiques parallèles à la gémiation expressive prouvent plus directement le caractère anormal de celle-ci. Nous avons déjà examiné ci-dessus, p. 114 et suiv., les cas où, parallèlement à la gémiation, se produisaient dans le consonantisme des changements qualitatifs inattendus: *Verschärfung*, "*Abstumpfung*" et autres que nous n'avons pas été à même de classer et de caractériser précisément. Mais il existe aussi dans le vocalisme des faits fort intéressants: Brugmann écrit dans son *Grundriss*, II, p. 978, à propos des intensifs germaniques à occlusive sourde gémignée: "Zum Teil zeigen diese Verba nicht gebrochene *u* und *i* in der W., wie ahd. *zucchōm*, nhd. *zucke*, neben *zocchōm*" et il explique ces *u* et ces *i* à l'aide d'un suffixe *-nu-*, alternant avec le suffixe normal *-nā-* qui, selon lui, est à l'origine de la gémignée des intensifs. Au contraire, M. Wissmann, *ibid.*, p. 170, explique ces fluctuations de la qualité de la voyelle comme le résultat d'une parenté entre les verbes intensifs et les formations onomatopéiques (*Schallverben*): la paire *zockon*, *zuckon* est de même nature que vag. *cnucian/cnocian*, vsuéd. *kurra/korra*, etc. De même la nature de la voyelle radicale de vha. *bullon* tient au caractère onomatopéique du mot (*ibid.*, p. 55); les verbes onomatopéiques, nous dit-il p. 19, sont caractérisés notamment par une instabilité (*Unfestigkeit*) du vocalisme qui crée des alternances inattendues; aussi hésite-t-il avec raison à considérer l'alternance vocalique de vag. *fnesan*, visl. *fnsa* comme un "Ablaut" proprement dit.

Ce qui n'apparaît pas, dans ce que dit à ce sujet M. Wissmann, c'est pourquoi dans *zucchon*, *kurra*, *cnucian* etc. le *o*, qui est régulier dans le cas d'un déverbatif (cf. *ibid.*, p. 47), n'a pas paru assez expressif, et pourquoi, dans certains cas, on a maintenu le *u* primitif. Les raisons pour lesquelles *i* et *u* sont plus expressifs que *e* et *o* ne sont pas si évidentes que l'on doive les passer sous silence. Cette préférence me semble être au moins aussi caractéristique des intensifs que des onomatopées, et je crois qu'on peut la justifier ainsi: les mots expressifs étant prononcés avec une force et une fermeté accrue, les mouvements des organes de la parole seront plus précis. ces organes eux-mêmes seront plus tendus; les lèvres seront plus

tirées dans le cas de *i*, plus arrondies dans celui de *u*; dans le premier cas, la glotte remontera le plus possible, dans le second, elle s'abaissera au maximum; la langue qui, dans le cas d'autres *i* et *u*, aurait peut-être tendance à se relâcher, accentuera sa tension vers le palais; en un mot tout contribuera à accentuer jusqu'à l'extrême la qualité essentielle de *i* et de *u* qui est de se trouver aux deux extrémités supérieures du quadrilatère des voyelles. C'est ainsi qu'on peut, par ex., expliquer la forme enfantine *leetle* c'est-à-dire avec [i] et non [ɪ], à côté d'ang. *little*; cf. Jespersen, *Language*, p. 407, où se trouve encore l'exemple de dan. *kvik* "vif" opposé à *Kvæg* "bétail", mba. *quik* et *quek*, issus d'un même mot primitif; en danois les mots *lille* "petit" et *titte* "regarder furtivement" présentent un [i] au lieu du [e] que l'on attendrait (cf. Jespersen, *Modersmaalets Fon.*, 16.2). Il n'est donc pas étonnant que, fréquemment, la voyelle radicale des mots expressifs ait pu résister à l'inflexion dite *a*-Umlaut qu'on a souvent tort de mettre sur le même plan que les inflexions ultérieures (le *i*-Umlaut notamment), parce qu'il est beaucoup moins résistant et que, tandis que le *i*-Umlaut a gardé la valeur de principe morphologique que lui avaient léguée les *i* ou les *j* disparus, les résultats de l'inflexion par *a* ont, à l'intérieur d'un même paradigme, toujours été nivelés par l'analogie.

Un autre trait de vocalisme qui caractérise les éléments expressifs du vocabulaire germanique est l'existence d'alternances de nature particulière: à côté de formes à voyelle *i*, certains mots ont des formes à voyelle plus "sombre", *a* ou *o* (*u*). Cette alternance n'est pas propre aux langues germaniques; on la retrouve un peu partout, cf. notamment Jespersen, *Language*, p. 402 et suiv. M. Grammont l'a étudiée dans un article de la *RLR* (44, p. 97 et suiv.), et il pose pour le français, p. 100 et suiv., une apophonie *i/a/ou* (parfois *o*): *i* s'emploie pour les bruits clairs et aigus, *a* pour les bruits éclatants, *o* pour les bruits plus sourds, et *ou* pour les bruits tout à fait sourds. Il est certain que cette répartition, excellente pour les onomatopées, n'épuise pas la valeur affective de ces différentes voyelles: je signale au hasard les mots français *bouc/bique*

(*biche*) où l'expression de l'opposition des sexes au moyen de *ou/i* n'est peut-être pas due au hasard (cf. O. Bloch, *DEF*, p. 83); en outre, les mots familiers ou vulgaires *bigre/bougre*, *fichtre (fiche)/foutre*, *chipper/choper*, où les mots en *i* sont, en quelque sorte, les euphémismes qui permettent d'éviter les formes en *ou* ou *o* souvent taboues. Les jeunes garçons n'emploient guère entre eux *ficher* et *chipper* qui, décidément, ne sont pas assez mâles.

Les valeurs expressives des différentes voyelles sont multiples et, en pure logique, il est souvent difficile de les rattacher immédiatement les unes aux autres, ce qui n'empêche pas qu'expressivement, ces différents emplois forment un tout, un peu comme nous l'avons vu ci-dessus p. 118, dans le cas des occlusives géminées sonores. On doit d'ailleurs noter que dans plusieurs de leurs emplois, vocalisme *i* et occlusive géminée sonore s'opposent l'un à l'autre: les notions de légèreté, d'acuité et de vivacité d'une part (cf. p. 119), l'intensité d'autre part, s'expriment également bien à l'aide des occlusives géminées sourdes et de la voyelle *i*. Les autres timbres vocaliques n'ont pas, en général, une valeur expressive aussi nette.

Cette alternance est bien représentée en anglais, par ex. avec *to chip* "couper menu", *to chap* "fendre" (déplacé par le suivant, il s'emploie surtout aujourd'hui dans le sens de "gercer"), *to chop* "trancher"; cf. les deux postverbaux *chip* "copeau, pomme de terre frite" et *chop* "côtelette". Ces trois mots se retrouvent plus anciennement dans différents dialectes germaniques: mag. *chappen*, mnéerl. *kappen*; on a le bas-lat. *cappare* dès le XIII^e siècle; vag. *-cippian*; mba. *koppen* "den Kopf oder die Spitze abschlagen" et bas-lat. *cop(p)are*; cf. encore ang. *to tip/to tap* et *tip/top* d'une racine onomatopéique à laquelle se rattache dans toutes les langues germaniques une foule de mots (all. *Zipfel*, *Zapfen*, *Zopf*, *zupfen* etc.), et pour laquelle il vaut mieux ne pas essayer, avec Falk-Torp, de reconstituer une forme primitive **dēip* (p. 1237 sous Taabe); outre qu'en matière de "Schallverben" il faut être très avare de reconstitutions indo-européennes, il nous est parfaitement impossible de déterminer quel est le vocalisme primitif: si sur le modèle d'une forme à vocalisme sombre, on a formé une forme à vocalisme

clair, ou vice-versa. L'essentiel pour nous, est que concurremment avec cette alternance *i/a/o(u)*, se retrouve presque constamment la gémiation expressive, comme en témoignent les exemples donnés ci-dessus, et cette autre caractéristique des mots expressifs qu'est l'instabilité du consonantisme (cf. norv. *kabbe* "billet", Falk-Torp, *EW* sous *Kavl*, et, sous *Taabe*, les très nombreuses formes en *dib-dab-dub*).

Intermédiaire entre les caractères phonétiques subsidiaires et les caractères morphologiques des mots à gémiation expressive, nous trouvons le redoublement syllabique. Nous nous sommes étendus suffisamment ci-dessus, p. 35 et suiv., sur la nature du redoublement syllabique, ses emplois et ses rapports avec la gémiation expressive; bien que le redoublement soit en germanique, pour des raisons tenant à l'évolution du système phonologique, en nette régression, il était intéressant de remarquer, comme nous l'avons fait, la fréquence de la gémiation dans d'anciens mots à redoublement.

M. Sauvageot, *Mélanges Vendryès*, p. 317 et suiv., a attiré l'attention sur le caractère expressif de certaines formes germaniques à nasale infixée: il rapproche all. *schrecken* et ang. *shrink*, dan. *trække* et ang. *drink*, vha. *zeckon* et vag. *tinclian*, etc. Ces exemples semblent indiquer un certain parallélisme entre la nasalisation et la gémiation. L'auteur de l'article voit, dans cette nasalisation, "les vestiges d'un procédé expressif très ancien" et va même jusqu'à suggérer un rapport entre ce phénomène et l'infixe à nasale des présents indo-européens.

M. Graur, *Consonnes géménées*, p. 94 et suiv., distingue entre les verbes du type *rumpō*, *rūpī*, où la nasale reste limitée au thème du présent, et ceux du type *sanciō*, *sanxī*, où la nasale est une caractéristique constante de tous les thèmes du verbe. L'auteur ne se prononce pas sur l'origine de la nasale dans le premier type, mais il serait assez tenté de voir, dans le *n* des verbes du second type, le résultat d'une nasalisation expressive. Page 97, après avoir cité quelques formes trissyllabiques qui présentent concurremment

une consonne gémignée et une nasale instable appuyée, M. Graur nous donne une liste de mots latins où alternent consonne gémignée d'une part, nasale + consonne simple d'autre part, et il insiste sur le parallélisme des deux phénomènes, la nasalisation n'ayant toutefois pas la même extension que la gémination. Enfin, la nasalisation lui semble avoir été, à l'origine, le résultat de la différenciation du premier élément d'une gémignée (cf. en français *là-dedans* qui devient *là-nedans*), même si, comme c'est vraisemblable, elle est devenu par la suite un procédé indépendant.

Rappelons tout d'abord ici, que l'existence d'un même phénomène dans plusieurs langues indo-européennes ne prouve pas nécessairement son existence dès la langue commune, et ceci d'autant moins que le procédé en question se retrouve plus fréquemment dans des langues d'autres familles, ce qui est le cas de la nasalisation expressive. Par ailleurs, il faut se garder, plus encore que ne le fait M. Graur, d'admettre indistinctement une nasalisation expressive dans des formes de signification et de date très différentes: rien dans les sens que nous connaissons au lat. *sancīre*, ne nous permet de supposer une origine expressive pour un des éléments phonétiques du mot; parmi les exemples que proposent M. Sauvageot, on ne peut mettre sur le même plan la nasale du mot ang. *drink* qui est constante dès les plus anciens textes (got. *drigkan*), et celle de vag. *tinclian* qui a dû alterner avec la forme sans nasale représentée par ang. *tickle*. L'étymologie qu'on nous propose pour *drink* est fort ingénieuse et peut-être la nasale de ce mot est-elle effectivement d'origine expressive, mais ce n'est pas avec des exemples de ce genre que l'on peut établir l'existence d'un procédé expressif.

Si nous nous en tenons à ceux des exemples de M. Sauvageot qui semblent à peu près sûrs, et que nous rapprochions d'eux les exemples latins assez nombreux que nous offre M. Graur, nous ne pouvons que constater le caractère sporadique des faits germaniques. M. Sauvageot y voit des "vestiges" d'un procédé primitif, mais on pourrait plutôt les considérer comme le résultat de quelques-unes de ces dissimilations qu'admet M. Graur à l'origine du procédé

latin. Si la nasalisation a pris en latin une certaine extension, c'est sans doute qu'elle était un moyen d'éviter les occlusives sonores géminées (cf. Graur, *ibid.*, p. 98) et ceci, il faut le noter, même dans des mots comme *reddere* où la géminée n'avait pas un caractère expressif. En germanique, l'existence de la Verschärfung posait le problème de façon très différente, et la nasalisation ne pouvait avoir de rôle à jouer que là où la succession nasale + occlusive simple était nettement plus apte que la géminée correspondante à évoquer un aspect de la notion à exprimer: la comparaison des deux mots all. *trippeln* et *trampeln* montre bien comment la résonance nasale de *m*, combinée avec le vocalisme plus "sombre" *a*, oppose au trépigement rapide et léger, l'acte de quelqu'un qui frappe lourdement de ses pieds un plancher ou une estrade. Peut-être n'est-il pas nécessaire de supposer avec M. Graur, à partir d'une géminée primitive, une dissimilation proprement dite; il faut probablement voir dans ce phénomène un nouvel exemple de l'instabilité de la forme des éléments expressifs du vocabulaire.

C'est un fait reconnu depuis longtemps qu'un nombre très considérable des noms à géminée qui nous intéressent dans cet ouvrage, suivent la flexion faible, ou en d'autres termes, se déclinent comme des thèmes à nasale. Cette circonstance a été d'un grand poids auprès des savants qui ont échafaudé la théorie de l'assimilation de l'*n*, car ainsi, était tout trouvé cet *n* qui devait être assimilé, puisque, dans certains cas, le *n* du thème suivait immédiatement la dernière consonne de la racine, cf. ci-dessus p. 85 et suiv. L'analogie expliquait suffisamment, soit le rétablissement de la flexion faible après l'assimilation, soit le passage du mot à la flexion forte.

Une fois écartées ces théories, la fréquence de la flexion faible dans les mots qui nous occupent, pose un problème qu'il faut nous efforcer de résoudre. Il faut d'abord remarquer que, parmi les mots à géminée, la fréquence de la flexion faible varie beaucoup selon les classes sémantiques: tandis que pour les formations d'origine onomatopéiques du type de visl. *knakkr*, *hnakkr*, *hneppr*, ag. *snapp* etc., la flexion forte est nettement plus fréquente que la flexion

faible, les hypocoristiques ne connaissent presque que cette dernière. Pour expliquer cette préférence des hypocoristiques, Solmsen, *Eigennamen*, p. 172, suppose que la flexion faible y a le même sens d'individualisation que dans le cas de la flexion faible de l'adjectif (*lieb/der liebe*); cette suggestion est à retenir, mais il ne faut pas oublier la fréquence en latin des sobriquets tirés de noms communs par passage à la déclinaison des thèmes en *-ōn-*: *Nāsō* de *nāsus*, *Cicerō* de *cicer*, *Catō* de *catus*, etc., et avant d'interpréter la flexion de tous les substantifs faibles à gémignée du germanique comme le résultat d'une extension analogique à partir des hypocoristiques, il faut se rappeler que les substantifs latins en *-ō*, gén. *-ōnis* ont très fréquemment un caractère vulgaire et expressif (cf. notamment Vendryès, *MSL* 22, p. 100; Meillet-Vendryès, *Traité*, p. 384; Graur, *Consonnes gémignées*, p. 89), et qu'il s'agit peut-être là d'une tendance de la langue commune dont le germanique a pu également hériter.

D'autre part, à mesure que le procédé de la gémination expressive prenait de l'extension, beaucoup de désinences vocaliques disparaissaient, et ainsi s'augmentait dans des proportions considérables le nombre des monosyllabes (au moins à certains cas: nominatif et accusatif sing.); dans ces conditions, on comprend qu'un mot acquerrant la gémination soit passé de la déclinaison forte à la déclinaison faible, qui, sous sa forme récente, présentait à chaque cas une voyelle après la dernière consonne radicale et permettait à la gémination de prendre toute sa valeur (cf. ce qui est dit ci-dessus p. 109 à propos de *brókr/brackor*).

Dans ces conditions ne pourrait-on supposer que lorsqu'un mot à gémignée se présente, tantôt sous la forme d'un thème fort, tantôt sous celle d'un thème faible, celui-ci est le plus récent, et celui qui, à l'époque où le texte qui le présente a été écrit, avait le mieux conservé sa valeur expressive ? Ainsi l'on pourrait expliquer que, tandis que *vag. bucc*, mot germanique commun (vha. *boc*, visl. *bokkr*, *bukkr*), s'est spécialisé avec le sens relativement abstrait de "mâle de certaines espèces" et particulièrement des espèces sauvages, le mot récent *bucca* désigne le bouc, l'animal domestique et familier pour lequel une dénomination expressive est toujours indi-

quée; en visl. *bukkr*, *bokkr* a également un sens très général, tandis que la désignation familière du bouc est un substantif faible à gémignée, *kjappi*, et que *bokki* a pris le sens figuré de "gaillard" qu'a aussi parfois l'ang. *buck*.

Parmi les suffixes nominaux en usage dans les vieilles langues germaniques, il en est un qui présente pour nous un intérêt tout particulier, c'est vag. *-uc*, *-oc*. Ce suffixe existe dans les autres dialectes germaniques avec un vocalisme varié; avec *-u-*, il semble être propre à certains noms d'oiseaux: visl. *haukr* (de **habuk-*), vha. *habuh*, vsax. *habuk* dans des noms propres, "faucon"; vha. *kranuh* "grue" (en vag. également *hafoc* et *cranoc*, *cornoc*). Cette spécialisation semble être très ancienne puisqu'on trouve le même suffixe dans gr. *ῥορνξ*, *-υρος* "caille", *κόκκυς*, *-υρος* "coucou", *ἄπτερυγος* "qui ne vole pas encore". En vieil-ang., peut-être sous l'influence du celtique où les suffixes à vélaires sont fréquents (plusieurs substantifs en *-oc*, *-uc* sont des emprunts au celtique), ce suffixe a pris dans beaucoup de mots une valeur diminutive, et se trouve alors presque constamment accompagné de la gémination consonantique. Outre les deux hypocoristiques *Bralluc* et *Scoffoc* que cite M. Holt-hausen, *EW*, pp. 32 et 280 (cf. toutefois *Hanoc*, p. 149), les mots suivants présentent conjointement le suffixe *-uc*, (*-oc*) et la gémination: cinq noms de plantes ou assimilés, *cammoc* de sens inconnu, *cassoc* et *hassoc* "carex", *cot(t)uc* "mauve" et *gealloc* "noix de galle" (la valeur diminutive n'apparaît pas nettement, il s'agit plutôt d'objets sans valeur et dédaignés; cf. les diminutifs de dédain du russe, Boyer et Spéransky, *Manuel de la langue russe*, p. 256 et suiv.); on trouve toutefois sans gémignée *bleomoc* "brooklime (*veronica beccabunga*)"; avec le sens de "bribe, morceau", *lyttuc* et *bannuc*; *beallucas* "testicule" et *bulluc* "jeune taureau", diminutifs des mots qui ont donné ang. *ball* et *bull*; *ruddoc* "rouge-gorge", *burruc* "petit bateau", *buttuc* "bout, morceau de terrain".¹

¹) On attendrait une gémignée dans le mot *puduc* "verrue"; un mot comme *munuc* "moine" ne saurait entrer ici en ligne de compte, non plus que *mioluc*, *sioluc*, *weoloc* etc., où *-u-* (*-o-*) est une voyelle svarabhactique (cf. ang. *milk*, *silk*, *whelk*, etc.). Des mots comme *pearroc* "enclos", *matroc* "pic", *gafeloc* "javelot", *toroc* "chenille",

Les langues germaniques ne manquent pas de suffixes verbaux qui, de par leur sens, peuvent se retrouver dans des formes que caractérise, par ailleurs, la gémiation: il y a surtout les suffixes diminutifs en *l* et en *r*, fréquents dans tous les dialectes germaniques avec un sens itératif auquel s'ajoute fréquemment une nuance diminutive dans le cas de *l* (sur le rapport des notions itératives et diminutives, on peut après Gerland, *Intensiva*, p. 32, répéter la remarque de Grimm, qu'il est aisé de passer de l'une à l'autre "da die Wiederholung einer Handlung öfters eine Zerstückelung und Verkleinerung ihres Begriffes sei"; cf. également les verbes français en *-oter* où se rejoignent ces deux notions). Ces formations, extrêmement nombreuses dans les langues modernes (verbes en *-er*, *-le* de l'anglais, *-ern*, *-eln* de l'allemand, *-re*, *-ra*, *-le*, *-la* du scandinave), sont toutefois assez rarement attestées à date ancienne. Ce qui leur enlève ici un peu de leur intérêt est le fait que l'on peut toujours supposer que la liquide a été en contact avec la dernière consonne radicale, et que, dans ce cas, la gémiation peut fort bien être due à des causes purement phonétiques (pour le germ. occidental cf. ci-dessus p. 80 et suiv.; en suédois, la géminee de *glittra* en face d'isl. *glita* s'explique peut-être de la même façon); la géminee de vha. *kitzilon* me paraît d'origine expressive, cf. ci-dessus *ibid.*, mais celle de *zittaron*, avec *t* conservé au lieu du *-tz-* que laisserait attendre visl. *titra*, semble présupposer une forme **titrōn* où le *t* du groupe *-tr-* a échappé à la mutation tout comme dans *tretan*, vag. *tredan*.

Plus intéressant est le suffixe **-atjan* qui caractérise également les itératifs et se trouve bien représenté dans tous les dialectes, particulièrement à date ancienne. En scandinave, les progrès de la syncope ont abouti à la suppression de la gémiation là où elle devait exister primitivement (cf. visl. *skemta* "raccourcir le temps, amuser", de *skemmr* "plus court"); au contraire les autres dialectes anciens permettent fort bien de reconnaître la gémiation là où elle existe. Le got. ne nous offre que deux formes, toutes deux sans

avec et sans géminee, ne contiennent vraisemblablement pas le suffixe diminutif en question.

gémignée: *laubatjan* “luire” en parlant de l’éclair, et *swogatjan* “sourir” (*kaupatjan* “gifler” avec son prétérit en *-t-* doit être dérivé d’une racine **kaupat-*); c’est donc le germanique occidental qui nous fournit ici le meilleur champ d’observation. Le suffixe en question y apparaît généralement sous les formes *-ezzen* (*-izen*, *-azen*) en vha., *-ettan* (*-etan*) en vieil-ang.; la gémination, dans les verbes en **-atjan*, n’est peut-être pas aussi fréquente que dans le cas des substantifs à suffixes *-uc*, *-oc*: en vag., par ex., des verbes de ce type qui, ayant une voyelle radicale brève suivie d’une consonne unique, pourraient sans difficulté recevoir la gémination, plus de la moitié ne l’ont pas. On peut, toutefois, se demander si la présence d’une gémignée dans le suffixe n’a pas dû, au moins dans les cas où il n’existait pas de synonymes à gémignée sans suffixe, s’opposer à l’allourdissement phonétique supplémentaire qu’eût représenté la gémination de la voyelle radicale; la simplification fréquente de la gémignée du suffixe dans les cas de gémination radicale (vha. *irmuccazan*, vag. *gaffetung* etc.) témoigne en faveur de cette hypothèse; (cf. encore *scofettan* à côté d’ang. *scoff*). Quoiqu’il en soit, la fréquence de la gémination expressive dans ces mots reste encore fort remarquable et valait d’être signalée.

Comme le fait remarquer M. Wissmann, *Nomina postverb.*, p. 161, les verbes expressifs à occlusive gémignée du germanique appartiennent tous, à une exception près, aux différentes conjugaisons faibles. L’explication qui s’impose tout naturellement est que tous ces verbes sont des déverbatifs (ou des dénominatifs !), et c’est ce qu’ils sont certainement pour la plupart. Mais il reste un certain nombre de formations onomatopéiques dont le caractère primaire n’est guère contestable: vha. *klaphon* “retentir”, vfri. *kloppia* “klopfen”, vag. *cluccian* “glousser”,¹ etc., cf. Wissmann, *ibid.*, p. 193.

¹) Il serait, bien entendu, ridicule de supposer, pour ce dernier par ex., une racine indo-européenne à vocalisme *-eu-* dont le *-u-* de *cluccian* serait une “Schwundstufe”, puisque le *-u-* est évidemment un vocalisme primaire, celui de l’onomatopée *kluk* ou *gluk* qui imite le cri de la poule.

Or, si nous considérons maintenant les verbes à liquide ou à nasale gémignée, nous remarquons que, parmi eux, le nombre des verbes forts est très considérable. Sans doute, n'hésite-t-on pas en général à expliquer la gémination de ces mots au moyen d'assimilations diverses; on fait naturellement grand usage de l'affixe *n* du présent, la gémination ayant été étendue aux autres temps par analogie. Ce qui semble justifier cette manière de voir, est l'occurrence, à côté de verbes primaires forts à gémignée, de déverbatifs à consonne simple; ainsi à côté du verbe fort *vag. blimman*, *vha. (b)limman*, on a *visl. blamma* "résonner sourdement", mais également *vha. et vsax. blamon* (Wissmann, p. 19); il est vrai qu'on n'a qu'un seul exemple du mot *vha.*, et en *vsax.*, une fois *blamon* et une fois *blammon*; à côté de *vha. hellan* "résonner", *vfri. halia*, *vha. et vsax. balon* (Wissmann, p. 40), etc.

Page 21, M. Wissmann explique comment il comprend cette alternance: "Dieses Nebeneinander von einfacher und Doppelkonsonanz erklärt man am besten dadurch, dass in einem Falle die Doppelkonsonanz vom starken Verb (en note: Wo sie aus *n*- oder *v*- Erweiterung entstanden war) her übertragen wurde, das andre Mal nicht". Même explication p. 110 à propos de *visl. hjala* rattaché également à *hellan*, et de *visl. skjala* rattaché au verbe fort *skjalla* et au *vag. scellan*. M. Wissmann ne parle pas de *vag. ceorian* "murmur, grumble" que l'on rattache au verbe fort *ceorran* "craquer" (cf. Holthausen, *ibid.*, p. 46 et suiv.); sans doute, expliquerait-il le *-rr-* du second verbe à partir de *-rz-*, en supposant un suffixe primitif *-s-* d'extension limitée.

Par ailleurs, M. Wissmann reconnaît, p. 19, n. 3, que dans le cas de *blamma/blimman* on a affaire à un "Schallwort"; cf. également le mot *bullā*, p. 54 et suiv., où le vocalisme "hängt an dem lautnachahmenden Charakter des Wortes" (Une explication analogue ne pourrait-elle valoir pour *vha. wullon, willon* "nauseare" que l'auteur, p. 69, range à contre-cœur dans la classe des verbes en *-jōn* ?); pourquoi dans ce cas ne pas même envisager que la gémignée du verbe fort puisse être due à l'expressivité ? M. Loewe, *Germanisch*, p. 94, n'hésite pas à admettre cette explication dans le

cas de vha. *kerran* “knarren”, visl. *gjalla* “crier”, vag. *giellan*, vha. *gellan*. Il est certain que l’existence, en regard des formes fortes à géminée constante, de quelques formes faibles à consonne simple, semble s’opposer à cette interprétation des faits; mais d’autre part, lorsque l’on considère, chez Braune, *Althochdeutsch*, par ex., la liste des verbes forts à liquide simple d’une part, § 340, rem. 1, d’autre part les verbes forts à liquide géminée, § 337, rem 1, on peut s’étonner de trouver dans le premier cas une majorité nette de verbes qui n’ont rien de particulièrement expressif, dans le second cas les quatre Schallverben *bellan* “bellen, brüllen”, *gellan* “tönen”, *scellan* “schallen” et *kerran* “knarren”, les mots *scerran* “gratter” (cf. la géminée du synonyme *chraddon*), *werran* “embrouiller”, *wellan* “wälzen”, *quellan* “jaillir”, *swellan* “enfler, gonfler”, tous sens pour lesquels une forme expressive ne serait pas pour nous étonner; doit-on considérer que nous avons là un effet du hasard ? On ne voit pas, en tous cas, ce que les groupes *-ln-* ou *-rs-* peuvent avoir d’expressif qui justifierait leur présence dans les mots de ce type.

Il va sans dire que nous sommes ici entièrement réduits à des conjectures, et que, pour aucun de ces verbes, nous ne pouvons écarter définitivement l’hypothèse de l’assimilation d’un *n* ou d’un *z* qui, pour beaucoup d’entre eux, est au moins plausible (par ex. *werran*, de **werzan*, de la racine du comp. got. *wairsiza*; mais la spécialisation sémantique de ce verbe ne peut-elle être dûe à sa forme phonétique, sentie secondairement comme expressive ?). Je crois toutefois que M. Loewe a raison d’expliquer par l’expressivité le *-ll-* de *gellan-giellan-gjalla*, forme à vocalisme bref et consonantisme long, de la racine que l’on retrouve dans visl. *gala* “crier, chanter”, prêt. *gól*, avec un vocalisme long et un consonantisme bref (*a*, de *ǣ* réduction de *ō*, ou de *o* ? cf. Falk-Torp, p. 313 sous *gjalde* et p. 206 sous *fare*), et j’y ajouterai vag. *gierran* “chatter, creak” que l’on rapproche de lat. *hīrrīre* et de la forme à redoublement skrt. *gharghara-* (Holthausen, *ibid.*, p. 129). Il semble en outre que, si même la gémination de la plupart de ces verbes est d’origine régulière, elle ait pu, au cours des temps, acquérir une valeur expressive (imitative ou intensive) dont semblent témoigner

certaines de leurs spécialisations sémantiques: visl. *gala* se dit du cri du coq, *gjalla* de celui de l'aigle; *skjala* "bavarder" (peut-être, malgré Wissmann, p. 110, un dénominatif de *skjal* "bavardage"), *skjalla* "claquer, retentir"; *hjala* (dénomatif de *hjal* ?) est à peu près synonyme de *skjala*, vfri. *halia*, vha. et vsax. *halon* "appeler, faire venir", vha. *bellan* "ertönen, hallen"; vag. *ceorian*, "murren, klagen", *ceorran* "knarren, krachen"; vsax. et vha. *blamon* "crepitare" (Wissmann, p. 40), visl. *blamma* (sans doute dénomatif de *blamm* que M. Wissmann ne cite pas) "to give a dull heavy sound", vag. *blimman* "resound, clang, roar", vha. (*h*)*limman* "knirschen, knurren, brummen", etc.

Dès lors, il importe peu de savoir si tous les "Schallverben" à liquide ou nasale géminée doivent leur consonantisme à l'expressivité, ou si la géminée de ces mots, d'origine régulière, n'a été sentie que secondairement comme expressive, par analogie avec des verbes comme *giellan* et *gierran*. L'essentiel est qu'il est établi qu'un certain nombre de verbes forts connaissent la gémination expressive¹, et que cette gémination doit s'être produite plus tôt pour les liquides et les nasales que pour les occlusives; sinon, on ne verrait pas pourquoi tous les verbes à occlusive géminée sont faibles, qu'il s'agisse de déverbatifs ou de créations onomatopéiques primaires, tandis que parmi les verbes à liquide et à nasale, ce sont précisément les verbes forts qui montrent la gémination avec le plus de régularité.

Nous avons admis ci-dessus p. 62, que les progrès de la gémination expressive sont en grande partie conditionnés par ceux de la gémination normale, parce qu'un trait phonétique expressif ne peut prendre une valeur phonologique, et par conséquent se fixer, que lorsqu'on ne peut plus le reconnaître comme nettement aberrant;

¹) Il n'est pas question ici de la forme vha. *backan* que l'on trouve à côté de *bachan* (vag. *bacan*, visl. *baka* verbe faible) et qui est une innovation propre aux dialectes allemands (cf. également vsax. *bakkan*, holl. *bakken* à côté de *bakeren* "chauffer"); la gémination, sans doute expressive, a dû apparaître à date relativement récente, probablement par suite d'un emploi sémantique particulier (peut-être figuré) que ce mot devait avoir à côté du sens ordinaire de "cuire au four" (cf. les sens variés de l'all. *backen*); il ne me semble pas, en effet, que ce sens puisse entraîner aucune nuance affective qui justifierait une gémination expressive.

or, les liquides et les nasales géminées ont pu apparaître en germanique plusieurs siècles avant les occlusives, (cf. ci-dessus p. 63 et suiv.) et il n'est pas impossible que, pendant longtemps, à une époque où la conjugaison forte était encore largement productive, seules liquides et nasales géminées aient été susceptibles de se fixer. Au moment où la fixation a pu se produire dans le cas des occlusives, une vaste classe de déverbatifs en *-ōn* avait déjà eu le temps de se développer. Comme le fait remarquer M. Wissmann, p. 26 et suiv., la plupart des déverbatifs en *-ōn* comportent nettement une nuance itérative. Or, "die Vorstellung der Wiederholung eines Vorgangs verbindet sich oft im Hinblick auf die Gesamtwirkung ohne weiteres mit der der Stärke" (Brugmann, *Grdr.* 2, II, 3, 1. 76), "was wiederholt wird, verstärkt sich leicht" (Gerland, *Intensiva*, p. 36), et, comme le dit Wissmann, p. 172, il existe entre les intensifs et les itératifs une "allgemeine Verwandtschaft"; il n'est donc pas étonnant que la conjugaison faible en *-ōn* ait paru particulièrement indiquée pour les nouvelles formations à occlusive géminée, si même on ne doit pas, au moins au début, supposer des cas de gémination chez des déverbatifs déjà existants, par ex. de **tiuhan*, (vha. *ziohan*), un itératif **tugōn* (vha. *zogon* "ziehen, zerren"), d'où les formes plus intenses **tuggōn*, **tukkōn* (vha. *zuckon*, *zockon*; mag. *toggen*, *tukken*). Néanmoins, il n'est pas vraisemblable que la fixation de la gémination des occlusives ait dû attendre pour se produire l'apparition des occlusives géminées normales; comme nous l'avons vu au chap. 4, celles-ci ne sont pas germaniques communes, tandis que l'est certainement l'apparition des premières occlusives géminées expressives (cf. ci-dessus p. 113 et la liste de M. Wissmann, p. 173 et suiv., où il faut toutefois remarquer combien sont fréquentes les différences de sens entre les verbes nordiques cités et leurs correspondants occidentaux, ce qui rend vraisemblable que, dans beaucoup de cas, les créations intensives sont apparues indépendamment dans chaque groupe de dialectes). Il faut supposer que la gémination expressive des occlusives est apparue par l'intermédiaire des mots enfantins, où, à côté de *anima*, on a dû bien vite avoir *atta*. De là, la géminée a pu s'étendre aux

onomatopées qui sont elles-mêmes à la source de bien des "Schall-verben".

Gerland, *Intensiva*, p. 18, écrit: "Ein anderes wichtiges Gesetz für den Schlusskonsonanten der Intensivbildung ist dieses, dass derselbe nie eine Liquida sein kann; daher denn Wurzeln, welche mit *l m n r s* schliessen, kein Intensivum bilden können". Plus loin, p. 95, il parle de la répulsion pour la gémiation des "liquides" comme d'une "Nationaleigenschaft der *deutschen* Intensiva". Cela veut seulement dire que Gerland ne trouve pas dans le cas de verbes à liquide, à nasale et en *s*, les formations faibles à géminée répondant à un verbe fort à consonne simple. Or, d'une part, il semble difficile de séparer des mots comme *vag. cnossian*, *ang. to toss*, *norv. dial. tossa* "répandre", rapproché de *tosa* "effiloche", *dan. dial. tusse* "secouer", des intensifs à consonantisme occlusif; sans doute ne trouve-t-on pas ici de verbes forts correspondants qui ne présentent pas la nuance intensive de la forme faible, mais cela n'est pas rare dans le cas des verbes à occlusive géminée. D'autre part, si les verbes forts à liquide ou à nasale sont susceptibles de recevoir la gémiation expressive, on comprend qu'il n'y ait plus de place pour des intensifs faibles consonantiquement distincts; dans ce cas, s'il y a, entre une forme forte et une forme faible en *-ōn*, une différence de sens, c'est, comme nous l'avons vu, la forme forte qui est intensive, tandis que la forme faible offre plutôt la nuance itérative qui caractérise fréquemment les déverbatifs en *-ōn*.

A ce sujet, il faut noter parmi les verbes forts à vocalisme **ei* et **eu* (1^{ère} et 2^e classes), l'absence de racines terminées par une liquide ou un *m*; c'est là, sans doute, une conséquence du fait indo-européen qu'un même élément morphologique ne présente jamais après voyelle deux sonantes consécutives (cf. Meillet, *Introduction*, p. 136 et suiv.); aussi, dans les quelques verbes de cette classe qui présentent un *n* avant les désinences, a-t-on probablement affaire à un suffixe primitif de présent. Or, on sait que c'est des verbes de ces deux premières classes que sont surtout dérivés les intensifs à occlusive. Ne doit-on pas tenir compte de ce fait pour expliquer ce

que Gerland appelle la répulsion des intensifs allemands pour la gémination des liquides ?

En résumé, tout en affirmant l'existence de formations verbales expressives à liquide et à nasale géminées, dans l'impossibilité où nous nous trouvons, dans la plupart des cas, d'écarter complètement toute autre explication de la gémination, il vaudra mieux ci-dessous n'invoquer qu'avec discrétion le témoignage des verbes à liquide et à nasale à l'appui de la théorie de la gémination expressive et bâtir surtout sur le terrain solide des verbes à occlusive géminée.

Les mots germaniques à gémignée expressive

Il ne peut pas être question de donner, dans ce chapitre une liste complète des mots à gémignée de tous les dialectes germaniques anciens et modernes, dont la gémignée semble devoir s'expliquer à l'aide de l'expressivité. Tout d'abord, une telle énumération dépasserait de beaucoup les cadres de la présente étude; il nous faudrait passer en revue une partie si considérable du vocabulaire germanique que ce travail arriverait à prendre l'aspect et les dimensions d'un dictionnaire étymologique, ce dont il ne peut être question. Force nous est donc de nous imposer les limites qui paraîtront ne rien devoir enlever de sa force à la démonstration de la thèse que l'on défend ici. Cette limitation se fera naturellement dans le sens que nous indiquions ci-dessus p. 131: seuls entreront en ligne de compte les mots dont on est certain qu'à la date où ils sont attestés, ils se prononçaient effectivement avec une gémignée, c'est-à-dire que nous n'accordons notre confiance qu'aux matériaux que nous fournissent les stades les plus anciens des différentes langues.

Même à l'intérieur de ces limites, je ne prétends pas être exhaustif: d'une part, il serait dangereux de tirer argument de mots mal attestés, de sens peu clair, de lecture parfois difficile, et pour lesquels on pourra toujours supposer une erreur de copie; les mots de ce genre ne prouvent rien, ni dans un sens, ni dans l'autre. D'autre part, outre qu'il n'existe souvent aucun critère qui permette de reconnaître si l'on a affaire à une gémignée régulière ou une gémignée expressive, il est fréquent que la graphie néglige de noter des nuances ou d'exprimer des différences phonétiques qui

souvent nous fixeraient sur la nature, ou même l'existence de la gémination dans un mot donné.

Nous sommes sur ce point particulièrement défavorisé en ce qui concerne le vieux-haut-allemand: il se rencontre en effet, dans les langues vestiques, des cas où la gémination semble être expressive, mais où cependant nous ne pouvons tout à fait exclure la possibilité d'une gémination devant *-j-*; ces cas sont particulièrement fréquents en vieux-haut-allemand, parce que, dès le IX^e siècle, la palatalisation cesse d'être marquée dans l'orthographe, et ce n'est que bien plus tard qu'apparaît, pour toutes les voyelles, la notation de l'Umlaut, si bien que non seulement **i*+cons. gém. se confond avec **i*+consonne+*j*, comme en vieil-ang. p. ex., mais aussi **u*+cons. gém., avec **u*+consonne+*j*. Par ailleurs, l'orthographe *-ch-*, fréquente dès le IX^e siècle avec les deux valeurs de *-hh-* (germ. *-k-*) et de *-cch-* (germ. *-kk-*) nous place fréquemment dans l'impossibilité de répondre à la question gémination ou non-gémination; de même la graphie *-zz-* exprime aussi bien le produit de germ. *-t-* que celui de germ. *-tt-*, si bien qu'on ne peut savoir si le mot attesté, au nom. pl., sous la forme *chlozza*, Graff, IV 567, est l'ancêtre du mot *Klotz* ou celui du mot *Kloss* de l'allemand moderne.

En nordique, on est parfois bien en peine pour décider si une occlusive sourde géminée est d'origine expressive, ou provient d'un groupe nasale+occlusive: c'est, entre autres, le cas de visl. et suéd. *hitta*, dan. *hitte* dont l'étymologie est contestée (cf. par ex. Falk-Torp, p. 407 sous *hitte*).

Le résultat de tout ceci, est que l'on est contraint, soit d'écarter beaucoup de mots qui pourraient être intéressants, soit de choisir un peu arbitrairement parmi ces mots, ceux qui probablement doivent entrer dans le cadre de ce travail. C'est à la seconde solution que je me rallie, bien que le choix qu'elle comporte soit toujours délicat et sujet à contestation: isolés, des éléments un peu douteux seraient sans valeur; mais s'ils viennent après un certain nombre d'exemples sûrs, ils peuvent contribuer à convaincre que la fréquence de la gémination dans les mots d'une classe sémantique donnée ne peut être un effet du hasard.

Parmi les éléments pour lesquels une origine régulière de la gémination ne peut complètement être écartée, il faut ranger les mots à *l*, *r*, *n* et *m* géminés: on a vu ci-dessus p. 142 et suiv., combien il est difficile de se prononcer sur l'origine de ces géminées dans les verbes forts. Or, les mêmes difficultés subsistent dans le cas de mots appartenant à d'autres catégories grammaticales. Toutefois, certaines circonstances, comme des graphies qui hésitent entre la géminée et la simple, peuvent suggérer plutôt une explication par l'expressivité, que le recours à un suffixe d'emploi facultatif, dont le premier élément se serait assimilé au dernier phonème de la racine, pour aboutir à une géminée. Il y a, par ailleurs, des catégories sémantiques comme les mots enfantins, où l'explication par l'expressivité est la seule plausible. Cependant, même dans ces derniers cas, il ne nous faudra utiliser qu'avec circonspection les mots à liquide ou nasale géminée.

En ce qui concerne les occlusives, la question se pose de tout autre façon: ce qu'il importe de déterminer en ce cas, c'est si l'expressivité suffit à justifier toutes les géminations qu'on n'avait pu expliquer autrefois qu'à l'aide de procédés qui nous sont apparus inadmissibles. Pour cela, il nous faut chercher maintenant à grouper tous les matériaux que nous avons réunis, en un certain nombre de classes sémantiques distinctes, à chacune desquelles l'extension de la gémination expressive semble pouvoir se justifier aisément. Si, une fois ce classement fait, il nous reste un nombre appréciable de mots à occlusive géminée qu'il ne nous a été possible de faire entrer dans aucune des catégories prévues, il sera temps de chercher alors si s'impose, dans tous ces cas, le recours à d'autres principes généraux d'explication. Anticipant sur nos conclusions, je crois pouvoir affirmer que le résidu de mots inclassables n'est pas assez considérable pour justifier ce recours: quelle que soit la façon dont on croie devoir expliquer la géminée du mot got. *skatts*, par ex., il ne semble pas qu'elle doive être rapprochée de celle d'autres mots pour former une classe de géminées d'origine particulière.¹

¹) Il est d'ailleurs à noter que, vu l'incertitude qui règne quant à l'origine de ce mot, les partisans de l'assimilation de l'*n* eux-mêmes, ont beaucoup hésité à expliquer sa géminée au moyen d'un suffixe à nasale; cf. Falk-Torp, sous *Skat*, Hellquist, *SEO*, sous *skatt*, Feist, *EW*, sous *skatts*.

La question de l'utilisation dans ce travail des mots d'emprunt à gémignée ne peut être résolue en conservant ou en écartant en bloc tous les exemples qui se présentent. Il ne s'agit guère, en fait, que d'emprunts assez récents, faits de préférence aux langues classiques, surtout au latin, et, dans le cas du vieil-anglais, de quelques mots venus des parlers brittoniques. Il peut se faire que l'on ne connaisse pas la forme exacte du mot au moment de l'emprunt, soit que nous ne sachions rien de précis sur le dialecte auquel l'emprunt a été fait — ce qui est le cas des emprunts faits par le vieil-anglais au brittonique —, soit que nous ignorions la forme exacte du mot emprunté, les textes en langue classique donnant constamment une forme sans gémignée, alors que la prononciation courante géminait peut-être la consonne. Dans beaucoup de cas, on ignore s'il y a véritablement eu emprunt, et si le mot n'est pas d'origine germanique (cf. également les mots voyageurs comme *chat* et *rat*). Il est possible, dans tous les cas où il y a nuance expressive, que la gémination soit le fait du germanique, mais nous n'avons aucun moyen d'arriver à une certitude; dans le doute, il semblerait donc que nous devions nous abstenir de tenir compte de ces mots. Mais, comme sur le nombre, il y a certainement des cas de gémination qui sont germaniques, il est sans doute préférable de montrer ici la même tolérance que dans le cas des gémignées indigènes d'origine douteuse. Lors même que la gémignée est attestée dans la langue d'origine, il y a des cas où elle a dû, sans aucun doute, être conçue par les Germains comme expressive, du fait du sens et de l'emploi du mot où elle apparaissait; aussi a-t-il paru que, même dans ce cas, il y avait des mots qu'on ne pouvait passer sous silence. Certains donc de ces emprunts seront cités ci-dessous, suivis toutefois d'une mention qui les fera reconnaître.

Il est évident que le classement que nous allons tenter ci-dessous ne peut se faire que sur des bases sémantiques; c'est en effet la valeur sémantique, au sens le plus large du terme, d'un mot donné, qui a pu déterminer dans ce mot l'apparition de la gémination expressive. Reste à savoir si nous devons essayer de suggérer par la

façon même dont nous allons ordonner nos matériaux, le processus par lequel la gémiation est apparue dans tel mot ou telle classe de mots. En d'autres termes, notre classement doit-il être génétique, ou purement synchronique, chaque terme étant ordonné en fonction du sens qu'il semble avoir dans les textes ?

Il semble hors de doute que la seconde méthode est plus sûre, puisque c'est par elle que nous nous écartons le moins possible des faits vérifiables. Aussi est-ce celle que nous adopterons en dernière analyse. Toutefois, il n'est pas inutile, avant de commencer, d'essayer de déterminer autant que possible, pour quelles raisons la gémiation est apparue dans telle ou telle partie du vocabulaire germanique.

Il faut d'abord résumer ici les conclusions auxquelles nous sommes arrivés ci-dessus quant à l'origine de la gémiation expressive. Nous avons envisagé successivement ce phénomène :

1^o comme d'origine dynamique, l'intensité de la représentation aboutissant à un renforcement de la forme phonétique. Ceci a été illustré à l'aide de l'accent d'insistance du français.

2^o comme pouvant résulter de syncope se produisant dans des mots à redoublement; la géminée aurait été chargée du rôle expressif, autrefois assumé par le redoublement.

3^o comme une imitation vocale (dont la nature psychologique nous importe peu) soit d'un son, soit d'une action ou d'une notion, qui est perçu par l'esprit comme se répétant. Cette imitation peut exceptionnellement être directe (lorsque les adultes reproduisent les géménées du babil enfantin), mais elle est généralement symbolique, l'impression de dualité que donne la géminée (cf. ci-dessus p. 13) étant mise à profit pour évoquer la répétition.

La syncope étant en germanique un phénomène relativement récent (le gotique ne semble pas la connaître), son rôle a été, en l'occurrence, certainement très limité; c'est peut-être à elle que l'on doit les géménées de visl. *edda* et *uggr*; mais cela, même prouvé, ne serait pas suffisant pour nous permettre d'établir une classe spéciale d'anciens mots à redoublement, devenus mots à géminée par suite d'une syncope, puisqu'on pourrait toujours nier (voir ci-

dessous p. 178 l'étymologie de *edda* par M. Neckel, et cf. celle de *uggr*, *FT*, p. 16 sous *agg*) que la forme à redoublement ait eu un caractère expressif, ou même qu'elle ait été véritablement une forme à redoublement; ainsi, ces mots seraient à ranger parmi ceux dont la gémisée, d'origine normale, a été sentie après coup comme expressive.

Restent donc, pour expliquer la gémisation expressive du germanique, les deux principes que, pour être brefs, nous appellerons intensité et itération. Nous avons déjà marqué ci-dessus p. 39 et suiv., à propos du redoublement, combien il est difficile de faire la part exacte de chacun d'eux lorsqu'il s'agit de classer les éléments expressifs d'une langue. Il va sans dire que la difficulté est encore accrue lorsqu'on se livre à une synthèse génétique nuancée comme celle que tente M. Wissmann, *Nomina postverbalia*, p. 192 et suiv., et qui porte sur les verbes germaniques en *-ōn* à occlusive sourde gémisée. Comme ceux-ci forment la majeure partie des verbes à gémisée expressive, nous pourrions, si nous les retenons, étendre les conclusions de M. Wissmann aux autres verbes à gémisée. Un examen du contenu de ces pages paraît donc indiqué.

M. Wissmann place en tête les onomatopées (*Schallnachahmungen*) où la forme tout entière du mot a une valeur expressive; viennent ensuite les imitations de mouvements (*Bewegungsnachahmungen*) qu'il est souvent difficile de distinguer des premières, puis les intensifs, où la valeur expressive est réservée à la dernière consonne de la racine, enfin les itératifs, qui ne semblent pas à M. Wissmann pouvoir, de par leur sens, justifier la gémisée dont ils sont affublés; on aurait, dans ce cas, affaire à des intensifs dégénérés.

Une fois faites les réserves que doit inspirer ce traitement infligé aux itératifs, il faut reconnaître que le classement de M. Wissmann est le meilleur qu'on pouvait faire sur ces bases. Et cependant, en dépit des nuances qu'il indique et qui permettent de passer presque insensiblement d'une classe à une autre, il n'évite pas un certain arbitraire; la racine de l'ang. *lick* paraît presque aussi apte à dépeindre l'acte de lécher et le bruit qui en peut résulter, que celle du suéd. *spotta*, à dépeindre l'acte de cracher; l'auteur entre-

voit la chose (cf. p. 193, note 2), mais place néanmoins les deux verbes aux deux extrêmes de sa liste. Il a également, p. 192, prévu l'objection qu'on peut lui faire, de procéder en la matière de façon trop subjective; en effet, s'il est délicat d'invoquer son sentiment linguistique, lorsqu'il s'agit de sa propre langue, il devient extrêmement dangereux de ce faire, lorsqu'on traite de langues anciennes que nous ne connaissons que par un nombre assez restreint de textes. Parmi les verbes pour lesquels la balance est égale entre l'intensité et l'itération, M. Wissmann nous donne **krattōn*; pour prononcer son jugement, il part certainement de l'allemand *kratzen* qui veut dire plutôt égratigner que gratter; un français qui partirait de *gratter*, qui lui aussi appartient à la racine de **krattōn*, pourrait, en suivant la même méthode, réduire presque à zéro la part de l'intensité. Si maintenant, comme on doit le faire, on se reporte aux stades linguistiques les plus anciens, on trouve que vha. *chraz-zon* "abradere, lacerare, vellere, caraxare" paraît être beaucoup plus intensif qu'itératif, mais est-il toujours possible de juger à coup sûr ? D'ailleurs, nous sommes dans l'impossibilité de rien savoir de précis sur le sens du mot à l'époque où s'est produite la gémiation.

Ce qui vient d'être dit de **krattōn*, vaut également pour bien d'autres verbes des listes de M. Wissmann. De même, la distinction entre les onomatopées, au sens large du mot, et les intensifs, semble en pratique bien difficile, si même on doit supposer avec l'auteur que ces deux genres de formes soient différentes en leur principe.

On voit, par cet exposé, à quelles difficultés se heurte un classement génétique des verbes à géminée, et ceci, parce que, en dépit de la diversité vraisemblable de ses origines, le procédé de la gémiation est un: il y a fort peu d'intensifs et d'itératifs purs; rares en tous cas sont les verbes pour lesquels nous puissions déterminer, avec certitude, si leur géminée est d'origine intensive ou itérative.

M. Loewe, *Germanisch*, p. 96, s'exprime de façon très prudente sur ce point: d'une part, les itératifs seraient parfois (bisweilen) caractérisés par l'absence de la Verschärfung; d'autre part, les intensifs semblent, à l'origine (ursprünglich), toujours caractérisés par la

Verschärfung. Nous ne pourrions cependant apporter notre adhésion à cette théorie qu'après avoir rappelé qu'intensité et itération sont loin de s'exclure mutuellement, que, par ex., fri. orient. *rubben* "kratzen, schaben, reiben, reissen, Fische abschuppen" que cite M. Loewe, pourrait aussi bien être considéré comme un intensif que comme un itératif, que vag. *boddettan* ne saurait guère devoir son *d* géminé au synonyme *þyddan*, et qu'il faut se résoudre à y voir un intensif sans Verschärfung.

Nous dirons peut-être que, quelle qu'ait pu être l'origine de la gémination dans chaque verbe, la géminée, à l'époque où les mots sont attestés, a essentiellement une valeur expressive sans distinction entre itération et intensité. Comme d'autre part, le procédé de la gémination est alors toujours vivace, il doit y avoir des verbes dont la géminée, dès l'origine, n'a été ni itérative, ni intensive, mais expressive. On peut, certes, avec M. Wissmann, considérer que les premiers verbes germaniques ont été, ou des formations onomatopéiques, ou des intensifs (même si l'on préfère faire dériver un itératif comme vag. *liccian*, des premiers plutôt que des seconds). Mais on peut aussi supposer que l'apparition, ou plutôt la fixation de la gémination dans les intensifs, s'est faite sous l'influence de la gémination des verbes onomatopéiques, dans quel cas la gémination expressive aurait formé un tout indissociable dès l'origine.

Il est encore une autre considération qui peut tendre à renforcer notre conviction que la gémination expressive des verbes a été très tôt un procédé unique: elle n'est apparue, ni chez tous les itératifs, ni même dans le cas de toutes les actions susceptibles de se présenter sous une forme intense, mais là seulement où l'idée s'accompagnait d'une certaine atmosphère affective. Pas plus dans le cas des verbes que dans celui des adjectifs, la gémination n'a atteint à la dignité de procédé morphologique. Il n'y a pas en germanique une classe bien distincte d'intensifs en *-ōn* à occlusive sourde géminée, comme l'exposé de M. Wissmann pourrait le faire croire, mais un certain nombre de verbes de la troisième conjugaison faible qui ont reçu la gémination au même titre que bien d'autres verbes apparte-

nant aux conjugaisons en *-ēn* et en *-jan*; il se trouve seulement que, dans le cas de beaucoup de ces derniers, la gémignée, en vestique, n'est plus identifiable à coup sûr comme expressive, et que, de ce fait, dans le traitement que nous pouvons donner de la question, la conjugaison faible en *-ōn* passe sans conteste au premier plan.

En ce qui concerne les verbes, nous admettrons donc que les deux principes itératif et intensif sont conjointement responsables de la gémignée, mais nous nous abstenons de toute recherche tendant à déterminer plus précisément la part qui revient à chacun d'eux. La *Verschärfung* ne saurait en aucune façon être considérée sur ce point comme un critère sûr.

La plupart des verbes germaniques à gémignées se laissent facilement rattacher à un nombre relativement restreint de classes sémantiques précises (cf. ci-dessous p. 168 et suiv.):

Une première classe comprendra les verbes qui expriment un mouvement, le plus souvent rapide et brusque, réitéré ou non. On distinguera parmi ces verbes ceux qui veulent dire frapper, pousser, presser, piquer, saisir vivement, déchirer, briser, couper, barbouiller, flatter de la main, ceux qui indiquent certaines façon de marcher et de sauter, les verbes signifiant plonger, s'incliner, dodeliner, se balancer, ceux qui veulent dire palpiter, étinceler, bouillonner, et, finalement, ceux qui désignent des actions réflexes.

Une deuxième classe groupera les verbes qui expriment divers aspects de la parole, les cris d'animaux et, finalement les différents bruits quelle qu'en soit la cause (il n'est pas possible, en pratique de distinguer toujours nettement entre ces deux subdivisions, non plus d'ailleurs qu'entre les cris des hommes et ceux des animaux).

Dans une troisième classe, on trouvera les verbes signifiant se moquer, tromper et flatter.

Une quatrième et dernière classe comprendra un nombre assez restreint de verbes qui expriment des états d'âme.

La plupart des adjectifs et des adverbes germaniques à gém-

nées semblent devoir être considérés comme des formations intensives. On peut faire remarquer à ce sujet qu'en français ce sont les adjectifs qui reçoivent le plus fréquemment l'accent d'insistance. On doit concevoir que certains adjectifs ont géméné la consonne finale de la racine pour signifier que la qualité qu'ils expriment existe à un très haut degré, ou, s'il ne peut être question de degré de signification, parce que l'adjectif en lui-même exprime le plus haut degré d'une qualité (ex. *tout, excellent, parfait*), pour insister sur l'importance particulière que revêt la qualité en question à un moment donné.

En fait, on n'a pas abouti en germanique à un procédé morphologique de formation du superlatif absolu; ce n'est qu'un nombre relativement restreint d'adjectifs qui a reçu la géméné, le plus souvent comme caractéristique constante, ou, lorsqu'il y a dans le cas du même mot des formes à simple et d'autres à géméné, sans différence très nette dans le degré de signification des unes et des autres (il n'est pas question ici du cas de visl. *vitugr* "intelligent", *vittugr* "versé dans la magie", cf. ci-dessous p. 180, où nous avons sémantiquement affaire à deux adjectifs différents). Il n'est pas facile de dire dans tous les cas, ce qui a pu déterminer la géméné chez tel ou tel adjectif; sans doute en existe-t-il dont le sens prédispose à l'adoption d'un procédé expressif; il s'agit d'adjectifs que l'on pourrait qualifier de naturellement intenses, et pour lesquels la géméné est un bon moyen de retrouver un peu de la vigueur que leur fait perdre une usure sémantique inévitable; mais il en est d'autres chez lesquels la géméné n'a guère pu apparaître que dans des contextes spéciaux, ou des emplois où le mot était particulièrement chargé d'affectivité. La nature sémantique des adjectifs étant, en général, beaucoup moins définie que celle des verbes ou des substantifs, il est souvent difficile de déterminer quels ont pu être ces emplois; en conséquence, il ne nous est guère possible de déterminer ici un certain nombre de classes sémantiques aux limites précises. L'ordre dans lequel il sera procédé à l'énumération des adjectifs à géméné ne sera, toutefois, pas complètement arbitraire.

Il faut signaler enfin que l'on ne saurait dissocier complètement la gémiation des adjectifs de celle des substantifs: la gémée du visl. *krellr* "hardiesse", familièrement "cran", est probablement due aux mêmes causes que celle de l'adjectif vag. *hweall* "hardi"; par ailleurs, un adjectif comme visl. *gruggótr* "boueux, trouble" peut être rapproché avec intérêt des substantifs vag. *pudd* "fossé" ou visl. *pollr* "mare".

Un classement génétique des substantifs germaniques à gémée est encore plus difficile qu'un classement analogue des verbes. M. Wissmann, *ibid.*, p. 162 et suiv., a tenté d'en donner les bases: ce qui lui paraît unir tous ces substantifs est une atmosphère affective particulière (Gefühlsbetontheit). Il part des mots enfantins (Lallworte), d'où il passe sans difficulté aux hypocoristiques (Kurznamen). Toutefois, les hypocoristiques lui semblent devoir, au moins dans certains cas, leur gémée à l'énergie déployée dans l'appel, d'où l'existence dans certains de ces mots de la Verschärfung. Il n'explique pas autrement la gémiation dans les noms d'animaux. De même, il ne rapproche pas de la gémiation des hypocoristiques, celle des surnoms; ces derniers mots lui semblent surtout apparentés aux adjectifs péjoratifs et aux noms de choses sans valeur ou méprisées (Bezeichnungen von wertlosen oder geringgeschätzten Dingen); la gémiation dans ces mots lui semble être apparue dans l'appel (Rufen) ou, plus exactement, dans l'injure (Schimpfen), encore que, dans beaucoup de cas, il admette que la gémiation est l'expression immédiate du mépris (Gering-schätzung). Quant aux onomatopées, il se refuse, à la suite de Wundt, à considérer qu'on puisse avoir affaire à de véritables imitations, et que la gémée vise précisément à mieux reproduire le bruit primaire; il faudrait considérer la gémiation des onomatopées comme purement affective.

On peut faire bien des objections au classement que propose M. Wissmann. Tout d'abord, certaines catégories de mots à gémée y sont mal représentées: les parties du corps qui sont loin d'être tous des mots enfantins; les vêtements et les désignations d'objets

domestiques qui ne sauraient tous entrer dans la catégorie des objets méprisés. Or, l'affectivité ne saurait intervenir ici que dans certains cas très particuliers. Le reproche le plus sérieux qu'on pourrait, me semble-t-il, adresser à M. Wissmann, c'est d'avoir vu uniformément dans la gémiation des mots enfantins une expression de la tendresse (*Zärtlichkeit*) alors que la gémiation dans ces mots (quelle qu'ait pu être son origine véritable, onomatopéique ou affective) acquiert bien vite la valeur d'un simple procédé: lorsque *Fridén* devient *Fridde*, il n'est besoin d'invoquer ni tendresse, ni énergie déployée dans l'appel; il y a simplement un trait du parler familial et bien des mots que l'on désigne comme des *Kosenamen* ou des *Koseworte* ont dû, dès l'origine, ne comporter aucune nuance de tendresse.

Quant aux gémées d'origine intensive qu'il suppose dans l'appel, elles ont surtout le tort d'être le produit d'une hypothèse gratuite qui ne s'appuie sur rien de connu. D'abord, les façons d'appeler sont aussi variées que l'état d'esprit de celui qui appelle; ensuite, il faut distinguer entre l'appel à distance et l'appel fait à proximité: à distance, on aura tendance à allonger les voyelles et à les ouvrir, de façon que la voix porte le plus loin possible; quant aux consonnes, et surtout aux occlusives, on n'aura aucun intérêt à les mettre en valeur, puisqu'en tous cas, elles seront peu ou mal perçues. En ce qui concerne l'appel à proximité, il est intéressant de voir ce qui se passe en fait dans une langue comme le suédois qui connaît la gémiation: j'ai connu en Suède une petite chienne du nom de *Lotta*; selon les gens et selon les circonstances, son nom, dans l'appel, maintenait ou modifiait la quantité de ses voyelles, conservait ou perdait l'accent mélodique ou la gémiation, mais c'est précisément dans les cas où une certaine tendresse (*Zärtlichkeit*) n'était pas absente, que l'on percevait le plus distinctement la gémée; au contraire, lorsque l'appel était synonyme de "tais-toi" ou "c'est défendu", l'accent mélodique disparaissait et tous les phonèmes du mot, vocaliques ou consonantiques, s'abrégeaient. Sans doute, le problème se pose-t-il autrement pour le germanique commun, puisqu'il s'agit de la genèse de la gémiation et non de

sa conservation, mais l'exemple du suédois est bien fait pour inspirer des doutes sur le bien-fondé des affirmations de M. Wissmann. La *Verschärfung* de quelques hypocoristiques apparaît à M. Wissmann comme une confirmation de sa thèse, je n'hésite pas pour ma part à la considérer en ce cas comme un procédé diminutif. C'est le même que celui que constate M. Loewe, *ibid.*, p. 105, chez les noms de petits animaux, où il se combine avec l'emploi de la voyelle *i* qui a une valeur symbolique parallèle (cf. ci-dessus p. 134).

En traitant des onomatopées, M. Wissmann a raison de dire que *klapp* ne rend pas mieux que *klap* le battement des mains; mais ce qu'un verbe *klappa* rend bien mieux qu'un verbe **klapa* c'est la répétition du battement qui est suggérée par la dualité du phonème intervocalique (la "Zweiteiligkeit" dont parle Sievers; cf. ci-dessus pp. 13 et 36). Il n'y a pas ici imitation directe,¹ mais un symbolisme linguistique transparent pour qui a compris la vraie nature phonétique de la gémation. C'est pourquoi nous n'hésitons pas à ranger les onomatopées à gémée sous la rubrique itération, ainsi d'ailleurs que les mots enfantins, onomatopées d'un type particulier, et tous les mots, hypocoristiques, certains surnoms, etc. qui en dérivent leur gémation.

M. Wissmann a, en revanche, parfaitement raison d'accorder une grande importance à ce qu'il appelle "Gefühlsbetontheit"; la gémation expressive n'a pu prendre naissance que dans une atmosphère affective, et c'est le fait même qu'ils étaient chargés d'affectivité, qui a permis aux mots à gémée de se maintenir comme tels et de l'emporter, le cas échéant, sur des synonymes ternes et indifférents. On voit assez bien comment, de cette façon, la gémation a pu devenir une expression du mépris (*Ausdruck der Geringschätzung*). Ceci nous ramène à l'opinion de M. Meillet: la gémation est un procédé du langage *familier*. Apparue dans le langage enfantin, elle s'est étendue de proche en proche, renforçant et s'annexant certains procédés intensifs, ("accent d'in-

¹) Ce qui ne veut pas dire que ce genre d'imitation n'existe pas, il y aurait beaucoup à dire sur les affirmations de Wundt au sujet des onomatopées; cf. Hilmer, *Schallnachahmung*, p. 28 et suiv., et Ferd. Sommer, *IF* 51, p. 232 et suiv.

sistance", assourdissement des occlusives, etc.), mais restant confinée aux notions terre à terre, à l'aspect matériel de la vie. La lecture de bien des pages ci-dessous sera instructive à cet égard. Si la gémination est loin d'avoir atteint tous les verbes itératifs germaniques à consonne simple intervocalique (cf. M. Wissmann, *ibid.*, p. 26 et les listes qui suivent), c'est, sans doute, que seuls les termes suffisamment affectifs ou vulgaires étaient susceptibles de la recevoir.

Pas plus pour les substantifs que pour les adjectifs ou les verbes, nous ne tenterons de grouper nos matériaux selon l'origine supposée de leur gémination. Il y a toutefois intérêt à ce que l'ordre dans lequel vont se succéder les diverses classes sémantiques où ils viennent se ranger, ne soit pas purement arbitraire, et nous devons indiquer immédiatement ce que sont ces classes, quels sont, éventuellement, les traits phoniques qui les caractérisent, et, finalement, la façon dont on peut justifier l'extension de la gémination aux différents vocables qu'elles comprennent.

1⁰ Noms enfantins de parenté. Ils font partie de ce que les Allemands appellent les Lallwörter, pour lesquels peu de savants se sont refusé à reconnaître l'existence d'une gémination expressive (la langue infantine étant considérée comme essentiellement différente de la langue normale). Ils sont caractérisés par la simplicité de leur consonantisme, chaque mot ne connaissant qu'un seul type de consonne (ex. *atta, edda, bobba*).

2⁰ Noms de personnes —. Il faut distinguer ici entre les noms et les surnoms. Ce sont les premiers qu'on désigne du nom d'hypocoristiques (all. *Kosenamen*).

Les hypocoristiques sont, en principe des déformations que les petits enfants font subir à leur nom et à ceux des gens qui les entourent. En fait, sur le modèle des formations enfantines, les adultes forgent fréquemment des hypocoristiques. Dès 1868, Franz Stark, dans son traité *Die Kosenamen der Germanen*, a fait remarquer que les hypocoristiques germaniques sont caractérisés constamment par leur brièveté (cf. all. *Fritz* et *Friedrich*) et aussi

parfois par la gémiation (cf. p. 29, *Itta* de *Itaberga*, p. 20, *Sikko* de *Sigmarus*, etc.). Dans beaucoup de noms germaniques à gémignée, celle-ci ne doit pas être différente en son principe de celle de *atta* ou de *amma*, c'est-à-dire qu'elle est une sorte de création a nihilo; mais dans certains cas, elle provient d'une assimilation, souvent "irrégulière" il est vrai, comme dans *Hidda* pour *Hildiberga* (Stark, *ibid.* p. 21) précédée parfois d'une syncope, si, par ex., *Itta* vient, comme le suggère Stark, p. 20 et suiv., de *Idita* formé avec un suffixe diminutif *-ita*.

Encore que Stark fasse de suffixes diminutifs syncopés et assimilés un usage certainement trop étendu, il est difficile d'éliminer cette explication dans tous les cas; ceci ne facilite pas le choix, parmi les matériaux de Stark, des noms qui pourraient à juste titre figurer ci-dessous. Je préfère, dans ces conditions, ne pas prendre position et renvoyer le lecteur au livre même de Stark. Il ne m'échappe pas que ce livre demanderait à être complété, sinon refait entièrement, en tenant plus largement compte des matériaux offerts par des langues autres que l'allemand, et notamment les langues nordiques pour lesquelles la question a été déjà étudiée à plusieurs reprises, notamment par H. Naumann, dans son *Altnordische Namenstudien*, où il consacre, p. 149 et suiv., un chapitre aux hypocoristiques, et donne p. 151 et suiv. de longues listes où figurent de nombreuses formes à gémignée; cf. également Finnur Jónsson, *Tilnavne*; pour le vieil-ang., cf. notamment Mats Redin, *Studies on Uncompounded Personal Names in Old English*, Upsala 1919, où l'on trouve, pp. XXX—XXXVII, des considérations sur la gémiation des hypocoristiques. Nous ne saurions entreprendre ici ce travail qui, trop souvent, nous entraînerait bien loin de la gémiation expressive.

M. Wissmann, *ibid.*, p. 164, invoque la *Verschärfung* de certains hypocoristiques (cf. le consonantisme de *Fritz*, *Lutz*, opposé à celui de *Friedrich*, *Ludwig*; l'exemple *Sikko*/*Sigmarus* n'est pas convaincant) pour justifier son point de vue que les hypocoristiques (*Kurznamen*) du germanique seraient surtout apparus dans l'appel, car dit-il "die Zärtlichkeit meidet die gedehnten Medien sonst

durchaus nicht". Il me semble, cependant que la *Verschärfung* pourrait fort bien, dans certains cas, avoir une valeur diminutive (cf. ci-dessus p. 160) et précisément la tendresse (*Zärtlichkeit*) pourrait être pour quelque chose dans la nature du consonantisme des noms en question.

Distincts des hypocoristiques sont les surnoms que nous offre surtout la littérature islandaise. Il s'agit en général de sobriquets visant à dépeindre, souvent de façon symbolique, quelque trait saillant du physique, du caractère ou de la vie d'un personnage. En conséquence, il s'agit le plus souvent, à l'origine, de noms communs ou d'adjectifs qualificatifs qui, très fréquemment connaissent la gémiation: par ex. *Jón kjappi* "Jean le bouc", *Þórdr krabbi* "Thord le crabe", dans *Sturl.*, *Sighvart slappi*, *ibid.* (*slappi*, forme substantivale de *sleppr* "faible", désignant une personne grande et mal bâtie). Souvent les mots en question ne sont attestés en visl. que sous la forme de surnoms, au moins sous leur forme gémisée: ainsi isl. *kobbi* "phoque" n'est attesté en vieil-islandais que comme surnom dans *Þórgrímr kobbi*, *Fld. II*, la forme ordinaire étant *kópr*; *todda* accolé au nom de femme *Þórdís*, *Vápnfirðingas.*, est inconnu ailleurs, et doit être, sans doute, à rapprocher du suéd. *tott totte* (parfois *totta*; cf. Hellquist, *SEO*) "touffe de cheveux ou de laine"; *ubbi*, dans *Ulfr ubbi*, doit être une forme hypocoristique de *ulfr*; *boddi* (*Ívarr boddi*, dans *Fornmannas.*), doit être rattaché à isl. *budda* "sac d'argent, courte chaussette de cuir, petite fille ou petit mouton rondelet" d'où, pour, *boddi*, le sens vraisemblable de "bout d'homme, petit homme gras"; *goddi* (*Þórdr goddi*, dans *Ld. X*) est sans doute une déformation à la manière hypocoristique de *goði* "prêtre (païen)".

Le cas de *goddi*, qui s'oppose au mot attesté *goði* par sa gémiation, montre que la gémisée a pu, au moins dans certains cas, servir à caractériser le surnom en l'opposant au mot normal à consonne simple, et si beaucoup de mots à gémisée de l'isl. mod. ne sont attestés dans la langue des sagas que comme surnoms, c'est peut-être que le mot en question a tout d'abord reçu sa gémisée lorsqu'on l'employait comme surnom.

C'est donc, sans doute, à leur parenté avec les formations hypocoristiques que les surnoms doivent surtout leur gémée, et il est peu vraisemblable que les sujets parlants aient dissocié complètement dans leur esprit, des hypocoristiques comme *Todda* (de *Bórdís*), *Kobbi* (de *Kolbeinn*) etc. (cf. H. Naumann, *An. Namenstudien*, p. 151 et suiv.), des surnoms homonymes cités ci-dessus. Mais il ne faut pas oublier que beaucoup de surnoms sont à l'origine des adjectifs, et que la gémation des adjectifs peut s'expliquer autrement que celle des hypocoristiques.

Nous ne reviendrons pas ci-dessous sur les mots de cette classe, et nous renvoyons ici encore aux ouvrages spéciaux consacrés à l'onomastique des diverses langues.

3^o Surnoms génériques et noms de métiers —. On peut rapprocher des surnoms, les noms communs qui caractérisent, non plus une seule personne, mais les individus d'une même espèce. Ces mots et les surnoms se confondent souvent: *godí* peut être le surnom qui s'attache à un certain individu de la classe des prêtres, mais, le plus souvent, c'est simplement un de ces prêtres. Les limites entre les surnoms génériques et les noms de métiers étant souvent fort indécises, ces deux classes se trouveront réunies ci-dessous.

Plus encore que celle des surnoms, la gémation de ces mots doit être rapprochée de celle des adjectifs. L'extension de la gémation à différents noms de la prostituée n'est peut-être pas indépendante de l'influence du tabou linguistique signalée ci-dessous à propos des noms d'animaux.

4^o Désignation d'êtres fabuleux et termes de magie —. Le lien avec la classe précédente est établi par différents noms à gémée du sorcier. Ici encore l'influence du tabou linguistique n'est peut-être pas exclue.

5^o Noms d'animaux: On sait quel intérêt les tout-petits portent aux bêtes et, en conséquence, quelle place elles occupent dans le vocabulaire enfantin; aussi n'est-il pas invraisemblable que la gémation dans les noms d'animaux remonte, en dernière analyse, au langage enfantin, et doive ainsi être rapprochée de celle des noms de parenté et des hypocoristiques. Il faut également signaler ici

l'emploi fréquent dans toutes les langues des noms d'animaux, soit en qualité d'appellations tendres (ang. "terms of endearment", cf. l'expression française si caractéristique "noms d'oiseaux"), soit comme injures. Il est cependant vraisemblable que bien d'autres faits ont dû contribuer à l'extension de la gémiation expressive dans cette classe: on peut, dans beaucoup de cas, la concevoir comme imitative, soit du cri de l'animal, soit de sa démarche, soit de ses mouvements (c'est ce qu'on pourrait appeler une gémiation itérative); dans certains mots il se peut que la forme à gémifiée ait paru une sorte d'"euphémisme" permettant d'éviter une forme taboue (cf. ci-dessous); enfin, pour certains animaux inférieurs, ont pu jouer les mêmes raisons qui peuvent justifier la gémification des noms de plantes.

6⁰ Noms de parties du corps: la gémifiée de certains d'entre eux peut avoir une origine enfantine, mais, très fréquemment, le mot à gémifiée doit avoir été une métaphore vulgaire ("la tasse" pour la tête, "le bol" ou "la casserole" pour le crâne, etc.). Parfois le mot primaire ne connaît que la consonne simple (visl. *skál* "bol", mais *skalli* "crâne chauve") et, dans ce cas, la gémifiée est la marque d'un emploi plaisant ou vulgaire; elle date probablement d'une époque où la gémification était déjà un véritable procédé, caractérisant la langue familière (cf. ci-dessus, p. 160).

Pour expliquer l'abondante floraison de termes à gémifiée qui désignent les parties génitales et avoisinantes, on peut se demander s'il ne faut pas faire intervenir ici la notion de tabou linguistique: un désir d'éviter le mot, tout au moins sous sa forme traditionnelle, la "mise entre guillemets" du mot qu'on ne veut pas prendre à son compte, ici comme dans le cas de certains animaux et des termes de magie, aurait pu favoriser l'apparition de la gémification. En tout cas, il ne faut pas oublier que les organes sexuels sont, pour les personnes vulgaires, un sujet de plaisanteries fort apprécié, si bien que la gémifiée des mots qui les désignent peut avoir été simplement la marque de l'emploi familier.

7⁰ Noms de jouets —. Comme nous sommes mal renseignés sur cette partie du vocabulaire des anciens parlers germaniques, cette

classe n'est pas très abondante. Certains noms de jouet viennent sans doute du parler enfantin (cf. ang. *doll* "poupée", à l'origine une forme hypocoristique de *Dorothy*); mais d'autres proviennent certainement d'une extension de sens (cf. l'origine de dan. *Dukke* dans *FT*, p. 164).

Dans les classes qui restent à examiner, il semble que la gémination soit apparue le plus souvent comme conséquence du caractère familier, soit de l'objet désigné, soit de la sphère d'emploi du mot. On peut supposer que l'extension de la gémination y a été surtout due à un état d'esprit analogue à celui auquel l'anglais et le français doivent le développement du slang et de l'argot (pris dans son sens large de vocabulaire familier et populaire).

Ces classes groupent successivement les termes qui désignent:

Les vêtements, les haillons, les bandes d'étoffes, le fil et les liens en général;

Divers récipients, comme les sacs, les poches, la vaisselle, le tonneau, la cuve, le boisseau, la caisse, la corbeille, etc.;

Quelques préparations comestibles;

Divers objets, comme les chevilles, les crochets, le bâton, la poutre, la souche; les objets arrondis, certains accidents du sol, les grosses masses, la touffe, la grappe, le petit morceau, la tache;

Enfin, certains aménagements domestiques et quelques objets familiers qui ne rentrent pas dans les classes précédentes.

On peut y joindre les plantes. En effet, celles surtout auxquelles ni leur grandeur, ni la beauté de leur fleur, ne confère un prestige particulier, reçoivent souvent des désignations à gémignée. On pourra remarquer le caractère d'insignifiance de la plupart de celles qu'on cite ci-dessous.

Parmi les substantifs désignant des objets, et qui présentent une gémignée dont l'origine expressive est possible, il en est peu qui restent hors des classes énumérées ci-dessus. Ces mots seront groupés et cités en dernier lieu.

Il y a naturellement un certain nombre de substantifs germaniques à gémignée qui désignent non plus des objets ou des êtres, mais

des actions ou certaines idées abstraites et qui, préverbaux ou post-verbaux, auront tout avantage à être rapprochés des verbes correspondants, ou, si ceux-ci ne sont pas attestés, des verbes de sens analogue.

Avant de procéder au classement des matériaux que j'ai réunis, j'estime indispensable de rappeler que ce classement va se faire sur des bases purement sémantiques. Comme c'est, en définitive, la valeur sémantique d'un mot donné qui a dû déterminer dans ce mot l'apparition de la gémation expressive, les rapprochements étymologiques sont, en la matière d'intérêt secondaire, et, comme je n'en aurais guère de nouveaux à proposer, je crois préférable de renvoyer dans tous les cas le lecteur aux dictionnaires étymologiques existants et notamment au *Dänisch-norwegisches etymologisches Wörterbuch* de Falk et Torp (FT) qui offre, dans beaucoup de cas, une abondante documentation et des suggestions intéressantes, sinon toujours à retenir.

Verbes

10

Frapper —. Vfri. *kloppia*, vha. *clophon* à côté de *clofon*, etc., visl. et vsuéd. *klappa*, vag. *cnossian* ou *hnossian*, vha. *clockon*, visl. *knylla*, got. *bliggwan* (? , cf. ci-dessus p. 75); visl. *dubba* et vag. *dubbian* ont le sens particulier d'armer chevalier, "zum Ritter schlagen" (cf. bas-all. *duffen* "frapper"); visl. *sletta*, sorte de diminutif de *slá* "frapper" (cf. Hellquist, *Afnf.* VII, p. 56, note); visl. *hitta* (-*tt*- expressif ?) "frapper", puis "rencontrer"; le verbe fort visl. *bella* "frapper, blesser"; en outre, les substantifs vfri. *botta* "coup" (cf. visl. *bauta*, vha. *pôza*, ang. *beat*, etc.) et visl. *klakksárr* "blessure" (cf. norv. et suéd. dial. *klakka* "frapper").

Pousser —. Visl. *stakka* ou *staka*, *tutta* ou *tutla*, *hnippa* (cf. suéd. dial. *nippa* avec le sens de "coire" que prennent souvent les verbes de ce sens, par ex. mha. *noppen* "stossen, futuere"), vag. *poddettan*, mba. *schuppen*, mnéerl. *schuppen*, *schoppen*, ce dernier ayant aussi, le sens dérivé de se moquer, tout comme visl. *skoppa* ou *skopa* (cf. fr. familier "faire marcher"), cf. vha. *ritischupha* "balançoire"; vha. *zechon* avec *Verschärfung*, à côté de *zeigon* "stimulare"; les itératifs vag. *roccian* (Wissmann, p. 176) et, sans *Verschärfung*, visl. *rugga*, ont le sens de bercer.

Presser —. Avec ce sens, on trouve vsuéd. *þrykkja*, vag. *þryccan*, vha. *drucchen* avec *Verschärfung* (cf. visl. *þrúga* "menacer"); avec celui de bourrer, vag. *crimman* (v. fort) et *crammian*; vha. *stopfon* (à côté de *bi-* ou *furistoppon*) vag. *forstoppian* et visl. *stoppa* "boucher" sont probablement des emprunts au roman.

Piquer —. Visl. *pikka*, *pjakka*, vag. *spittian* “mettre à la broche”, dénominatif de *spitu* “broche”, vha. *stekhon* “stimulare”, *stopfon* “pungere”, *rizzon* “pungere, figere”; avec le sens de faire un ou plusieurs points, vha. *tophon*, vraisemblablement dénominatif de *topho* (ou *topha* ?) “point”, et vsax. *steppon* “notare” (cf., entre autres, all. *steppen* “piquer”).

Saisir vivement, tirer, arracher, cueillir —. Vag. (northumbrien récent) *gegræppian* “saisir”, vag. *hnoppian* “cueillir”, *twiccian* et vha. *zweccion* “arracher”, avec Verschärfung, à côté de vha. *zwingon*, même sens; visl. *fletta* “retirer les vêtements” (cf. Hellquist, *Afnf.* VII, p. 56, note); vha. *ropfon* qui a, notamment le sens d’arracher; visl. *ruppa*, à côté de *rupla*, “dérober”; vha. *zocchon* “rapere”, *zucchon* “carpere” et le verbe en *-jan*, *zucchen*, tous avec Verschärfung, cf. part. pass. *gizogan*; vag. *pullian* “cueillir”, *ploccian*, *pluccian*, visl. *plokka* (emprunt au roman ?) même sens; visl. *breppa* (*-ta*) “attraper” (surtout dans des sens dérivés); visl. *kippa* (*-pta*) “tirer, arracher” (*kippr* “jerk”); vsuéd. *snatta* “chiper”, en visl. seulement dans *snattari* “voleur”; vha. *chrazzon* a, entre autres sens, celui d’arracher.

Déchirer, égratigner, érafler —. Vha. *rezzon*, *rizzon* “effleurier, érafler”, *scerran* “kratzen”, vsax. *ofskerran* “abkratzen”, *krizzon* “érafler” et, avec une voyelle plus “sombre”, *chrazzon*, notamment “lacerare, abradere”; je n’hésite pas à supposer que le sens primitif de visl. *rippa upp* “aborder un sujet” se retrouve dans ang. *rip up* et dan. *rippe op* “fendre, déchirer” (cf. l’expression ang. *to broach a subject*); comme le font remarquer Falk-Torp, p. 902, il a dû y avoir contamination par un autre verbe (cf. vag. *breppan* “traiter un sujet”).

Briser —. Dans les anciennes langues, on ne trouve guère que vha. *brockon*; en revanche beaucoup de synonymes des langues modernes témoignent d’une gémation expressive, cf. par ex. suéd. *bräcka*, *knäcka*.

Couper —. Vag. *forcippian*, ang. *to chip*, visl. *klippa* “couper” (surtout les cheveux, la laine, etc.), *hneppa* “curtail”; de vha. *snezzunga* “segmentum” et *snetzeri* “sculptor”, on peut induire un **snetzon*, all. *schnitzen*; à en croire le sens des mots de même famille (Wissmann, p. 178 et suiv.), visl. *snubba* “tancer” devait avoir aussi le sens de couper, détacher une extrémité, cf. encore vha. *gizerrot* (de **zerron*) “découpé”.

Barbouiller, lécher —. Vag. *smittian* “smear”; vag. *liccian* et vha. *leckon* “lécher”.

Caresser, palper —. Vag. *stroccian* (ang. *stroke* d’une forme **strocian*) et aussi *paccian*; *taccian* “to tame”, qui n’est attesté qu’une seule fois, semble être le même mot, mais avec l’initiale de *tam* “tame”; visl. *klappa* a, entre autres sens, celui de caresser; avec le sens de palper, on trouve en vha. *clockon*, également avec consonne simple, *tollon* (cf. *tolunga*) et *tallazen*, ces deux derniers chez Wissmann, p. 88.

Marcher, errer —. Mnéerl. et mba. *stappen*, vha. *stapfon* attesté avec un sens un peu particulier (cf. Wissmann, p. 190, qui considère ces verbes comme des dénominatifs, de vha. *stapho* “pas”, mnéerl. et mba. *stappe* “trace de pas”); en vag. *treddian* a le même sens, mais vha. *tretton* veut dire “fouler aux pieds”; visl. *vappa* veut dire “marcher en se dandinant”, *tyllast* “aller légèrement”. On peut rattacher à ces mots vha. *zoccon* “tituber”.

Visl. *flakka* a le sens de rôder; vag. *maffian*, d’origine inconnue, veut dire “se tromper de chemin”; vha. *wipphon* (Wissmann, ibid., p. 181) a le même sens; de vha. *slophari*, *slophizari* “moine ambulant”, M. Wissmann induit un **slophon* qui est peut-être à ranger ici; ajoutons encore vha. *ippihon* “revenir en arrière” (cf. got. *ibuks* “rückwärts gewandt”).

Sauter —. Vha. *schbrecchon* (cf. all. *Heuschrecke*); avec le même sens, on a visl. et vsuéd. *hoppa*, vag. *hoppian*.

Plonger, baisser ou laisser pendre la tête —. Vag. *doppettan* “plonger” (en parlant des osieaux aquatiques), vha. *tochon* qui a probablement le même sens (Graff V 368); vfri. *buckia* “s’incliner”, vha. *nicchen*, même sens, avec *Verschärfung*, cf. vha. (*h*)*nîgan*, all. *neigen*; visl. *dotta* (1 fois) “dormir”, mais le sens d’isl. *dotta* laisse supposer que le verbe signifiait surtout dodeliner; enfin, avec le sens de sommeiller, on trouve vag. *hnappian* et vha. *naphezen* ou *hnaffezen*; cf., avec une autre voyelle, mha. *nipfen*, même sens, mba. *nippen* “connivere” et vag. *hnipian* “laisser pendre la tête, sommeiller”; malgré les réserves de M. Wissmann, *ibid.*, p. 83, on ne peut guère dissocier ces deux groupes de mots.

Se balancer — Visl. *skotta* “se balancer de ci de là”, *skolla*, entre autres, “pendiller” (cf. toutefois Wissmann, p. 146).

Palpiter, étinceller —. Vag. *clæppettan*, *cloccettan*, *broccian* “palpiter”; vha. *blecchezen*, vag. *bliccettan* ou *blicettan* “étinceler, vibrer”, vag. *floggian* “briller?”; on peut ajouter ici vha. *dabhazen* “voler” (en parlant d’une flamme), si, dans ce mot, *-hh-* ne vient pas de *-k-* vestique commun.

Bouillonner, gonfler —. A la suite de vha. *zesson* “bouillonner” (subst. *zessa* “aestus, ressac”), on est tenté de ranger vag. *weallan*, vha. *wallan* (tous deux verbes à redoublement), même sens, le verbe fort visl. *vella* (*vall*) “bouillir” et le causatif correspondant *vella* (*vellda*), le synonyme vha. *quellan* (v. fort), dont il faut rapprocher vag. *cwiella* “source” et *collenferhþ* “fier, hardi” (cf. *ferhþ* “esprit”); finalement visl. *svella*, vag., vsax. et vha. *swellan* “enfler, gonfler” (cf. got. *ufswalleins* “orgueil”), encore que, dans tous ces cas, la gémination puisse être d’origine régulière.

Actions réflexes —. Les verbes qui désignent des actions réflexes offrent très fréquemment une géminée: ont le sens de soupirer, visl. *okka*, vsuéd. *sukka* (visl. *sukka* a le sens de faire

du vacarme")) et les mots modernes correspondants des langues scandinaves, vag. *siccetan* et *sicettan*, et le substantif *bloccetung* "soupir"; vha. *snephezung* a le sens "sanglot"; vsuéd. *bikka* et les mots modernes correspondants, celui de "hoqueter"; vag. *roccetan* et vha. *rophezen* "roter"; vfri. *blakkia* "rire" a peut-être, sous la forme *blakka*, un équivalent en nordique (le mot a, notamment, le sens de se réjouir): vag. *ceabhettan* et vha. *kachazen*, à côté de *kahazen*, veulent dire "rire haut"; visl. *glissa* "to grin" (norv. *glise* sans géminée) et *glotta* (-*tta*) même sens (subst. *glott*) — ang. *gloat* vient d'une forme sans géminée du même mot; vag. *greennian* a le même sens. On peut encore citer ici visl. *brolla* "shiver with cold", ainsi que vag. *gryrran* "claquer des dents" que l'on peut également rattacher à d'autres formations onomatopéiques à *r* géminé.

2^o

Modalités diverses de l'action de parler —. Visl. *kvitta*, vag. *cwiddian*, "dire, rapporter"; visl. *rabba* "bavarder" (cf. dans les langues modernes, en anglais notamment, beaucoup de verbes qui ont ce sens); vha. *mammalon* "balbutier", *stam(m)ên*, vag. *stammetan* "bégayer"; vag. *woffian* "brailler", blasphémer"; de vag. *wlæffetere*, on peut induire **wlæffetan* "bafouiller"; visl. *glam(m)* "bruit, vacarme (cf. *glama* "bavarder"); visl. *abbast* "se quereller", vfri. *gabbia* "faire du vacarme", visl. *gussa* (subst. *guss*) "faire beaucoup de bruit pour peu de chose"; *sukk* "tumulte" (le verbe *sukka* surtout dans des sens dérivés) *skarr* (n.) même sens; à ajouter, sans doute, vag. *scrallettan* "to sound loudly", vha. *klaphon* "faire grand bruit" et *uhhizan*, probablement "se lamenter" (cf. Graff I 137).

Grondements, cris d'animaux et bruits divers —. Comme on va le voir, on a intérêt à traiter de ces mots en bloc. Ont le sens de gronder, grogner (en parlant de l'homme ou des animaux) visl. *gnadda*, *nadda* et *nagga*, vha. *muckazen*, *irgicczan* ou *irgaccizon*, *crockezan* ou *grockezan*; peut-être aussi got.

andstaurran si le mot a le sens concret de gronder contre quelqu'un (cf., toutefois, ci-dessous vha. *storrên* "faire saillie"); vag. *cloccian* "glousser", vha. *zwizziron* "gazouiller". Il faut ajouter ici une foule de verbes à nasale et surtout à liquide géminée (sur les réserves qu'on peut faire quant à la nature expressive de la gémiation dans ces mots cf. ci-dessus p. 142 et suiv.): visl. *gjalla* (v. fort) se dit de la voix de l'aigle, ou encore d'une corde qui vibre, vag. *giellan* et vha. *gellan*, tous deux forts, "crier", visl. *gella* (-*da*) "meugler", vsax. *gellon* "mutire"; vag. et vha. *bellan* (v. forts) "rugir, mugir", vha. *bullon* "résonner" et les substantifs vag. *belle* et visl. *bjalla* "cloche"; vha. *bellan* (v. fort), même sens (adj. *gibel*, avec -*ll-* aux cas obliques, "aigu" en parlant du son); visl. *skjalla*, vag. *sciellan* et vha. *scellan*, tous forts et de sens analogues, le synonyme faible visl. *skella*, les substantifs *skellr* "bruit qui résulte d'un coup", *skella* "crécelle", *skøll* "gros rire", vha. *scella* "sonnette", *scal* (-*ll-*) "craquement, éclat", etc.; vag. *clum(m)ian* "marmotter", *grun(n)ian*, *grunnettan* "grogner", vha. *zannên* "grogner en montrant les dents"; vag. *blimman*, vha. *limman* "résonner", visl. *blamma* (cf. vsax. et vha. *blamon*) "résonner sourdement", visl. *bramma* "battre des pieds" (le sens de vsax. *thrimman* n'est pas parfaitement clair), vag. *smiellan* (cf. le subst. correspondant *smæll* ou *smiell*, et les formes scandinaves à *l* géminées, par ex. suéd. *smälla*) "claquer"; vag. *gierran* (v. fort) "craquer, bavarder", et le synonyme, fort également, *ceorran*, vha. *kerran*; vag. *gyrrettan* "brüllen", vha. *carron* "stridere", visl. *kurra* "gronder"; visl. *svarra* "brausen"; cf. encore vsuéd. *marra*, *knurra*, *skurra*, *skarra*, etc., et les mots correspondants des langues germaniques modernes qui, tous, désignent des bruits divers.

30

Se moquer —. Visl. *gabba*, vag. **gaffetan* (induit de *gaffetung*), visl. *gagga*, *spotta* (subst. *spott*), vha. *spotton* ou *spoton*; cf. aussi vha. *scopf* "moquerie", visl. *skoppa* (cf. ci-

dessus p. 168) “zum Narren halten”, ensuite, visl. *snubba* (cf. ci-dessus p. 170) “tancer”; on peut citer ici vag. *oll* “mépris” et visl. *skattyrði* “injures”. Dans un ordre d’idées analogue, on trouve vag. *goffian* (1 fois) “to be vain”, sans doute “se vanter”.

Tromper, flatter —. Visl. *spytta* (-*tta*), *pretta* — cf. le subst. visl. *pretrr*, vag. *prætt*, pl. *prattas* “tromperie” —; *ginna* (-*ta*) “duper”, vag. *liccettan* ou *licettan* “simuler”; cf. encore le subst. visl. *skollr* “deceit”, d’où certains sens du verbe *skolla* déjà mentionné ci-dessus p. 171. Visl. *lokka*, vag. *loccian*, vha. *locchon* (ou *lobon*) “chercher à séduire”; vag. *lyffetan* “flatter”; cf. également les subst. *twaddung*, *twædding* “flatterie” qui peuvent laisser supposer un verbe **twaddian*.

40

Expressions de certains états d’âme —. Vag. *rabbian* (lat. *rabiare*) “être furieux”, *wobhian* même sens (subst. *wuhbung*); *floggettan* ou *flogettan* “être hésitant, indécis”, vha. *stotzon* “hésiter, craindre”, visl. *ugga* “avoir peur” (subst. *uggr* “peur”).

Il ne reste plus guère que le vfri. *pissia*, onomatopée qui n’est pas forcément un emprunt au roman, vag. *droppian*, *droppettan*, vha. *trophezen* (également *troffezen*) “tomber goutte à goutte”; en outre, quatre verbes vha. en -*ên* que nous pouvons ranger ensemble: *scorrên* “saillir vers le haut”, *storrên* (à côté de *stornên*, il est vrai, avec l’alternance inexplicquée de -*rr-* et de -*rn-*) “saillir en avant”, *stracchên* “être tendu”, *barrên* “être rigide”, auxquels on peut joindre vha. *kappên* “être attentif” et le vag. *studdian* “prendre soin” (on a aussi *bestuddian*), sans doute du lat. *studere*.

On peut ajouter ici les deux synonymes visl. *happ* et *lukka* “chance”, sans doute des postverbaux; toutefois dans *happ* la gémignée provient peut-être de -*mp-*; cf. *FT*, p. 398, sous *heppen*, et p. 669, sous *Lykke*. Vag. *prass* “pomp, array” est à rapprocher de formes verbales à initiales *p-* ou *b-* qui veulent dire à l’origine “brûler violemment”; cf. *FT*, p. 99, sous *brase*.

Adjectifs

Vag. *hweall* "hardi", vha. *huuell(er)* "effronté" (cf. ci-dessous visl. *hvellr*); visl. *skjarr* "timide", *snjallr* "éloquent, vaillant", vag., vsax. vha. *snel(-ll-)* avec les sens de rapide, agile, brave; vag. *deall* "orgueilleux, hardi" (cf. *FT*, p. 1448, sous *Dild*, et Holthausen, *EW*, p. 70); visl. *bress* "vigoureux", *rammr* "fort, amer"; cf. le subst. visl. *krellr* "hardiesse". Visl. *slyttinn* "flabby, lazy"; *sleppr* "faible" (cf. all. *schlapp* et, d'une forme à *p* simple, *schlaff*), auquel on doit rattacher le verbe *sleppa* (v. fort) "échapper" et *sleppa* (v. faible) "laisser échapper", le sens transitif étant sans doute le plus ancien; visl. *slyppr* "désarmé", doit probablement, en dépit de son vocalisme, être rapproché du précédent. On peut citer ici le préfixe visl. *glappa-* (par ex. dans *glappaskot* "trait qui a manqué son but").

Vag. *sott* "sot, stupide", *lycce* "mendacious" (Sweet, *Anglo-saxon*) avec *Verschärfung*, en face du synonyme *lyge*, visl. *illr* "méchant, mauvais", visl. *grimmr* et partout ailleurs *grimm* ou *grim(-mm-)* "terrible" ou "furieux"; got. *qairrus* "doux, aimable", visl. *kyrr* "tranquille".

Got. *stamms*, visl. *stammr*, vag. *stamm* (cf. le substantif *stamor*), vha. *stam(-mm-)* "bègue"; visl. *kless*, *klessmæltr* "qui zézaie" à côté de *kleiss* (de **kleisR*) sans gémignée, cf. toutefois *FT*, p. 534, sous *klisse*).

Visl. *skammr*, vha. *scam(-mm-)* "court", visl. *hvellr* "aigu" en parlant d'un son, *grannr* "mince", *krappr* "étroit", également "malin" en parlant des personnes, *hneppr* "peu abondant", dont est dérivé le verbe *hneppa* "curtail".

Visl. *krammr* "à demi fondue", de la neige, cf. got. *qranmīþa* "humidité", visl. *gruggótr* "boueux, trouble"; vha. *trucchan* "sec".

Got. *alls*, visl. *allr*, vag. *eall*, vha. *all*, etc., à côté de got., vsax., vha. *ala-*, visl. *al-*, vag. *æl-* en composition; l'existence de cette forme à consonne simple et celle des doublets latins *tottus/totus* parlent en faveur d'une gémination expressive.

On peut signaler ici l'adverbe visl. *snimma*, *snemma* "tôt" (cf. vag. *snéome*, vsax. *snियो*, vha. *sniumo* "rapidement").

Vfri. et vsax. *hwitt*, à côté de formes à consonne simple et voyelle longue (les adjectifs qui désignent des couleurs prennent fréquemment une forme expressive, cf. Brockelmann, *Grundriss*, I, pp. 362 et 368); vag. *dunn* "brun foncé" et *wann* "sombre" sont peut-être des emprunts au celtique (cf. Holth., *EW*, pp. 80 et 383).

Adverbes de mouvement

Il est deux adverbes de mouvement qu'on rencontre dans toutes les langues germaniques et qui présentent un certain nombre de traits phonétiques communs; ce sont ceux qui désignent des mouvements vers l'intérieur et vers le haut, à savoir got., visl. *inn*, vag., vsax. *inn* (écrits aussi *in*), vfri. et vha. *in* (que je suppose représenter un primitif **inn* — cf. vha. nom. *stoc*, dat. *stocke* — comme le laisse supposer l'adverbe de lieu vfri. *inna*, vha. *inna*, *inni*) vha. également *în*, et visl. *uþþ*, vag. et vsax. *uþþ* et *úþ*, vfri. *up*, *op* (sans doute pour **uþþ*, **opp*, cf. *uppa*), vha. *ûf*. Ces deux adverbes se trouvent employés comme prépositions, mais, alors que dans le cas de *inn* cet emploi est général (sous la forme inaccentuée non gémignée *in*) et certainement primaire (cf. grec *ἐν*, lat. *in*, etc.), dans le cas de *uþþ*, *úþ*, il est limité à certains dialectes (all. *auf*; holl. *op*) et sans doute secondaire. Falk-Torp et Hellquist (sous dan. *ind* et suéd. *in*) rapprochent la gémignée de ces deux mots, sans toutefois émettre sur sa nature d'hypothèse précise; comme ni les premiers, ni le second ne parlent d'un suffixe en *-n-*, il est vraisemblable qu'une explication purement phonétique ne les satisfait pas. Or, tout porte à croire qu'une gémignée expressive est apparue

dans ces adverbes de mouvement et a, par la suite, été étendue aux adverbes de lieu et d'origine correspondants: got. *inna*, *innana*, etc., vag. *uppe*, *uppan* (employé comme préposition seulement), etc. Ici, comme ailleurs, la fixation de la gémination de la nasale semble avoir précédé celle de l'occlusive géminée; le got. et le vha. ne connaissent que la consonne simple et un vocalisme long dans *iup*, *ûf*, *ûfe*, *ûfan* et le vag. et le vsax. ont encore *úp* à côté de *upp*.

A côté de ces deux exemples germaniques communs, on retrouve la gémination expressive dans vha. *hinnan* à côté de *hinan* (cf. également la voyelle brève de l'all. *hin* opposée à la longue de holl. *been*), qui indique le mouvement à partir du lieu où l'on est, visl. *brott* "away, off" de *braut* "route" (cf. all. *weg* prononcé *weck* à côté de *Weg* "chemin"), visl. *frammi* ("mit auffallender Konsonantenverlängerung" disent Falk-Torp; le consonantisme est expliqué par l'expressivité par M. Endzelin, KZ 52, p. 124, note) adverbe de lieu correspondant à *fram* sans géminée; doit-on supposer que la géminée de *frammi* est due à l'analogie de *inni* auquel il s'oppose fréquemment, et expliquer la différence de traitement entre *frammi* et *fram* par le fait que, si celui-ci a généralement le sens de "en-avant" (avec mouvement), *frammi* a, d'ordinaire, le sens assez différent de "dehors" ?

Substantifs

Noms enfantins de parenté

Père —. Le got. présente presque constamment *atta*; le vha. *atto* est beaucoup moins fréquent, et *Atta* ne se trouve en vag. que comme nom propre.

Nourrice —. Vha. *amma*; “sage-femme” (all. *Hebamme*) est en vha. *hevanna* ou *hefianna*; sans géminée, vha. *ama* désigne la mère.

Grand'mère —. Visl. *amma* et *edda* (cf. sans géminée got. *aipēi*, visl. *eida* “mère”).¹

Surnoms génériques et noms de métiers

Surnoms génériques —. Visl. *bassi* “homme gros et lourd”, à l'origine “ours”, *gassi* “personne étourdie et irréfléchie”, à l'origine “jars”, *bokki* “gaillard”, cf. *bokkr* “mâle de certaines espèces”, *dugga* “individu sans valeur”, peut-être de vag. *dogga* “chien”, le mot poétique *svanni* “dame” de *svanr* “cygne”. Nous avons déjà trouvé comme surnom *slappi* “grand diable mal bâti”; d'origine diverse, nous trouvons: *brotti* “une personne grossière”, *farri* “un vagabond” (sans doute de *fara* “aller”); visl. *tuttr* “petit bout d'homme”, *dottr* “pauvre diable”, vag.

¹) M. Neckel, *ZfjA* 49, 314 et suiv., explique *edda* à partir de **aip-aipōn* qui aurait eu le sens de “mère de la mère”, cf. *mormor* “grand'mère” dans les langues scandinaves. Cette étymologie est intéressante; en tous cas, l'hypothèse d'un redoublement primitif est à retenir. Sur un passage éventuel du redoublement à la gémination, cf. ci-dessus p. 35 et suiv.

wlæffetere "bafouilleur", vha. *narro* "imbécile", visl. *svarri* "femme hautaine" (de *svara* "répondre" ou de *svarra* "bruire" ?), visl. poétique *sprakki* "femme", sans doute "la bavarde", cf. *spraki* "rumeur", *lydda* "lazy villain".

Noms de métiers —. Vag. *loddere* "mendiant", visl. *loddari* "jongleur"; *snattari* (cf. norv. dial. *snatta* "chipier") et *snøttungr* "voleur", *hvinn* "filou", *brakki* à côté de *brokunarmadr*, "courtier", *skratti* "sorcier" (cf. ci-dessous vha. *scraz*, pl. *scrazza* "faune"), vag. *wicca* "sorcier" et le fem. *wicce*, où la Verschärfung (cf. *wiglian* "pratiquer la divination") témoigne en faveur d'une gémination antérieure à l'allongement vestique devant -j- (cf. ang. *witch* avec -tch- de -k'k'-); les mêmes raisons valent sans doute pour *fricca* "héraut", de *frignan* "demander, s'enquérir"; vag. *scinnere* "magicien". Vha. *snurrinch* "bouffon"; vha. *huorra* "prostituée", plus fréquent que *huora* (cf. Graff. IV 1011); avec le même sens, on trouve encore vha. *zaturra*, *lenne* (cf. lat. *lena*) et mnéerl. *loddige* à rattacher aux mots *lydda*, *loddere*, etc. ci-dessus; vag. *scrætte* est synonyme, mais vient sans doute du latin *scratta*, même sens; dans le même ordre d'idée, cf. vag. *scocha* "lenocinium". On pourrait être tenté de joindre à ces mots visl. *skraddari* et *sniddari* "tailleur" qui, s'ils sont empruntés au bas-allemand, se présentaient dans cette langue avec une consonne simple (mba. *schrâder* et *snîder*); la gémination expressive n'aurait rien d'étonnant dans ces mots qui désignent les représentants d'une profession trop sédentaire pour jouir d'une considération quelconque, là où les guerriers représentent la classe supérieure. En fait, la géminée des mots norrois ne s'explique pas plus par l'expressivité que p. ex. le -dd- de visl. *kredda* "credo" (du vag. *créda*): en fait de dentale sonore, le vieux-norrois ne connaissait à l'intervocalique que -ð- et -dd-; -d- était inconnu. Lorsqu'il s'est agi de rendre le d intervocalique étranger, -dd- s'est trouvé être une meilleure approximation que -ð-; la géminée des mots cités ci-dessus est donc due à une substitution de son. Il est à noter que tous ces

mots s'appliquent à des individus exerçant des professions décriées, sinon toujours infâmes, et que ni les paysans (visl. *bóndr*), ni les guerriers et les pirates (visl. *víkingar*) ne sont représentés ici.

Etres fabuleux et termes de magie

Il faut d'abord rappeler ici vag. *wicca* et *wicce* "sorcier" et "sorcière"; c'est à la gémignée de ces mots que doit être rattachée celle de visl. *vitt* "charme magique", *vittugr* "adroit en matière de sorcellerie", cf. sans gémignée *vit* "intelligence" et *vitugr* "intelligent". On doit citer, en outre, vha. *scraz*, pl. *scrazza* "faune", vsax. *sletto*, même sens, vag. *scucca*, *scocca* "démon, diable", *scinna* "démon", visl. *troll*, vsuéd. *iætte* "géant", forme courte à la mode hypocoristique, (cf. visl. *jötunn*, même sens), et peut-être vag. *scritta* "hermaphrodite".

Noms d'animaux

Chien —. Vag. *dogga* (le mot ordinaire est *hund*); si, comme on l'admet généralement (FT 145), visl. *dugga* "a useless fellow" est un emprunt au vag., on peut penser que le mot avait à l'origine une nuance péjorative; vag. *ræcc* "chien quêteur, braque"; visl. *rakki* désigne le mâle du chien ou du renard (cf. *melrakki* "artic fox"; FT, pp. 712 et 872), on peut discuter l'origine expressive de la gémignée de *ræcc*, et l'on trouve avec la simple ang. dial. *rake* "chien de berger", anciennement, dans les dialectes du sud de l'Allemagne, *rache* "braque"; avec le même sens, le vha. a *bracco* d'où le mot français, et il est possible que les deux thèmes **rakon-* et **brakon-* aient exercé une influence l'un sur l'autre.

Chat —. Le mot usuel pour chat, masculin en nordique, féminin en vestique, visl. *køttr*, vha. *kazza*, vag. *catte*, a constamment une gémignée, mais comme le mot est commun à presque toutes les langues de l'Europe, avec la gémination là où elle est possible,

on peut hésiter à se servir ici de ce mot en dépit des formes à *t* simple désignant le mâle sur le domaine allemand, vha. *kataro* (cf. aussi en ang. *caterwaul* qui désigne le tapage que font les chats). Pour le mâle, on trouve en visl. *fress* que Falk-Torp rattachent à *fræs* "das Zischen"; le mot s'est dit à l'origine du chat qui se hérisse.

Rat —. Le cas du mot "rat", vag. *rætt*, vsax. *ratta*, vha. *rato*, *radda*, all. *Ratte*, *Ratze*, rappelle celui du chat (cf. *FT*, p. 913, sous *Rotte*).

Cheval —. Le mot germanique commun semble provenir de la même racine que le lat. *cursus*, et a dû déplacer le mot indo-européen commun, skrt. *açva-*, lat. *equus*, etc., qui ne se retrouve plus que dans des survivances (got. *aihwatundi*, mot à mot "dent de cheval", en fait "buisson d'épine"; vsax. *ehu-*, vag. *eoh* et visl. *jór*, en poésie seulement); ce mot se présente avec un *s* géméné partout où la position de l'*r*, sujet à de fréquentes métathèses, le permet: visl. *bross* n., vsax. *bross*, vha. *ros*(-ses); au fém. visl. *bryssa*; pour le même animal, Holthausen, *EW*, p. 324, cite un terme péjoratif *stott*. Pour le poulain, on trouve en visl. à côté de la désignation ordinaire *fyl*, le mot *trippi* n.; avec le même sens, M. Loewe, *Germanisch*, p. 105, cite un vfri. *folla*; M. Holthausen, *Altfriesisch*, ne donne que *fola*. Visl. *stedda* "jument" s'explique peut-être à partir de *stóð*, comme *Edda*, le nom du poème, à partir de *óðr* "poésie" (cf. *FT*, p. 180, sous *Edda*) à moins que l'on préfère y voir (cf. *FT*, p. 1170, sous *Stod*) un emprunt au vieil-ang. *stéda* "étalon" (cf. ci-dessus p. 179, à propos de *skraddari*, etc., le consonantisme des deux mots vag. *créda* et visl. *kreda*; la géménée dans ce cas ne serait pas non plus expressive); on ne voit pas, toutefois, pourquoi le mot aurait passé du sens d'étalon à celui de jument.

Ane —. Vag. *assa* "âne" et *asse*, *assen* "ânesse" sont, sans aucun doute, des mots d'emprunt comme tous ceux qui désignent cet animal dans les langues germaniques.

Porc —. Les mots anglais qui désignent le porc: *pig* et *hog* sont mal représentés à date ancienne; *vag. pecg* se trouve une fois dans un nom de lieu; *hogg* qui n'est pas très ancien est considéré comme un emprunt aux langues celtiques (cf. Förster, *Keltisch*, p. 132 et suiv.). Le mnéerl. connaît *bagghe* avec le sens de pourceau.

Bélier, Bouc, etc. —. *Vag. ramm*, *vha. ram*, *rammo* "bélier" doit sans doute sa géminée aux mêmes raisons qui ont fait apparaître celle du mot qui désigne le bouc, ou, plus exactement, les mâles de la chèvre et des espèces voisines: *visl. bokkr* et *bukkr*, mâle de divers animaux (le mot désigne aussi la machine appelée bélier, en vestique *ramm*); *vag. bucca* "bouc", et *bucc* qui, comme *ang. buck*, a un sens plus général; *vha. boc(-ckes)*; cf. ci-dessus p. 138; le vieil-ang. présente une fois *wæterbuca*, sans géminée, pour désigner un insecte aquatique. *Visl. kjappi* "pet name for a he-goat"; c'est à l'origine un diminutif, comme le suggère *all. dialectal kippe* "veau nouveau-né" et *dan. dial. kip*, désignation hypocoristique du même animal (cf. *FT*, p. 511). *Vha. kizzî(n)* et son synonyme sans géminée *visl. kid*, désignent le chevreau; il semble qu'il s'agisse d'un mot d'appel, un "Lockwort" que l'on retrouve en albanais sous la forme *k'i ɔ* (*FT* 506; Marstrander *ZfcPh.* 1910, p. 403 et suiv.); le *k* initial n'aurait pas, du fait de la nature du mot, subi la mutation consonantique, pas plus que le "Lockwort" *norv. kille* n'a adouci le sien. Le synonyme, *vha. zickî(n)*, *vag. ticcen*, est un diminutif de *vha. ziga* "chèvre".

Il convient de noter dans les deux mots *kizzîn* et *zickîn*, la *Verschärfung*, qui a sans doute une valeur diminutive à laquelle se mêle probablement un peu de cette "Zärtlichkeit" que M. Wissmann ne croit pas très compatible avec les sourdes géminées (cf. ci-dessus p. 163).

Rappelons ici que le mot *ziga* semble être le résultat d'une métathèse qui se serait produite dans le mot qui a donné en *vha. geiz*, l'autre nom de la chèvre. Il est remarquable que l'on ren-

contre cette métathèse "irrégulière" dans le cas d'un animal dont le nom semble souvent prendre des libertés avec les lois phonétiques.¹

Taureau —. Vag. *bulluc* (cf. ci-dessus, p. 139) est un diminutif du mot qui a donné ang. *bull* et mba. *bulle*; il se retrouve sans gémisée en visl. sous la forme *boli* (cf. également des formes avec *l* simple empruntées à la toponomastique anglaise, *AF* 12, p. 171 et suiv.).

Renard —. Le mot got. pour cet animal, *fauho* f., se retrouve dans un nom de lieu vag. sous une forme qui laisse supposer un mot **focge*; le masculin, formé avec un suffixe en -s- (vag. *fox*, vha. *fuhs*) a été remplacé en nordique par *refr* qui apparaît avec une gémisée dans isl. *rebbi*. Avec le même sens on trouve en visl. *skolli* qu'on peut aussi bien rapprocher d'ang. *skulk* "être à l'affut", norv. dial. *skulka* "se glisser sans être vu", que de visl. *skolla* "se balancer".

Ours —. Le nom germanique de l'ours, vag. *bera*, etc., se trouve avec une gémisée dans vha. *Berri* qui désigne une constellation; plus récemment, on trouve *bätz*, all. *Petz* (cf. *Batzen*, nom de la monnaie bernoise) formé avec le suffixe à gémisée -tz-. Visl. *bessi*, *bassi*, qui désignent le mâle viennent de *bersi* (de **ber-* — cf. *bera* f. — + -si); à cette date l'assimilation de -rs- en -ss- a, sans doute, encore une valeur expressive nette (visl. *fors* "chute d'eau", norv. *foss*).

Cerf, biche —. Vag. *stagga* "cerf" (mâle) est peut-être "celui qui a des cornes" (cf. anc. dan. *stag* "pointe") et s'opposerait à visl. *kolla* "biche", puis par extension "vache", à l'origine "celle qui n'a pas de cornes", qui est "*kollóttir*"; on peut aussi

¹) Dans les dialectes savoyards dont il est parlé ci-dessus p. 22, il existe, pour désigner la chèvre, à côté du régulier [βevra], une forme [kabbra] qui reste cantonnée dans les emplois expressifs.

rapprocher le mot *stagga* de visl. *andarsteggi*, norv. *stegg* “canard mâle”, dans quel cas, *stagga* désignerait peut-être le membre viril et, par extension, celui qui le porte.

Blaireau —. Vag. *brocc* est sans doute un emprunt au celtique (virl. *brocc*, gall. *broch*), cf. Förster, *ibid.*, p. 121 et suiv.

Putois —. La géminée de vha. *illi(n)tido*, *ellediso* est peut-être d'origine expressive (cf. vha. *elo* “jaune”; voir *FT*, p. 461, sous *ilder*).

Taupe —. Le vfri. présente pour “taupe” la forme *moll*, cf. mag. *molle* et, sans géminée, ang. *mole*, même sens. Même si, comme le pense Falk-Torp, p. 737, c'est là le mot primitif, cette forme a pu, à une certaine époque, sembler une Kurzform des synonymes à second élément *-werp*, *-werf*, etc.

Coq —. Vag. *cocc*, d'origine onomatopéique, a déjà commencé à déloger le traditionnel *hana* de ses positions; le mot se rencontre en scandinave (dan. *Kok*, suéd. dial. *kock*, 1 fois visl. *kokr*) et il n'est pas nécessaire de supposer un emprunt à l'anglais; en suéd. le mot expressif *tupp* a remplacé *hane*. Vha. *cappo* “chapon” est probablement un emprunt au roman.

Canard —. Le nom indo-européen du canard s'est, en général, bien maintenu (visl. *ond*, vag. *ened*, vha. *anut*; *anit*); l'ang. *duck* n'est représenté en vag. que sous la forme *dúce*, proprement “la plongeuse”, (cf. ang. *to duck* et dan. *dukke*); en visl., on se sert du composé *andarsteggi* pour désigner le mâle.

Passereaux —. Vag. *bridd* désigne les jeunes oiseaux; son emploi n'est d'ailleurs pas limité aux espèces sauvages; vag. *ruddoc* et *rædda* “rouge-gorge”, cf. ci-dessus, pp. 129 et 139; *sugga* et *hegesugge* “traine-buissons”, cf. Holthausen, *EW*, p. 329, *Anglia* 41, p. 114; *wrænna* “roitelet”; visl. *sporr* (gén. *sparrar*)

“moineau”, cf. mha. *spatz*, même sens, avec le même suffixe hypocoristique que l’on retrouve dans all. *Petz*, nom de l’ours; vha. *meissa*, à côté de *meisa*, “mésange”; l’orthographe de vag. *þryssce* “grive” indique-t-elle une chuintante géminée ?

Oiseaux sauvages divers —. Vag. *gydda* “bécassine sourde”, si, comme le suggère M. Holthausen, *ibid.*, p. 140, le mot est une Kurzform de *gydenu* “déesse”; vha. *snepho*, *snepha* “bec-figure” (all. *Schnepfe* “bécasse”); vag. *ceabhhe* “choucas”; vha. *parra* “orix vel hehera” (Graff III, 344) “geai” (?), *witohoppo*, *witehoppha*, vsax. *widohoppa* “huppe” Visl. *dunna* “canard sauvage” (peut-être d’un adjectif de couleur, cf. vag. *dunn* “brun sombre” avec une géminée d’origine incertaine); vag. *fugoldoppe* “plongeon” et *dúfedoppa* “pélican” (Holthausen, *EW*, p. 75); vag. *stángiella* “pélican” (?); vha. *merrich* “plongeon”, sans doute du lat. *mergus*. Visl. *gammr* (ou *gambr*) désigne un gros oiseau de proie, selon Zoëga un vautour; les mots modernes correspondants désignent plutôt un animal fabuleux, comme le griffon.

Corbeau —. La désignation germanique traditionnelle, visl. *brafn*, vag. *bræfn*, vha. *braban*, se retrouve dans cette dernière langue pourvue de désinences de thème faible (le *n* de la racine ayant été pris pour celui du suffixe thématique) et, parfois, d’une consonne géminée: *rabbo*, une fois, à côté de *rafo*, et le gén. pl. *rammo* (-*mm*- sans doute de *bn*- par l’intermédiaire de -*mn*-; cf. ci-dessus p. 71); par la suite, la forme à géminée s’est spécialisée: all. *Rappe* “cheval moreau”, *Rappen* “petite pièce de monnaie” sans doute, à l’origine, à l’effigie d’un corbeau. Comme désignation hypocoristique du même oiseau, le visl. connaît *krummi*, *krumsi* et *kramsi* (ces derniers avec le suffixe -*si* des mâles); cf. ci-dessus le nom de l’ours. Je ne suis pas aussi sûr que Falk-Torp, que ce mot ne doive rien à la racine de visl. *korpr*, même sens.

Batraciens —. Les batraciens reçoivent fréquemment des désignations hypocoristiques (cf. Hellquist, *SEO*, p. 559 sous *padđa*): vag. *tadde*, de *tádige* “crapaud”, est, comme l’ang. *toad*, une Kurzform. Selon Hellquist (*SEO*, p. 372, sous *kvabbe*), on doit mentionner ici deux noms de la lotte, poisson qui, par sa forme et surtout par son contact visqueux, rappelle les batraciens (en all. *Quappe* a les deux sens de “lotte” et de “têtard”): vsax. *quappa* que l’on rapproche de vsl. *žaba* “grenouille”; vha. *ruppa*, *rûpa*, (all. *Aalraupe* = (*Aal*)*quappe* qui serait une formation dite kurznamenartig à partir de lat. *rubeta* qui désigne la rainette.

Poissons —. On trouvera ici surtout des poissons de mer (cf. toutefois vha. *chresso* “goujon”): vag. *reobbe* “raie”, mba. *roche*, *ruche*, *rugge* d’où les formes scandinaves et allemandes modernes; le vocalisme ang. en *-e* est particulier, mais on trouve en moy. ang. *roughe* à côté de *reighe* (cf. Köhler, *AF* 21, p. 67 et suiv.); comme le fait remarquer Hellquist, *SEO*, p. 650, sous *rocka*, l’incertitude du vocalisme parle en faveur d’une explication par l’expressivité. Vag. *facg* “carrelet” est bien attesté à côté de *fág*; le mot est sans doute à rapprocher de l’adj. *fág* “barriolé, multicolore” à cause de l’aspect du poisson en question, qui se nomme en danois *Rødspætte*, c’est-à-dire le poisson tacheté de rouge. Visl. *lubba* “grosse morue” (cf. ci-dessus p. 91); vag. *sceadd* “alose” (cf. Hellquist, *SEO*, p. 730, sous *skata*) et *sprott* “sprat”. Il faut encore signaler vha. *phrilla* “asforus” (?) et *cutto* qui semble désigner la seiche, en vag. *cudele*, ang. *cuttle-fish*.

Mollusques —. Ils sont représentés ici par vha. *snecco*, mag. *snegge*, mha. *snecke* également avec le sens de tortue; (cf., sans géminée, visl. *snigill* et vag. *snægl*, *snegl*); vag. *-cocc* dans *sécocc* est probablement un emprunt au roman.

Crustacés —. Visl. *krabbi*, vag. *crabba*, Kurzformen du mot qui est en vha. *krebazo*, all. *Krebs*; vag. *loppestre*, ang. *lobster*,

qui désigne le homard (la langouste) et la sauterelle, paraît être une déformation du lat. *locusta* qui a les mêmes significations, sous l'influence du vag. *loppe* "puce".

Insectes —. Un certain nombre d'insectes ont reçu des dénominations à gémisée. Tout d'abord les insectes que l'on pourrait qualifier de domestiques: l'araignée, en vag. *átorcoppe* (cf. ang. *cobweb*, sa toile), en dan. *Edderkop* (pl. *-kopper*), et vag. *lobbe*; la puce, vag. *loppe*, dan. *Loppe*, suéd. *loppa*; la mite, visl. *motti*, mha. et mba. *motte*, vag. *moppe*, ang. *moth*; le moucheron, vag. *gnætt*. Parmi les autres insectes, ont un nom à gémisée: le papillon, vag. *fiffealde* à côté de *fifealde*, le bousier, vag. *budda*, le scarabée, vag. *wicga* (cf. ang. *earwig* avec un *g* dur) et *wibba* (où *-bb-* peut, il est vrai, venir de *-bj-*), la sauterelle, vag. *gærshoppa* et *loppestre* (cf. ci-dessus), le grillon, vha. *grillo*.

Noms de parties du corps

Corps —. Visl. *kroppr*, qui désigne surtout le tronc (cf. sans gémisée *krof*, plus particulièrement "carcasse d'un animal de boucherie"), mot plus vulgaire et matériel que *lik*, qui est le mot germanique commun, aujourd'hui partout confiné à des sens abstraits ou particuliers. Les doublets visl. *skrokkr* et *skokkr* ont le même sens de "corps, tronc", mais peut-être *-kk-* vient-il de *-nk-* si l'on doit, avec Falk-Torp, rattacher ces mots à norv. *skrukke* "ride".

Tête, crâne —. La désignation germanique commune de la tête (got. *haubih*, etc.) s'est assez bien conservée et ce n'est qu'assez tard que, sur le domaine allemand, *kopf* a passé du sens de récipient, à celui qu'il a aujourd'hui; toutefois vfri. *kopp* a déjà le sens de tête; cf. également le synonyme *holla*; le sommet de la tête se dit en visl. *kollr*, d'où l'adjectif *kollótt* "sans corne", cf. ci-dessous *kolla* "femelle". Avec le sens de boîte crânienne,

crâne on trouve vag. *béafodþanne* (cf. ci-dessous p. 193); visl. *skalli* s'est spécialisé dans le sens de "crâne chauve", cf. également *sköllóttir* "chauve", mais les mots modernes correspondants, norv. et suéd. *skalle*, et avec une autre voyelle, ang. *scull* et suéd. *skulle*, désignent simplement le crâne; sans géminée, le mot désigne un récipient, vag. *scealu*, visl. *skál* (cf. suéd. *huvudskål* = *skalle*); visl. *skjanni* m. "côté de la tête" (sans doute à rapprocher de visl. *skán* "membrane", vfri. *skene* "peau", etc.) a peut-être une géminée expressive. Vag. *hnoll* et vha. *nell*, désignent le sommet de la tête, de même que visl. *toppr* et vha. *zopf*, qui prennent souvent, de ce fait, le sens de touffe de cheveux (cf. all. *Zopf* "natte, tresse").

Nuque —. La nuque se dit en vag. *hnecca*, en vfri. *hnekka*, forme qui, avec ang. *neck*, montre bien par l'absence de palatalisation, qu'il ne s'agit pas d'un allongement devant *-j-*; visl. *hnakkr* ou *hnakki* désigne la nuque ou le derrière de la tête; ce dernier sens est peut-être primitif, car il s'accorderait bien avec le sens de cime que présente l'anc. dan. *nakke* par exemple.

Cheveux —. A côté du mot général *hær*, le vag. présente *sceacga* avec le sens spécialisé de chevelure.

Les mots qui signifient "boucle de cheveux" présentent souvent la gémination: visl. *lokkr*, vag. *locc*, vha. *loc(-ckes)*, vsax. *lok(-kkes)* (on trouve aussi *loci* sans géminée, Wadstein, p. 205), vfri. *lokk*, représentent la désignation traditionnelle à côté de laquelle on trouve, avec géminée également, visl. *leppr*, à l'origine "lambeau d'étoffe qui pend", et, plus récemment, vfri. *krulla*, mha. *krolle* d'où les mots scandinaves, dan. *Krølle*, suéd. *krulla* (une assimilation de *-zl-* en *-ll-* n'est pas exclue). Il faut ajouter à ces mots visl. *toppr* qui veut dire, entre autres choses, toupet de cheveux.

Lobe de l'oreille, lèvres —. Le lobe de l'oreille se dit en vag. *éarlæppa*, vfri. *árleppa* (la comparaison de ces mots avec visl.

leppr montre que la gémination a dû précéder l'allongement vestique devant *-j-*) ; le mot est à rattacher à une racine expressive onomatopéique qui désigne quelque chose de flasque qui pend, d'où dérive également un certain nombre de mots qui désignent la lèvre et dont certains connaissent la gémination : suéd. *läpp*, vsuéd. nom pl. *leppanar* à côté du synonyme *läpi* sans gémignée, cf. Hellquist, *SEO*, p. 349. Vag. et vfri. *lippa* ont une gémignée ambiguë. Visl. *vørr*, vfri. *were*, et, avec un suffixe diminutif, got. *wairilo* et vag. *weolor* semblent représenter le mot primitif que les mots d'origine onomatopéique ont fini par supplanter tout à fait ; on peut citer ici le mot visl., vfri. *koss*, vag. *coss*, vsax. et vha. *kus* (*-sses*) "baiser" (cf. ci-dessus p. 65).

Joue, mâchoire —. Vha. *baccho* "joue, mâchoire" se rencontre sans gémignée dans le composé *chinnibabbo* et vsax. *kinnibako* "mâchoire" ; le vieux-frison a la gémignée ou la simple dans *zinbak(k)a*.

Museau —. Le museau, le mufle et, plaisamment ou injurieusement, la bouche ou la partie inférieure du visage, sont fréquemment désignés dans les langues germaniques par des mots de forme *sn* + voyelle + consonne ; cette dernière apparaît souvent gémignée, comme dans visl. *snoppa* à côté de *snopa*, et dans vfri. *snabba*, cf. *FT*, p. 1100, sous *Snude*.

Sein —. Relativement abondants sont les mots qui désignent le sein maternel ou, plus exactement, le bout du sein : vag. *titt*, mha. *zitze*, all. *Zitze* ; avec un autre vocalisme vha. *tutto*, *tut(t)a*, *tutti*, *deddi* ; avec le même sens et le vocalisme *a*, on trouve dans les dialectes scandinaves *tatte*. (cf. *FT*, sous *taate*, p. 1239, et *Tøddel*, p. 1314). Vag. *mamme*, même sens, est probablement un emprunt du lat. *mamma*.

Abdomen —. Vag. *bucc*, à côté de *búc* "ventre" ; vag. *guttas* pl. "intestins", et *ropp* ou *roop* (c'est-à-dire, sans doute, *róp*) "colon".

Parties génitales et avoisinantes —. Elles sont particulièrement bien représentées ici: visl. *fytta* "cunnus", mha. *voitze* et all. *Fotze* même sens, cf. le synonyme mha. *kotze*, (cf. *FT*, p. 281, sous *ful*, et p. 598, sous *Kutling*). "Testicule" se dit en visl. *þollr*, en vag. *beallucas* (nom. pl.) et *sceallan* (nom. pl.), en vfri. *skall* et *prelling*, en vsuéd. *kodde*, cf. *FT*, p. 558; sans géminée, le visl. *kodri* a le sens de scrotum et est synonyme de *kyllir*; vag. *hnocc* "pénis" (cf. Holthausen *EW*, p. 166). Le mot germanique commun pour anus, "culus", vha. vsax. visl. *ars*, vag. *ears*, qui remonte sans doute à la langue commune (cf. grec *ῥυκος*), gémine son *s* à la suite d'une métathèse dans la forme visl. *rass* (cf. notamment le composé *rassragr* pour **arsargr* "inverti"; le composé vsax. *arsbelli* désigne les fesses, et vfri. *ersknopp*, l'ischion ou le coccyx; avec le sens de fesse, on trouve encore vha. *gopfa* à côté de *goffa*.

Parties variées —. On trouve encore vha. *ballo* "bourrelet de chair", notamment au pouce et au gros orteil, vag. *fingerdoccan* (nom. pl.) "muscles de doigts", visl. *brammr* "patte" celle de l'ours notamment; cf. avec le même sens, mha. *tatze*, all. *Tatze*; vha. *cropf* et vag. *cropp* "gésier", l'hapax vha. *lappo* "paume de la main", vha. *scuobba* "écaille" à côté de *scuopa*, *fettah*, également avec consonne simple, "aile"; le vsax. a *koppodi* "cristatus"; (muni d'une crête); avec le sens de cuisse, cuissot, on a, avec ou sans géminée, visl. *hōm*, vag. *hamm*, vha. *ham(m)a*, cf. toutefois ci-dessus p. 70; vag. *bracca* ou *braca* "gorge".

Sécrétions, excréments —. Le mot qui signifie "bile" a, en germanique, partout un *l* géminée qui correspond à un *l* simple d'autres langues indo-eur.: visl. *gall*, vag. *gealla*, vha. vsax. *galla*, cf. entre autres, grec. *χόλος*, *χολή* même sens.

A signaler ici le mot visl. *þrekkr* (all. *Dreck*) "fumier" qui s'est dit peut-être à l'origine des excréments; vag. *micga*, *micge* "urine" où, toutefois, la géminée peut-être due à un suffixe en *-j-*.

La gémiation est fréquente dans les mots qui désignent le mucus nasal: vag. *gesnott*, vfri. *snotta*, etc. (cf. *FT*, p. 1099, sous *Snot*; une autre racine employée dans le même sens est celle de l'all. *Rotz*, vsax. *brottag* "morveux"; vha. *broz* est ambigu, surtout lorsqu'on le rapproche de vag. *brot* sans gémination, même sens.

On peut ranger ici vha. *motto*, *rocco* "rancissure" et *mucco* "bave d'escargot" (cf. *FT*, sous *mugg* I, les mots de la même famille au sens d'humidité et de moisissure).

Maladies —. Les défauts physiques ont déjà été partiellement traités ci-dessus dans les pages consacrées aux adjectifs. On a intérêt à rattacher les noms de maladies à ceux des parties du corps.

Visl. *skabb*, vag. *sceabb* (adj. *sceabbede*) "la gale"; vag. *snoffa* (hapax) "nausée" (dans *wlætta*, même sens, la gémination est probablement issue d'une syncope, cf. Holthausen, *ibid.*, p. 402); vag. *metecweorra* "indigestion"; visl. *kvelling* "douleurs" (adj. *kvellisjúkr* "malade"); vag. *gealla* "écorchure, excoriation" (adj. *geallede*) duquel il faut, sans doute, rapprocher visl. *galli* "défaut" (d'un objet). Vag. *pocc* désigne une pustule; au pluriel, le mot désigne des maladies éruptives: mha. *pocken*, all. *Pocken*, la variole, vsuéd. *pokkor*, anc. dan. *pokker*, la syphilis; cf. la métathèse de suéd. *kopper*, dan. *Kopper*, la variole; vha. **bull*a (gén. pl. *pullono*) "pustule"; visl. *sullr* désigne un furoncle ou un gros bouton (l'origine expressive de sa gémination, comme de celle de *svella* "gonfler", est douteuse); vag. *dott* "sommet d'un furoncle, bourbillon"; vag. *wearr* "verrue" et vha. *werra* "varice" doivent peut-être leur gémination à une assimilation (-rr- de -rz-; cf. Holthausen, *EW*, p. 387), dans le même ordre d'idées, il faut signaler ici visl. *þrottinn* à côté de *þrúttinn* "gonflé". Dans vag. *scitte* "diarrhée", la gémination n'est pas nécessairement expressive. A signaler encore ici vag. *gillistre*, à côté de *geolster* "pus", vha. *gillister* même sens.

Noms de jouets.

Nous ne trouvons guère que vha. *toccha*, *doccha* "poupée" (visl. *dokka* n'est pas attesté avec ce sens, mais suéd. *docka* et dan. *Dukke* "poupée" font supposer que *dokka* avait aussi cette signification; sur le sens primitif et l'évolution sémantique, cf. *FT*, p. 164) et vha. *topho* et *zello* "toupie".

Noms de vêtements.

Coiffure —. Vag. *hætt*, visl. *høtt*, à côté de vag. *hód*, vha. *huot* (cf. ci-dessus p. 109); vha. *gapfa* "bonnet", *chuppha* même sens; vfri. *hokka* "Mütze" (de **hōdka* ?); vag. *maffa* "coiffe", mot d'origine inconnue; visl. *gaddan* de sens mal défini.

Manteau, etc. —. Visl. *smokkr*, vag. *smocc*, vha. *smoccho* "blouse, sarrau"; vha. *barra* "cilice, saie", *zussa* "stragulum", *kozso*, vsax. *kott* (cf. bas-lat. *cotta*, *cottus*, et les formes romanes, *FT*, p. 598, sous *Kutte*); vag. *bratt* "manteau" est probablement un emprunt au celtique (cf. M. Förster, *Keltisch*, p. 125); visl. *sloppr*, *slyppa* qui désigne un ample surtout. C'est, à peu près, le sens de visl. *rokk*, vag. *rocc*, vfri. *rokk*, vha. *roc*, dat. *rocke*; vag. *sciccing*, *sciccells* et visl. *skikkja* "cloak" (cf. également, avec un sens analogue, vha. *chappa*, vag. *cæppe*, du bas lat. *cappa*), visl. *stakkr* "courte pelisse" (cf. *stak(k)a* "fourrure").

Braies —. Vag. *braccas* (pl.) et vsuéd. *brackor* (pl. également) ont été examinés ci-dessus, p. 109.

Chaussette —. Le mot qui désigne la chaussette ou le bas: visl. *sokkr*, vag. *socc*, vha. *socko* etc., est un emprunt au latin *soccus*.

Haillons —. Vag. *tættec*; visl. *tøturr*, sans géminée, à côté de l'adjectif *tøttrugr*.

Pan, bande d'étoffe —. Visl. *leppr*, vag. *læppa*, vfri. *lappa*, vsax. *lappo*, vha. *lappa*; puis visl. *spjorr* "bandes d'étoffe qui

servent à emmailloter”, vag. *tæppe* “bande d’étoffe”, sans doute à côté d’une forme à consonne simple, d’où ang. *tape*, (cf. toutefois le mot *tæppet*, lat. *tappetium*, *tappeta*, Graur, *Consonnes géminées*, p. 208 et suiv., dont notre mot n’est peut-être qu’un abrègement à la mode hypocoristique), vag. *wecca*, à côté de *weoce*, *wice*, et vsax. *wekko*, *wocco* “mèche”.

Fil, corde, etc. —. Ont le sens de fil: vag. *toppa*, vsax. *funna*, *spratta* ou *sprata* “Richtschnur”. Dans le même ordre d’idées, on trouve vha. *ricculla* “lien”, vag. *lann*, vha. *lanna*, même sens, vag. *racca*, visl. *rakki* “partie du grément”, forme courte de vag. *racente* “chaîne, lien”, et peut-être vha. *stric(-cches)* “lacs”.

Noms de divers récipients.

Sac, poche —. A côté du mot d’emprunt got. *sakkus*, etc., on trouve visl. *skreppa*, ang. *scrip* “petit sac”, vag. *pohha* “pouch, bag”, vha. *kiulla* “sac” (cf. ci-dessus visl. *kyllir* spécialisé avec le sens de scrotum), *budda*, même sens, où toutefois la géminée peut être due à l’allongement vestique; vag. *gebopp* (hapax) “small bag”; cf. encore vha. *harra* notamment “sac” (cf. Wadstein, p. 189, *hairra*). Visl. *baggi* (cf. ang. *bag* “sac”) a plutôt le sens de “balot, gros paquet” tout comme *pakki*. Avec le même sens de ballot, on trouve encore vha. *ballo*. On peut rattacher à ces mots ceux qui veulent dire “cosse”, vag. *codd*, et “coussin”, visl. *koddi*, etc., cf. *FT*, p. 558, sous *Kodde*.

Vaisselle —. Vha. *gescirri*, entre autres, “Gefäss”; visl. *panna*, vag. *panne*, vsax. *panna*, vha. *pfanna* “casserole, poêle” (c’est peut-être un emprunt au bas-latin, cf. *FT*, p. 813, sous *Pande*); vag. *holle* “poêle à frire”; visl. *kanna*, vag. *canne*, vha. *kanna* “pot, broc, bidon”; visl. *pottr*, vag. et vfri. *pott* “pot”; cf. avec le même sens mha. *topf*, all. *Topf*; vag. *crocc*, *crocca*, *crohha* “vaisselle, cruche”, visl. (*leir*)*krukka*, même sens; on peut citer ici visl. *hadda* “anse”. Visl. *koppr*, vag. *copp* et *cuppe* “tasse”,

vfri. *kopp* "gobelet"; visl. *hnappr*, vag. *hnæpp*, vsax. *hnapp*, vha. *hnappf* "tasse, bol", d'où le fr. *hanap*; un synonyme est visl. *bolli*, vag. *bolla*, vsax. *bollo*, vha. *bollo* et *bolla*, d'où le français *bol*; vag. et visl. *full* "coupe" (cf. Holth., *EW*, p. 118). Vag. *pinne* "bouteille de cuir" peut figurer ici.

Tonneau, cuve, boisseau, etc. —. Visl. vha. *tunna*, vag. vfri. *tunne*, vfri. également *tonne*; vsuéd. *þynna*, même sens, a une initiale particulière; la géminée de vag. *bytte* "tonneau" à côté de *hyden*, même sens, peut bien être de nature expressive, comme le suggère le rapprochement étymologique avec visl. *bytta*. Le vha. a fréquemment une géminée dans *choppha*, *chuoppha* "cuve", all. *Kufe*. Le mot qui désigne le boisseau a une géminée en nordique: visl. *skeppa*, mais le plus souvent une simple ailleurs (vfri. *skep*, vsax. *skap*, vha. *scaf*). Avec le sens de seau, on trouve visl. *spann*, mba. *span(-nnes)*, visl. *bytta* et vag. *stoppa*, vsax. *stoppo*; visl. *-kaggr* (dans *vinkaggr*) et *Kaggi* (comme surnom) désignent un récipient, barril ou jarre.

Caisse, corbeille, etc. —. Visl. *kass*, *kassi* "caisse, corbeille", vha. *sat(t)e* et *cratto*, *crezzo* "panier, corbeille", vha. *krippha* "crèche, mangeoire" avec *Verschärfung*, visl. *vagga* "berceau", vha. *piutta* (cf. ci-dessus visl. *bytta* et vag. *bytte*) "ruche", peut-être à l'origine une corbeille, cf. all. *Bienenkorb*. Vag. *bin* "auge" est probablement un emprunt au celtique (cf. M. Förster, *Keltisch*, p. 124 et suiv.).

Noms de préparations comestibles.

Parmi les mots, relativement peu nombreux dans les textes que nous possédons, désignant des préparations comestibles, il en est quelques-uns qui présentent la gémination; tout d'abord le mot qui a eu une belle fortune dans toutes les langues de l'Europe occidentale, vag. *soppe*, visl. récent *soppa*, vha. *sopf*, et qui désigne à l'origine le pain qu'on trempe dans un liquide

comestible (cf. vag. *soppian* "faire trempette"), puis l'ensemble du pain et du liquide; ensuite vsax. *brokko* "Art speise", vfri. *hotta* "lait caillé". Enfin quelques mots qui désignent des pâtisseries grossières: vha. *focchinza* (nom. pl.) "beignets", fréquemment sans géminée, cf. vag. *foca* "miche"; vha. *crapfo*, et vag. *bannuc*, de sens incertain, ce dernier étant probablement un emprunt au celtique. On rangera également ici vag. *peall* "eingekochter Most" et vha. *lurra* ou *lûra* "piquette" (lat. *lora*).

Cheville, crochet, etc. —. Les mots qui désignent la cheville, le crochet et, en général, les objets pointus, présentent la gémination avec une particulière fréquence: visl. *gnaddr*, *naddr* "cheville" et les mots norv. dial. correspondants (cf. *FT*, p. 333, sous *Gnalling*, et p. 546, sous *knatt*), visl. *nabbr*, *nøbb* "crochet, cheville"; cf. d'autre part, avec le même sens ou des sens analogues, les mots anglais *peg*, *plug*, *tag*, *cog*, etc., avec leur *g* "dur" qui vraisemblablement remonte à un *g* géminé expressif, et chez Hellquist, *SEO*, sous *pigg*, p. 574, les mots suédois correspondants; cf. encore vag. *pinn* avec le même sens. Vag. *poll* ou *pol* "toilet", vag. *tæppa*, vha. *zapfo* "bonde". A signaler ici les mots qui désignent les noeuds dans le bois: mag. *knagge*, mha. *knorre*, etc.; vag. *bramma* "crampon", vha. *chrappfo* "crampon, fourche"; vha. *hakko*, *hâko* "crochet" (-âk- sûrement de -âgg-; ce phénomène, comme en général la réduction des géminées après voyelle longue, est proprement allemand et ne peut être invoqué pour expliquer certaines occlusives sourdes d'autres langues), mha. *klam* (-mmes) "crampon" (cf. vag. *clamm* "lien, étreinte"); vha. *chracco* "fourche", vag. *cnæpp* "broche" (cf. ci-dessous p. 196). On trouve en composition visl. *hnakk-* "ancrer". Vag. *mattoc* et *becca* "pic" (outil) sont peut-être des emprunts au celtique (cf. Förster, *ibid.*, pp. 137 et suiv., et 140). Ajoutons ici vha. *happa* "faucille".

Bâton, poutre souche, etc. —. Avec le sens "bâton, canne", on trouve visl. *keppr*, vag. *sticca* (ang. *stick* montre qu'il ne

s'agit pas de *-k'k'-*), vha. *stekko* (également sans gémignée); avec celui de gourdin, massue, visl. *klubba* et *rudda*, vag. récent *rodd*, vfri. *kudda*; vag. *batt* est sans doute un emprunt celtique. Quenouille se dit visl. *rokkr*, vha. *roccho*; vag. *-stecca* dans *geocstecca* "partie du joug", est peut-être à ranger ici; visl. *stubbi*, *stubbr* "souche"; le synonyme *stabbi* a également le sens de billot qui est aussi celui de mha. *kloz*, all. *Klotz* (vag. *clott* a le sens de morceau, amas de matière); visl. *stokkr*, vag. *stocc*, vha. *stoc(-ckes)*, vsax. *stok(-kkes)*, vfri. *stokk* désignent des pièces de bois de volume fort divers, du bâton au tronc d'arbre; en visl. et en vag. le mot a aussi le sens de bille de bois, d'où poutre; "solive, chevron" se disent en visl. *sparri* ou *spari*, et en vha. *sparro*. On peut encore ranger ici, visl. *knakkr* "pied de siège", vha. *chippba* "échelon", visl. *blummr* et *blunnr* "rondin pour le lancement des navires". Pour "latte", on trouve vha. et vsax. *latta*, vag. *lætt* (pl. *latta*), cf., sans gémignée, mha. *lade* "planche"; pour "planche", vag. *pell* à côté de *pel*, et avec une gémignée d'origine incertaine, vha. *dilla* à côté de *dil*, *dilo*.

Objets arrondis —. On sait que du sens de cheville, bâton, on passe souvent à celui de "jeune garçon" d'une part, à ceux de "bouton, poignée, objet arrondi" d'autre part, cf. ci-dessus p. 117 où ceci ressort de l'examen des diverses formes de la racine expressive *kna*+ occlusive labiale, simple ou gémignée. Avec le sens de jeune garçon, on trouve, avec consonne gémignée, vha. *knappo* à côté de *knabo*, vfri. *knappa* à côté de *knapa*; cf. aussi vfri. *bobba* "petit garçon"; avec ceux de bouton, poignée, pommeau: visl. *knappr* et les mots scandinaves modernes pour bouton; vha. *knopf* qui a, entre autres, le sens de bouton de fleur (cf. avec le même sens, dan. *Knop*, suéd. *knopp*, ang. *knop*; vfri. *-knopp* a le sens d'os, cf. ci-dessus p. 190; avec une sonore ang. *knob* "poignée, pommeau (sur tous ces mots, cf. FT, p. 543, sous *knabb*, p. 544, sous *Knap*, p. 551, sous *Knop* et *Knob*).

Accidents du sol. —. Avec le sens de "sommets" on trouve vag. *cnæpp* qui veut aussi dire broche (cf. ci-dessus p. 195; avec

sonore norv. *knabb*, *knabbe* a le même sens), visl. *toppr*, vag. *topp*, vha. *zopf*, visl. *knollr*, vag. *cnoll*, vha. *knol(-lles)*; vha. *nollo*, plus particulièrement "colline".

Masse —. Vag. *clott* "clump" (ang. *clod* présente un consonantisme un peu différent), visl. *køkker* "lump", vha. *scollo*, *scolla* "motte"; les mots visl. *baggi*, *pakki* "paquet" et vha. *ballo* "balot" sont également à citer ici, ainsi que visl. *plagg* "bagage".

Touffe, grappe, etc. —. Au sens de touffe, toupet, mèche de cheveu, à côté de *toppr*, on trouve les mots *lokkr*, *leppr* cités ci-dessus, p. 188, vag. *wullcnoppa* "touffe de laine" et vha. *floccho* "flocon"; d'autre part, avec le sens dérivé de l'anglais *bundle* et de l'all. *Bündel*, d'où souvent le sens de poupée, (cf. ci-dessus, p. 192) visl. *dokka*, mba. *docke*, visl. *kippi*, *kippa*; cf. également, vag. *cropp* "grappe" (de fleurs ou de baies); à visl. *stakkr* "meule", mba. *hocke* "tas de gerbes", mag. *shokke*, mba. *schok(-ckes)*, même sens, ang. *haycock* "tas de foin", on peut joindre, visl. *flokkr*, vag. *flocc* "troupe", ang. *flock* "troupeau".

Petit morceau, tache —. Avec le sens de petit morceau, on a: visl. *stykki*, vag. *stycce*, vsax. et vha. *stucki*, visl. *toddi*, *spotti*, vha. *brocco*, vag. nom. pl. *lyttuccas*; avec le sens de tache, le mot plus général est visl. *flekkr*, vha. *flec*, *fleccho*, ang. *fleck*, mais on trouve encore vag. *splott* et *specca*, vha. *plex* (cf. visl. *blett*, suéd. *plätt*, et, avec la voyelle de *splott*, ang. *blot* et *plot*); ces mots prennent fréquemment le sens de localité, celui de morceau de terrain, comme dans vag. *plott* et *buttuc* (ce dernier avec tous les sens du fr. *bout* auquel il est évidemment apparenté) et parfois celui de point, ce qui est également le sens de vha. *stuph* et *topho* (ou *topha* ?). Le gén. pl. got. *wamme* "tache" (Ephésiens V 27), visl. *vamm*, vag., vfri., vsax. *wamm*, ne se rencontrent guère qu'au sens figuré, mais, selon toute vraisemblance, ils étaient, à l'origine tout au moins, synonymes de *flekkr*, etc.

Mots domestiques variés.

Ce sont ceux qui désignent de petites constructions comme visl. *gammi* "hutte de lappon", vag. *scoppa*, vha. *scopf* ou *scof* "hangar", visl. *skemma*, petite construction qui se détache du bâtiment principal et qui sert aux femmes de boudoir; les noms de divers aménagements domestiques, d'objets ou d'outils: visl. *pallr* "banquette", vha. *trappa*, "escalier" (vag. *trappe*, *treppe* a le sens de "trappe") vha., *scranna* "tabouret", vfri. *skuppe* "pelle", vag. *scearra* à côté de *scéara* "ciseaux", vha. *kluppa*, *kluppa* "petites pinces"; visl. *bjalla*, vag. *belle* "cloche" (cf. ci-dessus p. 173), visl. *klokka*, *klukka*, vag. *clucge*, etc. (sans doute mots d'emprunt) même sens; visl. *hjarri*, vag. *heorr*, *heorra* "gond"; vag. *lámsceall* "tuile".

On doit certainement joindre aux mots familiers, vag. *pudd* "fossé" et visl. *pollr* (vag. en composition *-pul*, dat. *-pulle*) "mare".

Noms de plantes.

Vha. *attab* "hiéble", *bramma* ou *brama* "ronce", vag. *docce* "grande bardane", *éadocce* "water-lily" ?; visl. *dylla*, vsax. *dilli*, vha. *tilli*, en vag. sans gém. *dile*, "aneth", vag. *gealloc* "consoude", *eorþgealla* "petite centaurée", *glæppe*, *glappe* "trèfle d'eau", vha. *galla* "noix de galle", *getto* "ivraie" vag. *hassoc* "coarse grass", *hocc* et *cot(t)uc* "mauve", vha. *hopfo* "houblon" vsax. *feldhoppo*, "eine Planze", visl. *hvonn* "angélique", vag. *cammoc* "a plant", *cassoc* "carex", *ceacga* "ajonc", vha. *kletto* ou *kleto* "bardane", vag. *cressa*, cresse, vha. *kresso*, *kressa* "cresson (sauvage)", vag. *colloncrog* "nénuphar", *curmelle* "centaurée", *cunelle* "thym", vha. *chullantar* "coriandre", *krollo*, même sens, *wintarballun* (acc. pl.) "lambruches", vag. *mergelle* "gentiane", vha. *raddo* "ivraie", *rorra*, également sans gém. "roseau", visl. *runnr* "buisson", vag. *cúsloppe* "cowslip, coucou", *wealle* "aster", *wurmille* "marjolaine sauvage".

Il faut joindre à ces mots: vag. *cropp* "bouquet, grappe, épi", vha. *bozzo* "tige de lin", vag. *boss* "pousse, vville" et *sprott* "pousse". La finale *-elle, -ille*, de plusieurs mots vag. est à remarquer et à rapprocher de celle de *cerfille, cerfelle* "cerfeuil", lat. *cerefolium*. La géminée des deux noms d'arbre visl. *þollr* "sapin, arbre en général", *þoll* "jeune sapin" n'est pas certainement d'origine expressive; on pourrait toutefois rapprocher ces mots de vag. *þoll, þol* "tolet" et des mots qui, de cheville à tronc, désignent une tige de bois. Le mot qui désigne le seigle apparaît constamment avec géminée sur le domaine allemand et en vfri.: vha. *rokko*, vsax. *roggo*, vfri. *rogga*; les mots correspondants des autres langues ont toujours la simple: vag. *ryge*, visl. *rúgr*.

Un certain nombre d'embarcations ont des noms à consonne géminée sans cependant qu'on puisse affirmer qu'il s'agisse là d'une classe à part: vag. *snacc* "bateau de guerre" et vha. *snacca* "rostrata naus" se rattachent évidemment aux mots qui désignent un objet pointu; dans vag. *þurruc* la gémination a pu être déterminée par le suffixe diminutif *-uc*; visl. *kuggr* "navire de commerce hanséatique" emprunté sans doute à mba. *kogge*, en vha. sous la forme *kocko*, est d'origine incertaine; peut-être faut-il rapprocher ce mot de vag. *sáccoc* (cf. ci-dessus p. 186); enfin, visl. *knorr* (gén. *knarrar*) "bateau de commerce" et vha. *karradin* (au pluriel) qui désigne un bateau pour le transport du bois.

Quatre mots qui ont le sens de "rocher" présentent la gémination, mais trois d'entre eux: vag. *stáncarr, stánrocc, torr* semblent avoir été empruntés au celtique et, dans ces conditions, vha. *skesso* apparaît bien isolé.

Dans visl. *mjöll* "neige fraîche et poudreuse" on a sans doute affaire à une forme expressive de *mjöl* "farine" (cf. Loewe, *Germanisch*, p. 98; on peut faire des réserves sur l'explication qu'il propose de la géminée).

Vu la nature d'arme de guerre des objets désignés par visl. *sparr* n. "sorte d'épieu" et *darradr* ou *darr*, même sens, et l'emploi ex-

clusivement poétique de ce dernier, on peut hésiter à ranger ces mots parmi les instruments pointus, ci-dessus p. 195; toutefois les formes à consonnes simples du vestique *sper*, *spere*, et vag. *daroph*, feraient plutôt croire à une gémiation expressive.

Il est difficile de se prononcer sur la géminée de vag. *grutt* "abîme", mot d'origine inconnue. Au sujet de got. *skatts*, etc. cf. ci-dessus p. 150, et F. Schröder, *KZ* 48, p. 266.

Il est rare que nous possédions, d'un stade de langue dépassé depuis longtemps, des textes assez nombreux et assez variés pour que l'image que nous en avons, soit à peu près fidèle et complète.

Certains des anciens dialectes germaniques nous sont relativement bien connus, mais aucun des textes qui nous les font connaître, pas même les sagas islandaises, ne saurait prétendre être un miroir parfait de l'état linguistique de l'époque qui en a vu la rédaction. La langue écrite est toujours, plus ou moins, une langue littéraire: elle présente, d'une part, bien des traits qui n'existent plus ou n'ont jamais existé dans la langue parlée; elle élimine plus ou moins complètement d'autre part, certaines formes ou certaines habitudes linguistiques du parler de tous les jours. Les mots à gémée expressive ont dû, pendant assez longtemps, faire partie de ces faits de langue indignes des honneurs de la transmission écrite et, quelque copieuses que soient les listes qui figurent dans les pages qui précèdent, nous devons admettre qu'elles ne donnent qu'une idée très incomplète de l'extension qu'a dû avoir, en germanique, le procédé de la gémation expressive.

Il est vraisemblable que des milliers de mots germaniques à gémée ont disparu sans avoir laissé de trace dans les textes, ou ne subsistent plus que dans des parlers locaux où ils échappent à l'observation scientifique. Beaucoup de mots ont pu présenter des variantes à gémée qui, après avoir été en faveur pendant quelque temps, ont été éliminées au profit de la forme traditionnelle: à côté de vag. *stroccian* (cf. ci-dessus, p. 170) que les textes nous ont conservé, combien de ces formes ont-elles disparu dont nous ne saurons jamais rien ?

Fonder la présente étude sur le vocabulaire des langues modernes, même sur ceux des parlers qui ont conservé la gémation,

n'était évidemment pas indiqué. Cependant, mieux que l'étude qui précède, un examen de ceux des mots des différents parlers d'aujourd'hui, qui semblent témoigner de la gémiation expressive, permettrait d'apercevoir toute l'étendue de l'influence de ce procédé au cours de l'évolution des langues germaniques.

On ne saurait tenter cet examen dans un ouvrage dont le but n'a pas été d'étudier dans le détail tous les faits germaniques relatifs à la gémiation expressive, mais d'indiquer les raisons que l'on a de croire à l'existence de cette gémiation, sa genèse probable, ses analogies et ses rapports avec les procédés similaires des autres langues, la place qu'on peut lui assigner dans l'histoire des parlers germaniques, les traits phoniques ou morphologiques qui souvent l'accompagnent, et enfin, la nature sémantique particulière des mots qui la présentent.

Bibliographie

- AF* = *Anglistische Forschungen*, Heidelberg, 1909 et suiv.
Afnf. = *Arkiv för nordisk filologi*, Lund, 1883 et suiv.
AfdA = *Anzeiger für deutsches Altertum*, supplément à *ZfdA*.
Anglia, *Zeitschrift für englische Philologie*, Halle, 1878 et suiv.
 Bloch (Oscar), *DEF* = *Dictionnaire étymologique de la langue française*.
 Paris, 1932.
 Bloomfield, *Einiges vom germanischen Wortschatz*, cf. *Germanica*.
 Bosworth-Toller, *An Anglo-Saxon Dictionary*, Oxford, 1882 et suiv.
 Boyer-Spéransky, *Manuel (pour l'étude) de la langue russe*, Paris, 1921.
 Braune (Wilhelm), *Althochdeutsch(e Grammatik)*, 3e et 4e éd., Halle,
 1925.
 Brockelmann, *Grundriss (der vergleichenden Grammatik der semitischen Sprachen)*, Berlin, 1908—1913.
 Brøndum-Nielsen, *Gammeldansk Grammatik*, I, København, 1928.
 Brugmann (-Delbrück), *Grundriss (der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen)*, Strassburg, 1ère éd. 1886 et suiv., 2e éd. 1897 et suiv.
 Brugmann-Thumb, *Griechische Grammatik* (4e éd. de la *Griech. Gr.* de Brugmann) München, 1913.
BSL = *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, Paris, 1871 et suiv.
 Buck, *Elementarbuch (der oskisch-umbrischen Dialekte)*, Heidelberg, 1905.
 Bülbring, *Altenglisch(es Elementarbuch)*, I, Heidelberg, 1902.
 Clark Hall, *A concise Anglo-Saxon Dictionary*, 3e éd., Cambridge, 1931.
 Cleasby-Vigfússon, *An Icelandic-English Dictionary*, Oxford, 1874.
 Dieter, *Laut- und Formenlehre (der altgermanischen Dialekte)*, Leipzig, 1898.
 Eliot (C. N. E.), *A Finnish Grammar*, Oxford, 1890.
 Elston, *The Earliest Relations between Celts and Germans*, London, 1934.
 Falk-Torp = *Norwegisch-dänisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, 1911, avec deux index des mots vieux-norrois et allemands.
 Feist (Sigmund) *EW* = *Etymologisches Wörterbuch der gotischen Sprache*, 2e éd., Halle, 1923.
Festgabe für Felix Liebermann, cf. Förster.
Festschrift Meinhof, cf. Klingenhoben.
 Fick (-Bechtel), *Griechische Personennamen*, 2e éd., Göttingen, 1894.
Fld. = *Fljótsdæla Saga*.

Formannas. = *Fornmanna Sögur.*

Förster (Max), *Keltisch(es) Wortgut im Englischen*, Festgabe für Felix Liebermann, Halle, 1921.

Franck, *Altfränkische Grammatik*, Göttingen, 1909.

v. Friesen, *Om de germanska mediageminatorna*, Uppsala, 1897, *Uppsala Universitets Årsskrift*.

FT = Falk-Torp.

Gerland, *Intensiva (und Iterativa und ihr Verhältnis zueinander)*, Leipzig, 1869.

Germanica, Ed. Sievers, zum 75. Geburtstage, Halle, 1925.

GHÅ = Göteborgs Högskolas Årsskrift, cf. Hellquist.

Göttingische gelehrte Anzeigen, Göttingen, 1753 et suiv.

Gougenheim, *Eléments de phonologie française*, Strasbourg, 1935.

Graff, *Althochdeutscher Sprachschatz*, Berlin, 1834—1842.

Grammont (Maurice), *Traité de phonétique*, Paris, 1933.

Graur (Alexandre), *Les Consonnes géminées en latin*, Paris, 1929.

GRM = *Germanisch-Romanische Monatschrift*, Heidelberg, 1909 et suiv.

Hellquist, SEO = *Svensk etymologisk ordbok*, Lund, 1922.

Några bidrag til nordisk språkhistoria, 1903 (NTfF, III, 12).

Några anmärkningar om de nordiska verben med media geminata, 1908 (GHÅ, 14).

Heusler (Andreas), *Altisländisch(es) Elementarbuch*, Heidelberg, 1921.

Hilmer, *Schallnachahmung* (Wortforschung und Bedeutungslehre), Halle, 1914.

Hirt (Hermann), *Indogermanisch(e) Grammatik* I, Heidelberg, 1927.

Urgermanisch, Heidelberg, 1931.

Holthausen (F.) — *Altenglisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, 1934.

Holthausen (F.), *Altfriesisches Wörterbuch*, Heidelberg, 1925.

Holzmann, *Altdeutsche Grammatik*, Leipzig, 1870—1875.

IF = *Indogermanische Forschungen*, Strassburg, 1892 et suiv.

Jespersen (Otto), *Fonetik*, København, 1897—1899.

Language (its Nature, Development and Origin), London, 1922.

Linguistica (Selected Papers in English, French and German), Copenhagen, 1933.

Modersmaalets Fonetik, 3e éd., København, 1934.

Jóhannesson (Alexander), *Die Mediageminata im Isländischen*, Reykjavik, 1932.

Jónsson (Finnur), *Tilnavne*, København, 1907 (*Aarbøger for nordisk Oldkyndighed*).

Jordan (R.), *Mittelenglische Gram.* = *Handbuch der mittenglischen Grammatik*, Heidelberg, 1925.

Journal de la Société finno-ougrienne, Helsingissa, 1886 et suiv.

Karsten, *Les anciens Germains*, Paris, 1931.

- Kieckers, *Gotisch = Handbuch der vergleichenden gotischen Grammatik*, München, 1928.
- Klingenheben, *Stimmtonverlust bei Geminaton*, Hamburg, 1927 (*Festschrift Meinhof*).
- Kluge, EW = *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, 11e éd. revue par A. Götze, Berlin-Leipzig, 1930.
- Beiträge zur Geschichte der germanischen Conjugation*, Strassburg, 1879, (*Quellen und Forschungen*).
- KZ = *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen* (*Kuhn's Zeitschrift*), Berlin, 1852 et suiv.
- Lasch (Agathe), *Mittelniederdeutsche Grammatik*, Halle, 1914.
- Ld. = *Laxdæla Saga*.
- Les langues du monde*, par un groupe de linguistes, sous la direction de A. Meillet et de Marcel Cohen, Paris, 1924.
- Loewe, *Germanisch(e) Sprachwissenschaft* I, 4e éd., Berlin, 1933.
- v. d. Meer (M. J.), *Historische Grammatik der niederländischen Sprache*, Heidelberg, 1927.
- Meillet (A.), *Caractères généraux des langues germaniques*, Paris, 1917.
- Esquisse d'une histoire de la langue latine*, Paris, 1928.
- Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, Paris, 6e éd. 1924.
- Les dialectes indo-européens*, Paris, 1922.
- Meillet-Vendryès, *Traité (de grammaire comparée des langues classiques)*, Paris, 1924.
- Mélanges Vendryès = Mélanges linguistiques offerts à M. J. Vendryès*, Paris, 1925.
- Michels (Viktor), *Mittelhochdeutsches Elementarbuch*, Heidelberg, 1900.
- MSL = *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, Paris, 1868 et suiv.
- MU = *Morphologische Untersuchungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen*, Leipzig, 1878—1890.
- Nachrichten von der göttingischen Gesellschaft der Wissenschaften*, Göttingen, 1847 et suiv.
- Naumann (Heinrich), *Altnordische Namenstudien*, Berlin, 1912.
- Noreen, *Abriss der urgermanischen Lautlehre*, Strassburg, 1894.
- NTfF = *Nordisk Tidsskrift for Filologi*, København, 1860 et suiv.
- NTfS = *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap*, Oslo, 1928 et suiv.
- OED = *Oxford English Dictionary*, Oxford, 1888 et suiv.
- Pauls Grundriss = Grundriss der germanischen Philologie*, 2e éd., Strassburg, 1897.
- PBB = *Paul und Braunes Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur*, Halle, 1874 et suiv.
- Pedersen (Holger), *Vergleichende Grammatik der Keltischen Sprachen*, Göttingen, 1909—1913.
- Persson, (*Studien zur Lehre von der*) *Wurzelerweiterung und Wurzelvariation*, Uppsala, 1891, *Uppsala Universitets Årsskrift*.

- Poirot, *Sur la quantité en hongrois*, Helsingissa, 1916, *Journal de la Société finno-ougrienne*.
- Pott, *Doppelung*, Lemgo-Detmold, 1862.
- Raith (J.), *Die englischen Nasalverben* (Beiträge zur englischen Philologie, 17), Leipzig, 1931.
- Redin (Mats), *Studies on Uncompounded Personal Names in Old English*, Upsala, 1919.
- RLR = *Revue des langues romanes*, Montpellier-Paris, 1870 et suiv.
- Russer (W. S.), *De Germaansche klankverschuiving*, Haarlem, 1931.
- SBBA = *Sitzungsberichte der königl. Akademie der Wissenschaften*, Berlin, 1882 et suiv.
- SBWA = *Sitzungsberichte der kaiserl. Akademie der Wissenschaften zu Wien, philosophisch-historische Klasse*, Wien, 1848 et suiv.
- Schmidt (J.), *Kritik der Sonantentheorie*, Weimar, 1895.
- Schrader (O.), *Reallexikon der indogermanischen Altertumskunde*, 2e éd., Leipzig, 1917.
- Sehrt (E. H.), *Vollständiges Wörterbuch zum Heliand und zur altsächsischen Genesis*, Göttingen, 1925.
- Sievers (Eduard), *Grundzüge der Phonetik*, 5e éd., Leipzig, 1901.
- Steigton und Fallton im althochdeutschen*, cf. ci-dessus p. 25.
- Socins-Brockelmann, *Arabische Grammatik*, Berlin, 1909.
- Solmsen(-Fraenkel), (*Indogerm.*) *Eigennamen (als Spiegel der Kulturgeschichte)*, Heidelberg, 1922.
- Sperber, *Über den Affekt (als Ursache der Sprachveränderung)*, Halle, 1914.
- Stark, *Kosenamen* = *Die Kosenamen der Germanen*, Wien, 1861 (SBWA).
- Storm (Joh.), *Englische Philologie*, Leipzig, 1892.
- Streitberg, *Urg(ermanische Grammatik)*, Heidelberg, 1896.
- Gotisch(es) Elementarbuch*, Heidelberg, 1897.
- Sturl.* = *Sturlunga Saga*.
- Sweet (Henry), *The Student's Dictionary of Anglo-Saxon*, Oxford, 1896.
- Szinnyei, *Finnisch-ugrische Sprachwissenschaft*, Leipzig, 1910.
- Thomsen (Vilhelm), *Indflydelse* = *Den gotiske Sprogklasses Indflydelse paa den Finske*, København, 1869.
- Trautmann (R.), (*Germanische*) *Lautgesetze*, Königsberg, 1906.
- Trubetzkoy (N.), *Anleitung zu phonologischen Beschreibungen*, Brno, 1935.
- UUA = *Uppsala Universitets Arsskrift*, cf. v. Friesen et Persson.
- Vápnfirðingas.* = *Vápnfirðinga Saga*.
- Vendryès (J.), *Le langage*, Paris 1921.
- Wadstein (E.), *Kleinere altsächsische Sprachdenkmäler*, Norden-Leipzig, 1899.
- Walde-Pokorny, *EW* = *Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen*, Berlin-Leipzig, 1927 et suiv.
- Wilmanns, *Deutsche Grammatik*, 2e éd., Strassburg, 1899.

Wissmann (Wilhelm), *Nomina postverbalia in den altgermanischen Sprachen, nebst einer Voruntersuchung über deverbative $\bar{o}$ -Verba*, 1. Teil, Göttingen, 1932.

Wundt, *Völkerpsychologie, die Sprache*, Leipzig, 1900 et suiv.

ZfAs. = *Zeitschrift für Assyriologie und verwandte Gebiete*, Leipzig, 1886 et suiv.

ZfcPh. = *Zeitschrift für celtische Philologie*, Halle, 1897 et suiv.

ZfdA = *Zeitschrift für deutsches Altertum*, Berlin, 1876 et suiv.

ZfdPh. = *Zeitschrift für deutsche Philologie*, Halle, 1869 et suiv.

Zimmer, *Die Nominalsuffixe a und ā in den germanischen Sprachen*, Strassburg, 1876.

Zoëga, *A Concise Dictionary of Old Icelandic*, Oxford, 1926.

INDEX

- | | | |
|---|----------------------|-------------------------------------|
| Gotique | <i>fulls</i> 25, 71 | <i>razn</i> 70 |
| <i>abne</i> 86 | <i>gabruka</i> 64 | <i>reiran</i> 43 |
| <i>abtau</i> 25 | <i>gaitein</i> 114 | <i>rign</i> 92 |
| <i>aihwatundi</i> 181 | <i>garazna</i> 76 | <i>rinnan</i> 69, 105 n. |
| <i>ainlif</i> 76 | <i>gazds</i> 77 | <i>riqis</i> 77 |
| <i>airzei</i> 78 | <i>gulþ</i> 76 | <i>sakkus</i> 64, 106, 193 |
| <i>aipei</i> 178 | <i>haban</i> 117 n. | <i>siils</i> 72, 80 |
| <i>aiþþau</i> 73 | <i>bails</i> 76 | <i>skatts</i> 64, 150 et n.,
200 |
| <i>ala-</i> 176 | <i>hanam</i> 70 | <i>smakka</i> 64 |
| <i>alls</i> 176 | <i>haubiþ</i> 187 | <i>stains</i> 76 |
| <i>andstaurran</i> 173 | <i>hinþan</i> 125 | <i>stamms</i> 175 |
| <i>atta</i> 56, 59 n., 64, 65,
161, 162, 178 | <i>hugjan</i> 77 | <i>steigan</i> 122 |
| <i>attekán</i> 64 | <i>ibuks</i> 170 | <i>stibna</i> 71 |
| <i>attiuhan</i> 64 | <i>im</i> 70 | <i>swimman</i> 71 |
| <i>auhns</i> 92 | <i>imma</i> 70 | <i>swogatjan</i> 141 |
| <i>auhsne</i> 86 | <i>in</i> 64 | <i>tiuhan</i> 119, 122 |
| <i>bilaigon</i> 64 | <i>inn</i> 64, 176 | <i>twaddje</i> 75 |
| <i>bilaikan</i> 65 | <i>inna</i> 177 | <i>þamma</i> 70 |
| <i>bliggwan</i> 75, 168 | <i>innana</i> 177 | <i>þaurus</i> 76 |
| <i>botida</i> 77 | <i>iup</i> 177 | <i>þliuhan</i> 122 |
| <i>brinnan</i> 69 | <i>kaupátjan</i> 141 | <i>ufswalleins</i> 171 |
| <i>brunjo</i> 107 | <i>kinnus</i> 69 | <i>urrist</i> 72 |
| <i>brūþs</i> 76 | <i>klismjan</i> 65 | <i>urruns</i> 72 |
| <i>dauhtar</i> 77 | <i>klismo</i> 65 | <i>usbluggwun</i> 74 |
| <i>diswinþan</i> 69 | <i>kukjan</i> 65 | <i>uslukens</i> 92 |
| <i>drigkan</i> 78, 136 | <i>kunnum</i> 69, 75 | <i>wairilo</i> 189 |
| <i>ðadar</i> 65 | <i>laubatjan</i> 141 | <i>wairsiza</i> 143 |
| <i>fairra</i> 72 | <i>man</i> 64 | <i>wamme</i> 197 |
| <i>fairweittl</i> 72 | <i>mann</i> 64 | <i>wato</i> 86 |
| <i>fastubni</i> 71 | <i>manna</i> 69 | <i>wulla</i> 71 |
| <i>fauho</i> 183 | <i>manwus</i> 69 | |
| <i>fimf</i> 77 | <i>marzjan</i> 78 | |
| <i>finþan</i> 76 | <i>minniza</i> 69 | |
| <i>fodida</i> 77 | <i>namo</i> 86 | |
| <i>frijon</i> 65 | <i>qairrus</i> 175 | |
| | <i>qrammiþa</i> 176 | |
| | | Vieil-islandais |
| | | <i>abbast</i> 172 |
| | | <i>allr</i> 176 |
| | | <i>al-</i> 176 |

- amma* 178
andarsteggi 184
ars 190
átta 25, 126
baggi 87, 118, 193, 197
baka 144 n.
bassi 183
batt 78
bauta 168
bella 168
bera 183
bersi 183
bessi 183
binda 78
bifast 43
bjalla 173, 198
bleitr 197
boddi 163
(Ívar) boddi 163
bokki 113, 139, 178
bokkr 87, 113, 138, 139, 178, 182
boli 183
bolli 194
brakki 179
braut 177
brokunarmaðr 179
brott 177
brókr 109, 138
brullaup 76
brákr 109
bukkr 87, 113, 138, 139, 182
bull 142
bytta 194
bóndr 180
bótti 77
bollr 190
darr 199
darraðr 199
detta 23, 126
dokka 192, 197
dotta 171
dottr 178
dóttir 77
drekka 78, 101 n.
dubba 168
dugga 178, 180
dunna 185
dylla 198
Edda 181
edda 152, 153, 161, 178 et n.
eiða 178
ekki 77
ellefo 76
fara 126, 178
farri 178
fimm 77
finna 76
fífill 43
fífla 43
flakka 170
flekk 197
fletta 169
flokk 197
fnasa 132
fors 183
fram 177
frammi 177
fress 181
fræs 181
full 194
fyl 181
fytta 190
födda 77
fø ðr 77
fött 77
gabba 117, 173
gaddan 192
gaddr 77
gagga 173
gala 143, 144
gall 190
galli 191
gambr 185
gammi 198
gammr 185
gap 117
gapa 117
gassi 178
gella 173
geta 23, 126
ginna 174
gígja 43
gjalla 65, 143, 144, 173
glama 172
glam(m) 172
glappa 175
glappaskot 175
glissa 172
glott 172
glotta 172
gnadda 172
gnaddr 195
goddi 163
(Þórðr) goddi 163
goði 163, 164
gott 77
gól 143
góðr 77
granni 76
grannr 175
grápa 124
grimmr 175
grípa 124
gruggótt 158, 176
gull 76
guss 172
gussa 172
hadda 193
happ 174
haukr 139
beill 76
hitta 149, 168
hjal 144
hjala 142, 144
hjarri 198
blakka 172
blamm 144
blamma 142, 144, 173
blummr 196
blunnr 196

- brafn* 185
bnakki 188
bnakk- 195
bnakkr 137, 188
bnappr 194
hneppa 170, 175
hneppr 137, 175
bnippa 168
bnykkja 77
hoppa 170
brammr 190
breppa 169
hress 175
brjósa 72
brogn 92
hrolla 72
hross 181
hrotti 178
bryssa 181
hvellr 175
hvinn 179
hvonn 198
hygja 77
háttu 23, 126
hóm 70, 190
hótt 106, 109, 192
illr 175
inn 176
inni 177
jór 181
jötunn 180
kaggi 116, 194
kanna 193
kass 194
kassi 194
keppr 195
kiä 182
kippa (v.) 169
kippa (s.) 197
kippi 197
kipp 169
kjappi 116, 139, 182
(Jón)kjappi 163
klakksárr 168
klappa 168, 170
kleiss 175
kless 175
klessmæltr 175
klippa 170
klokka 198
klubba 196
klukka 198
knakkr 137, 196
knapp 117, 196
knollr 197
knosa 72
knylla 72, 168
knorr 199
kobbi 163
Kobbi 164
(Þórgrímr)kobbi 163
koddi 87, 193
koäri 190
kokr 184
Kolbeinn 164
kolla 183, 187
kollótt 183, 187
kollr 187
koppr 193
korpr 185
koss 65, 189
kópr 163
krabbi 87, 91, 186
(Þórär)krabbi 163
krammr 176
kramsi 185
krapp 175
kredda 179, 181
krellr 158, 175
krof 187
kroppr 187
krummi 185
krumsi 185
kuggr 199
kurra 173
kvelling 191
kvellisjúkr 191
kvitta 172
kyllir 190, 193
kyrr 175
kokkr 197
kótt 180
lauss 77
láta 23, 126
leirkrukka 193
leppr 188, 189, 192, 197
lik 187
loddari 179
lokka 174
lokkr 85, 92, 188, 197
lubba 91, 186
lukka 174
lydda 179
logn 92
melrakki 180
mjöl 199
mjöll 199
motti 187
mylna 99 n.
nabbr 195
nadda 172
næddr 195
nafn 86
nagga 172
nátt 126
nobb 195
okka 171
óär 181
padda 186
pakki 118, 193, 197
pallr 198
panna 193
pikka, pjakka 169
plagg 197
plokka 169
poki 114, 115
pollr 158, 198
posi 115
pottr 193
pretta 174
pretr 174
rabba 172
rakki (animal) 180
rakki (objekt) 193
rammr 175
rann 70
rass 190

- rassragr* 190
refr 183
rekja 77
rekkeja 77
rippa upp 169
rokk (vêtement) 192
rokk (quenouille) 196
rudda 196
rugga 168
runnr 198
rupla 169
ruppa 169
rúgr 87, 199
rykkeja 77
rökkva 77
sékka 78
skabb 191
skalli 165, 188
skamnr 175
skarr 172
skattyrði 174
skál 165, 188
skán 188
skella (v.) 173
skella (s.) 173
skellr 173
skemma 198
skemmr 140
skemta 140
skeppa 194
skikkja 192
skjal 144
skjala 142, 144
skjalla 142, 144, 173
skjanni 188
skjarr 175
skokkr 187
skolla 171, 174, 183
skolli 183
skollr 174
skop (p)a 168, 173
skotta 171
skraddari 179, 181
skratti 179
skreppa 193
skrokkr 187
skoll 173
skollótt 188
slappi 163, 178
(Sighvart)slappi 163
slá 168
sleikja 64
sleppa (v. fort) 175
sleppa (v. faible) 175
sleppr 163, 175
sletta 168
sloppr 192
slyppa 192
slyppr 175
sluttinn 175
smokkr 192
snattari 169, 179
snemma 176
sniddari 179
snigill 186
snimma 176
snjallr 175
snop (p)a 189
sneubba 170, 174
snottungr 179
sokkinn 101 n.
sokkr 192
soppa 194
spann 194
sparr 199
spar (r)i 196
spjorr 192
spott 173
spotta 65, 173
spotti 197
spraki 179
sprakki 179
spytta 174
sporr 184
stabbi 196
stak (k)a (v.) 168
stak (k)a (s.) 192
stakkr (meule) 197
stakkr (vêtement) 192
stedda 181
steinn 76
stokkr 87, 196
stoppa 168
stóð 181
stubbi 196
stubbr 196
stykki 197
sukk 172
sukka 171, 172
sullr 191
svanni 178
svanr 178
svara 179
svarva 173, 179
svarri 179
svella 171, 191
svoppr 78
titra 140
tittr 43
Todda 164
(Þórdís)todda 163
toddi 87, 197
toppr 188, 197
trippi 181
troll 180
tueggja 75
tugginn 74
tuggum 74
tunna 194
tutla 168
tutta 168
tuttr 43, 178
tuttugu 78
tútr 43
tyggva 74
tyllast 170
tötrugr 192
töturr 43, 192
ubbi 163
(Ulfr)ubbi 163
ugga 174
uggr 152, 153, 174
ulfr 163
upp 176
vagga 87, 194
vamm 197
vappa 170

- vatn* 86
vatnakakki 116
vella (v. fort) 171
vella (v. faible) 171
viit 180
vitt 180
vittugr 157, 180
vitugr 157, 180
víga 123
víkingr (pl.-ar) 123, 180
vínkaggr 194
vorr 189
vottr 100 n.
þegn 92
þiðurr 43
pollr 199
þórdís 164
þramma 173
þrekk 190
þrottinn 191
þrykkja 168
þrúga 168
þrúttinn 191
þunnr 69
þurr 76
þoll 199
ogn 92
ond 184

 Islandais moderne
budda 163
dotta 171
glita 140
kjabbi 116
kobbi 163
Olla 128
Ólöf 128
Palla 128
Páll 128
rebbi 183

 Norvégien (y compris
 landsmaal et dialectes)
agg 153
foss 183

glise 172
heppen 174
kabbe 135
kille 182
klisse 175
klakka (dial.) 168
knabb(e) 117, 118, 196, 197
knape (dial.) 117
knapp 118
knatt 195
kop 21
mugg 191
plugg 117
skalle 188
skrukke 187
skulka (dial.) 183
snatta (dial.) 179
stegg 184
taate 189
tatte (dial.) 189
tite 43
tosa (dial.) 146
tossa (dial.) 146

 Danois
 (y compris dial.)
Bengel 117
Bikse 117
brase 174
Brog 110
Dengse 62
Dild 175
Dreng 62, 117
Dukke 166, 192
dukke 184
Edderkop 187
fare 143
ful 190
galde 143
Gnalling 195
hitte 149
Ilder 184
ind 176
Kavl 135
kip (dial.) 182

Klokke 127
Klokker 127
Klokkerne 127
Knap 196
Knob 196
Knop 196
Kodde 193
Kok 184
Kopper 191
Krølle 188
Kutling 190
Kutte 192
kvik 133
Kvæg 133
lille 133
Loppe 187
Lykke 174
Mave 62
Mause 62
Mormor 178 n.
mylne (anc.) 99 n.
mølne (anc.) 99 n.
Mølle 99 n.
nakke (anc.) 188
ogn (anc.) 92
Pande 193
pokker (anc.) 191
Raab 71
Rim 71
rippe op 169
Rotte 181
Rødspætte 186
Skat 150 n.
Snot 191
Snude 189
stag (anc.) 183
Stod 181
Taabe 134, 135
titte 133
trække 135
tusse (dial.) 146
Tøddel 189

 Vieux-suédois.
aabunga 124, 125
brackor 109, 138, 192

- bunka* 124, 125
bikka 172
iætte 180
klappa 168
knurra 173
kodde 190
korra 132
kurra 132
leppanar (n. pl.) 189
læpi 189
marra 173
mylna 99 n.
mölina 99 n.
pokkor 191
skarra 173
skurra 173
snatta 169
sukka 171
þynna 194

Suédois
bräcka 169
docka 192
fatta 20
femtio 21
Fridde 50, 127, 159
Fridén 50, 127, 159
fyrtyio 21
glittra 140
hane 184
hitta 149
hoppa 170
husbonde 50
husse 50
huvudskål 188
in 176
Kalle 50, 51
Karl 50
klakka (dial.) 168
klapp 160
klappa 160
klocka 127
klockor 127
klockorna 127
knabb 118
knape (dial.) 117, 118

knapp 118
knopp 196
knäcka 169
kock (dial.) 184
komma 21
koppor 191
krulla 188
kvabbe 186
Lars 50
Lasse 50, 51
loppa 187
Lotta 159
läpp 189
matmor 50
matte 50
mormor 178 n.
mölla (dial.) 99 n.
natt 126
nippa (dial.) 168
pigg 195
plätt 197
pocker 115
rocka 186
skata 186
skatt 150 n.
skalle 188
skulle 188
slicka 64
spotta 153
tatte (dial.) 189
tott 163
totta 163
totte 163
trettio 21, 82
tretton 82
tupp 184
vatten 72
åtta 25, 126

Vieil-anglais
æl 176
assa 181
assen 181
åtorcoppe 187
Atta 178
bacan 144 n.

bannuc 139, 195
batt 196
beallucas 139, 190
becca 195
bellan 173
belle 173, 198
beofor 43
bera 183
bestuddian 174
binn 194
blic(c)ettan 171
bolla 194
braccas 109, 124, 192
Bralluc 139
bratt 192
bréc 109
bridd 184
bróc 109
brocc 184
broccian 171
bryne 69
búc 189
bucc 189
bucc 87, 113, 138, 182
bucca 85, 87, 113, 138, 182
budda 187
bulluc 139, 183
buttuc 139, 197
byden 194
bytte 194
cæppe 192
cammoc 139, 198
canne 193
cassoc 139, 198
catte 180
ceacga 198
ceahhe 185
ceahhettan 172
ceorian 142, 144
ceorran 142, 144, 173
cerfelle 199
cerfille 199
-cippian 134
clæppettan 171

- clamm* 195
cloccettan 171
cloccian (cf. *cluccian*)
clott 196, 197
cluccian, cloccian 141
 et n., 173
clucge 198
clum(m)ian 173
cnæpp 117, 195, 196
cnafa 117
cnapa 117
cnocian 132
cnoll 197
cnossian 146, 168
cnucian 132
cocc 184
codd 193
collenferhþ 171
colloncrog 198
copp 193
cornoc 139
coss 65, 189
cot(t)uc 139, 198
crammian 168
cranoc 139
créda 179, 181
cressa 198
cresse 198
crimman 168
crocc 193
crocca 193
crohha 193
cropp 190, 197, 199
cudele 186
cunelle 198
cuppe 193
curmelle 198
cúsloppe 198
cwiddian 172
cwiella 171
darop 200
deall 175
dile 198
docce 198
docga 178
doppettan 171
dott 191
dréopan 22, 35
drincan 101 n.
dropian 22, 35
droppettan 22, 174
droppian 35, 174
dubbian 168
dúce 184
dúfedoppa 185
dunn 176, 185
éadocce 198
éarleppa 188
eall 176
ears 190
ened 184
eoh 181
eorþgealla 198
eþþa 73
facg 186
fæsten 71
fág (subs.) 186
fág (adj.) 186
farán 126
ferhþ 171
fífealde 187
fíftealde 43, 82, 187
fingerdoccan (pl.)
 190
fléogan 122
fléon 122
flocc 122, 197
flocgian, floggian 91,
 171
flog(g)ettan 174
fnesan 132
foca 195
forciþþian 170
forstopþian 168
fox 183
fricca 179
frignan 179
fugoldoppe 185
full 194
gærshoppa 187
gafeloc 139 n.
gaffetung 117, 141,
 173
gafspræc 117
gealla (bile) 190
gealla (excoriation)
 191
gealloc 139, 198
gegræþþian 169
gehopp 193
geliccettan 82
geocstecca 196
geolster 191
gesnott 191
getwinness 82
giellan 65, 143, 144,
 173
gierran 143, 144, 173
gillistre 191
glæppe 198
glappe 198
gnætt 187
goffian 174
grennian 172
grimm 175
grunnettán 173
grun(n)ian 173
grutt 200
gryrran 172
guttas (pl.) 189
gydda 185
gydenu 185
gyrrettan 173
hænep 108
hâr 188
bætt 106, 109, 124,
 192
Hætwerum 106
hafoc 139
hamm 190
hana 184
Hanoc 139
hassoc 139, 198
héafodpanne 188
héab 81
héap 123
hearra 81

- hegesugge* 184
hentan 125
heorr 198
heorra 198
Hetware 106
higere 43
higora 43
hleomoc 139
blimman 142, 144,
 173
hloccetung 172
hnæpp 194
hnappian 171
hnecca 188
hnipian 171
hnocc 190
hnoll 188
hnoppian 169
hnossian 168
hocc 198
hód 107, 109, 192
hogg 182
hoppian 170
hoss 199
hrac(c)a 190
hræfn 185
hrágra 43
bramma 195
hrim 70
hreppan 169
brot 191
hund 180
huntian 125
hweall 158, 175
ierre 78
inn 176
læppa 192
lætt 196
lámsceall 198
lann 193
latta (pl.) cf. *lætt*
lic(c)ettan 174
liccian 64, 155, 170
lippa 189
lobbe 187
locc 188
loccian 174
loddere 179
loppe 187
loppestre 186, 187
lycce 175
lyffetan 174
lyge 175
lyttuc(-as pl.) 139,
 197
maffa 192
maffian 170
mamme 189
matto 139 n., 195
máppum 102
mergelle 198
metecweorra 191
micga 190
micge 190
mierran 78
mioloc 139 n.
moþþe 187
munuc 139 n.
myln 99 n.
néahgebúr 82
nehhebur 82
nerian 80
oll 174
oþþe 73
panne 193
peall 195
pearroc 139 n.
peg 182
pinn 195
pinne 194
ploccian 169
plott 197
pluccian 169
pocc 191
pocca 115
pobba 115, 193
pott 193
prætt 174
prass 174
prattas (pl.) 174
pudd 158, 198
puduc 139 n.
pul 198
pullian 169
rabbian 97, 174
racca 193
racente 193
ræcc 180
rædda 129, 184
rætt 181
ramm 182
réad 130
regn 91
reobbe 186
rocc 192
rocettan 172
roccian 168
rodd 196
roop 189
ropp 189
ruddoc 129, 130, 139,
 184
ryge 87, 199
ryne 69
sæcocc 186, 199
sceabb 191
sceabbede 191
sceacga 188
sceadd 186
sceallan (pl.) 190
scealu 188
scéara 198
scearra 198
sciccells 192
sciccing 192
sciellan 173
scinna 180
scinnere 179
scitte 191
scocca 180
scocha 179
scofettan 141
Scoffoc 139
scoppa 198
scrætte 179
scrallettan 172
scritta 180
scucca 180

- setl* 80
sic(c)ettan 172
sioluc 139 n.
slincan 124
slingan 124
smæll 173
smiell 173
smiellan 173
smittian 170
smocc 192
snacc 199
snægl 186
snegl 186
snell 175
snéome 176
snoffa 191
socc 192
soppe 194
soppian 195
sott 175
specca 197
spere 200
spittian 169
spitu 169
splott 197
sprott (poisson) 186
sprott (pousse) 199
stagga 183, 184
stamm 175
stammetan 172
stamor 175
stáncarr 199
stángiella 185
stánrocc 199
stapol 71
steall 71, 72
stéda 181
stefn 71
stemn 71
sticca 195
stocc 87, 196
stoppa 194
stott 181
stroccian 170, 201
studdian 174
stycce 197
- sugga* 184
suncen 101 n.
swellan 171
swincan 124
swingan 124
taccian 170
tadde 186
tádige 186
tæppa 195
tæppe 193
tæppet 193
tættec 43, 192
tam 170
ticcen 182
tinclian 135, 136
titt 43, 189
topp 197
toppa 193
toroc 139 n.
torr 199
trappe 198
tredan 140
treddian 170
treppe 198
tunne 194
twaddung 174
twædding 174
twiccian 169
þaccian 170
þegn 92
þel(l) 196
þoddettan 155, 168
þol(l) 195, 199
þolle 193
þreottyne 82
þrinen 82
þrines 82
þrittig 82
þryccan 168
þrynnes 82
þryssce 185
þurruc 139, 199
þyddan 155
úþ 176, 177
uþþ 176, 177
uppan 177
- uppe* 177
wæterbuca 182
wamm 197
wann 176
weallan 171
wealla 198
wearr 191
wecca 193
weoce 193
weoloc 139 n.
weolor 189
wibba 187
wicca 179, 180
wicce 179, 180
wice 193
wicga 187
wiglian 179
wlæffetere 172, 179
wlætta 191
wrænna 184
woffian 172
wobbian 174
wuhhung 174
wullcnoppa 197
wurmille 198
- Moyen-anglais
chappen 134
knagge 195
molle 184
reighe 186
roughe 186
shokke 197
snegge 186
toggen 145
tukken 145
- Anglais
a 30
an 30
babble 49
baby 49
bag 118, 193
ball 139
beat 168
better 16 n.

blot 197
broach 169
bubble 49
buck 139, 182
bull 139, 183
castle 49
caterwaul 181
cattle 49
chap 134
Charlie 49
chip (v.) 134, 169
chip (s.) 134
chop (v.) 134
chop (s.) 134
cleat 116
clod 116, 197.
clot 116
cobweb 187
cog 195
cuttlefish 186
dab 118
doll 166
Dorothy 166
drink 135, 136
duck (v.) 184
duck (s.) 184
earwig 187
fleck 197
flock 197
gargle 49
gloat 172
haycock 197
hog 182
knob 196
knop 196
leetle 133
lick 153
little 133
lobster 186
locker 127
milk 139 n.
mill 99 n.
miss 30
mistress 30
mole 184
moth 187

Mrs. 30
neck 188
one 30
pack 118
packet 119
parcel 49
peg 195
pig 182
plot 197
plug 195
poke 115
prattle 49
rake (dial.) 180
rip up 169
scoff 141
scrip 193
scull 188
shrink 135
silk 139 n.
skulk 183
snap 137
stick 195
stroke 170
subtle 49
tag 195
tap 118, 134
tickle 136
tip (v.) 134
tip (s.) 134
toad 186
top 134
toss 146
tummy 49
water 72
whelk 139 n.
witch 179

Vieux-frison
ârleppa 188
bobba 161, 196
botta 168
buckia 171
ersknopp 190
fol(l)a 181
gabbia 172
halia 142, 144

hlakkia 172
hnekkia 188
hokka 192
holla 187
hotta 195
hwitt 92, 176
in 176
inna 176
kloppia 141, 168
knap(p)a 117, 196
knekkia 188
-knopp 196
kopp 187, 194
koss 189
krulla 188
kudda 196
lappa 192
lippa 189
lokk 188
moll 184
op 176
pissia 174
pott 193
prelling 190
rogga 199
rokk 192
skall 190
skene 188
skep 194
skuppe 198
snabba 189
snotta 191
stemme 71
stifne 71
stokk 196
tonne 194
tunne 194
up 176
uppa 176
wamm 197
were 189
zinbak(k)a 189

Frison oriental
rubben 155

Vieux-saxon

ars 190
arsbelli 190
bakkan 144 n.
bollo 194
brokko 195
dilli 198
ehu 181
fastunnia 71
feldhoppo 198
funna 193
galla 190
gellon 173
glimo 71
grimm 175
habuk 139
hairra 193
halon 142, 144
blam(m)on 142, 144,
 173
hnapp 194
hross 181
brottag 191
hwitt 176
in(n) 176
kinnibako 189
knapo 117
koppodi 190
kott 192
kus 189
lappo 192
latta 196
loci 188
lokk 188
luttill 80
ofskerran 169
panna 193
quappa 186
ratta 181
roggo 190
skap 194
sletto 180
snel 175
sniamo 176
sper 200
sprat(t)a 193

stemn(i)a 71

steppon 169
stok 196
stoppo 194
stucki 197
swellan 171
thimm 70
thrimman 173
ûp 176, 177
upp 176, 177
wamm 197
wekko 193
widohoppa 185
wocco 193

Moyen-bas-allemand

bock 113
buck 113
bulle 183
docke 197
hocke 197
kogge 199
koppen 134
motte 187
nippen 171
poche 115
pocke 115
quek 133
quik 133
roche 186
ruche 186
rugge 186
schok 197
schrâder 179
schuppen 168
snîder 179
span 194
stappe 170
stappen 170
stemme 71
stemne 71
swamp 78

Bas-allemand

duffen 168
knapp 117
-werp 184

Moyen-néerlandais

bagghe 182
kappen 134
loddige 179
poke 115
schoppen 168
schuppen 168
stappe 170
stappen 170

Hollandais

bakeren 144 n.
bakken 144 n.
bochel 115
been 177
op 176
pochel 115
want 100 n.

Vieux-haut-allemand

afar 126
ala- 176
all 176
ama 178
amma 60, 162, 178
anit 184
anut 184
arrisan 73
ars 190
attah 198
atto 178
baccho 189
bachan 144 n.
backan 97, 144 n.
ballo 190, 193, 197
barrên 174
bellan 72, 143, 173
Berri 183
bîbên 43
bistoppon 168
blecchezen 171
boc 87, 138, 182
bockilin 114
bozzo 199
bolla 194
bollo 194

- bracco* 180
bram(m)a 198
brocco 64, 197
brockon 169
bruoh 109
budda 193
bullon 132, 173
cappo 184
carron 173
chappa 192
chinnibabbo 189
chippa 196
chlozza 149
chracco 195
chrappo 195
chrazzon 143, 154, 169
chresso 186
chullantar 198
ch(u)opha 194
chuppha 192
clockon 168, 170
clofon 168
clopfon 168
crappo 195
cratto 194
crezzo 194
crockezan 172
cropf 190
cutto 186
dabbazen 171
deddi 189
degan 92
dil 196
dilla 196
dilo 196
doccha 192
drucchen 168
elo 184
ellediso 184
faran 126
fettah 190
Fitto 90
flec 197
fleccho 197
floccho 197
focchinza 195
fuhs 183
furistoppon 168
galla (= bile) 190
galla (plante) 198
gapfa 192
geiz 182
gellan 65, 143, 173
gescirri 193
getto 198
gibel 173
gillister 191
gizerrot 170
gizogan 122, 169
glizan 71
goffa 190
gopfa 190
grillo 187
grim 175
grockezan 172
habuh 139
hakko 195
hako 195
halon 142, 144
ham(m)a 70, 190
hanaf 108
happa 195
harra 192, 193
hefianna 178
bellan 142, 144, 173
hêriro 25
hërro 25
hevanna 178
Hidda 51, 162
Hildiberġa 51, 162
bin(n)an 177
blamon 142, 144, 173
(h)limman 142, 144, 173
bnaffezen 171
bnappf 194
(h)nîgan 171
bnol 197
hopfo 198
hraban 185
brifo 70
broz 191
bruofan 70
bruom 70
huueller 175
bund 69
bunno 69
buor(r)a 179
huot 109, 192
Idita 162
illi(n)tiso 184
in 176
în 176
inna 176
inni 176
ippihon 170
irgaccizon 172
irgicczan 172
irmuccazan 141
irri 78
Itaberga 51, 162
Itta 51, 162
ka(c)hazen 172
kallo 50
kallom 71
kanna 193
kappfen 174
Karl 50
karradin (pl.) 199
kataro 181
kazza 180
kegil 116
kerran 143, 173
kitzilon 80, 140
kiulla 193
kizzî(n) 114, 182
klaphon 141, 172
klappa 198
klet(t)o 198
kluppa 198
knabo 117, 196
knappo 117, 196
knopf 196
kocko 199
kozso 192
kranuh 139
krebazo 186

kressa 198
kresso 198
krippha 194
krizzon 169
krollo 198
kus 65, 189
lanna 193
lappa 192
lappo 190
latta 196
leckon 64, 170
lenne 179
loc 188
lo(cc)hon 174
lûra 195
lurra 195
lutzil 80
mammalon 172
meis(s)a 185
merren 78
merrich 185
motto 191
mucco 191
muckazen 172
naphezen 171
narro 179
nell 188
nemnen 82
nennen 82
nerien 80
nicchen 171
nollo 197
parra 185
pfanna 193
pfarra 52
pfropfa 52
phaffo 126
pbrilla 186
piutta 194
plez 197
poccha (cf. *boc*) 113
pôza 168
pullono (gén. pl.)
 191
quellan 143, 171
rab(b)o 185

radda 181
raddo 198
ram(mo) 182
rammo (gén. pl.) 185
rappo 102
rato 181
rezzon, rizzon 169
ricculla 193
ritischupha 168
roc 176, 192
roccho 196
rocco 191
rocke (dat.) 176
rokko 87, 199
ropfon 169
rophezen 172
rorra 198
ros 181
rûpa 186
ruppa 186
sat(t)e 194
scaf 194
scâf 126
scal 173
scam 175
scellan 142, 143, 173
scella 173
scerran 143, 169
schrecchon 170
scof 198
scolla 197
scollo 197
scopf (hangar) 198
scopf (moquerie) 173
scorrên 174
scranna 198
scraz (pl. -zza) 179,
 180
scuobba 190
scuopa 190
sezzal 80
Sicco, Sikko 51, 90,
 162
sind 69
sinnan 69
skesso 199

slâffan 126
slophari 170
slophizari 170
smoccho 192
snacga 199
snecco 186
snel 175
snepha 185
snephezung 172
snepho 185
snetzeri 170
snezzunga 170
sniumo 176
snurrinch 179
socko 192
sopfa 194
sparro 196
sper 200
spot(t)on 65, 73, 173
stam 175
stam(m)ên 172
stapfon 170
stapho 170
stekhon 169
stekko 196
stemna 71
sterno 72
sterro 72
stimma 71, 82
stimna 71, 82
stoc 196
stopfon 168, 169
stornên 174
storrên 172, 174
stotzon 174
stracchên 174
stric 193
Strullo 51
Strutilo 51
Strutolf 51
stucki 197
stuph 197
swellan 143, 171
tallazen 170
tilli 198
toccha 192

- tocchon* 171
tollon 170
tolua 170
topho 192
topho (a?) 169, 197
tophon 169
trappa 198
tretan 140
tretton 170
troffezen 174
trophezen 174
trucchan 176
tunna 194
tut(t)a 43, 189
tutti 189
tutto 189
ûf 176, 177
ûfe 177
ûfan 177
ubbizan 172
vivaltra 43
wallan 171
wanna 69
wellan 143
-werf 184
werra 191
werran 143
willon 142
wintarhallun 198
wippphon 170
witehoppha 185
witohoppo 185
wullon 142
zannên 173
zapfo 195
zaturra 179
zechon, zeckon 135, 168
zeigon 168
zello 192
zessa 171
zesson 171
zickî(n) 114, 182
ziga 182
ziohan 119, 122, 125, 145
- zittaron* 140
ziubu 122
zocchon, zockon, zoccon 125, 132, 145, 169, 170
zoccon (cf. zocchon)
zôh 122
zogon 145
zopf 188, 197
zucchen, zucken 119, 122, 125, 169
zucchon, zuckon 132, 145, 169
zucta (cf. zucchen)
zugum 122
zussa 192
zweccchon 169
zweïio 75
zwigon 169
zwizziron 173
- Moyen-haut-allemand
klam 195
kloz 196
knorre 195
kopf 187
kotze 190
krolle 188
krûs 72
lade 196
motte 187
nipfen 171
noppen 168
placken 129
pocken 191
snecke 186
spatz 185
tatze 190
topf 193
rotze 190
zitze 43, 189
- Allemand
Aalraupe 186
Aalquappe 186
Aas 73
- Acker* 14 n., 16 n.
auf 176
backen 144 n.
bätz (anc.) 183
Batzen 183
Bengel 117
Brücke 37 n.
Brünne 107
Buckel 115
Dreck 190
Ecke 37 n.
einnehmen 19
Finne 107
Friedrich 161, 162
Fritz 161, 162
Fotze 190
Glocke 127
guten Abend 29
guten Morgen 29
guten Tag 29
Hammer 14 n., 16 n.
Hebamme 178
Herr 25
Hesse 106
Heuschrecke 170
hin 177
immer 31
Kegel 116
kippe (dial.) 182
Kloss 149
Klotz 116, 149, 196
kratzen 37 n., 154
Krebs 186
krollen 72
Kufe 194
lieb, der liebe 138
Litfass Säule 19
locken 95
Ludwig 162
Lutz 162
Müller 99 n.
neigen 171
nimmt Teil 10, 19
Petz 183, 185
plagen 113
placken 113

Pocken 191
Puckel 115
Quappe 186
Rache (dial.) 180
Rappe 185
Rappen 185
Ratte 181
Ratze 181
rennen 25
ritzen 37 n.
Rotz 191
rucken 37 n.
rupfen 37 n.
schlaff 175
schlapp 175
Schnepfe 185
schnitzen 170
schrecken 135
Sessel 80
steppen 169
straff 70
stramm 70
Tatze 190
Topf 193
trampeln 137
trippeln 137
Weg 177
weg 177
wippen 37 n.
Zapfen 134
Zipfel 134
Zitze 189
Zopf 134, 188
zucken 37 n., 132
zupfen 134
zwicken 37 n.

Grec

ἀγαγεῖν 36
ἀλαλάζω 65
ἄμμάς 60
ἄπτεργος 139
ἄττα 59
γένυς 69
Γοτθοί 106 n
δοιός 75

εἶ 56
ἐν 176
κακχάζω 42
κάνναβος 108
κάνναβις 108
Κέστωρ 106
κνήμη 70
κόκκυξ 42, 139
μάμμη 42
μινύω 69
ἄκκος 60
ῥορος 190
ῥοτυξ 139
πάππας 42
Πλάτων 90
σεμνός 92
στεγνός 92
τέκνον 92
Χάττοι 106
χόλος 190
χολή 190

Latin (y compris bas-lat.)

addico 24
adludo 24
alludo 24
Atta 59
caccabo 43
caccalia 43
calumnia 71
capio 117 n.
cappa 192
cappare 134
Cato 138
catus 138
cerefolium 199
Chatti 106
Chattuarii 106
cicer 138
Cicero 138
cocetum 43
cop(p)are 154
cotta 192
cottus 192
cuccuma 43

cuccumis 43
cursus 181
equus 181
genuinus 69
habeo 117 n.
Hassii 106
Hassiones 106
Hatuarii 106
hirrire 143
in 176
lallo 42
lena 179
locusta 187
lora 195
mamma 42, 47, 189
mergus 185
minuo 69
Naso 138
nasus 138
Nero 90
occulus 60
octo 24
pappa 42
parochia 52
pippito 42
plaga 113
plenus 71
propago 52
rabiare 97, 174
reddere 137
rubeta 186
rumpo 135
rupi 135
saccus 106
sancio 135
sancire 136
sanxi 135
scratta 179
Sibertus 51
Sifridus 51
Sigmarus 51, 162
soccus 192
stabulum 72
studere 174
tappeta 193
tappetium 193

tenuis 69
tottus 176
totus 176

Français

addition 18
affolant 58
André 46
Bébert 48 n.
bébête 47
biche 134
bigre 134
bique 133
bol 134
bouc 133
bougre 134
bout 197
chat 151
chipier 134
choper 134
coco 47
cocotte 47
courir (fut.) 18
cracra 47
cucu 47
Dédé 46
désirer (fut.) 18
Didi 46
dodo 47
éclairer (fut.) 18
écrasant 58
excellent 157
fiche 134
fichtre 134
foutre 134
gant 100 n.
grammaire 18
gratter 154
Guy 46
hanap 194
illogique 18
insupportable 31
là-dedans 18, 136
là-nedans 18, 136
lions 79
Lolotte 48 n.

maman 47, 48
monsieur 30
mourir (fut.) 18
nanan 48
netteté 18, 19
papa 47
parfait 157
petite table 10
quérir (fut.) 18
rat 151
rions 80
seigneur 30
sieur 30
taper 118
tout 157
tutu 47

Dialectes

franco-provençaux
fatta 22
kabbra 183 n.
pevra 183 n.

Italien

atto 22
fatta 21
otto 24, 25

Roumain

bestie 27
vai 27

Vieil-irlandais

aite 59
bocán 96
brocc 184
bruinne 107
cnáim 70
gabim 117 n.
mac 96
ocus 96

Moyen-irlandais

asroinnim 105 n.

Irlandais moderne

oide 60

Gallois

broch 184
bronn 107

Lituanien

kaũpas 124
linkti 85
lūgnas 85, 92
tamsūs 70

Vieux-slave

konoplja 108
otiči 56
žaba 186

Russe

Anna 19
itti 19
nepremenno 19

Tchèque

batoh 16 n.

Albanais

k'iđ 182

Arménien

akn 60
kakhor 52, 60

Sanskrit

áčva- 181
amba 59, 60
ási 56
ásmai 70
çvitná- 92
gharghara- 143
gr̥nāmi 71
kūkkura 42
p(h)upphusa 42
purnā- 71
rinvati 69
tanú- 69
tásmad 70
urnā 71

Hongrois

apa 22*atya* 60*csepp* 23*cseppet* 22, 23*váddal* 22*vádol* 22

Finnois

battu 107*tuli* 22*tulli* 22*tuuli* 22*tuulla* 22

Turc

ata 60

Sémitique

qaqtal 34*qatatal* 34

Basque

aïta 60

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
<i>Préface</i>	5
<i>Abréviations</i>	7
<i>Chapitre 1: Nature de la gémiation consonantique</i>	9
<i>Chapitre 2: La gémiation consonantique d'origine expressive</i>	29
<i>Chapitre 3: La gémiation expressive dans les langues indo-européennes</i>	45
<i>Chapitre 4: La gémiation consonantique régulière dans les langues germaniques</i>	68
<i>Chapitre 5: La théorie de l'assimilation de l'n</i>	84
<i>Chapitre 6: La gémiation expressive dans les langues germaniques:</i> Essai de chronologie — La Verschärfung Caractéristiques phonétiques et morphologiques des mots à géminée	104 131
<i>Chapitre 7: Les mots germaniques à géminée expressive</i>	148
Verbes	168
Adjectifs	175
Adverbes de mouvement	176
Substantifs:	
Noms enfantins de parenté	178
Surnoms génériques et noms de métiers	178
Etres fabuleux et termes de magie	180
Noms d'animaux	180
Noms de parties du corps	187

	Pages
Noms de jouets	192
Noms de vêtements	192
Noms de divers récipients	193
Noms de préparations comestibles	194
Divers	195
Mots domestiques variés	198
Noms de plantes	198
Résidu	199
<i>Conclusion</i>	201
<i>Bibliographie</i>	203
<i>Index</i>	208
<i>Table des matières</i>	225

Vu le 17 novembre 1936:
Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris
H. DELACROIX

Vu et permis d'imprimer:
Le Recteur
de l'Académie de Paris
S. CHARLÉTY

VALD. PEDERSENS BOGTRYKKERI
KØBENHAVN